



Catilina

Alexandre Dumas

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AYANT-PROPOS

Xous voulions donner une préface à cette e'dition ; mais la pièce est un fait accompli, à quoi bon expliquer ce fait ?

Il nous avait paru nécessaire un moment d'appuyer de notes justificatives l'exactitude de quelques recherches studieuses faites à propos de Catilina, sur la vie politique et la vie intérieure des Romains , mais Fimpéritie de plusieurs critiques nous en dispense.

A quoi bon prouver, par exemple, qu'à Rome, en 691, certaines maisons avaient sept étages, et que l'usage des eloclics e'tait établi? La censure d'un ignorant ne vaut pas une note. Une note n'apprend rien à l'homme qui sait.

Voici donc, sans commentaires, le drame tel qu'il a été représenté sur le théâtre.

LA MAISON DE MARCUS SALVENIUS

L'atrium ouvert sur l'impluvium. Devant la porte, un lit funéraire ; aux quatre coins quatre esclaves. L'un Gaulois, l'autre Africain, le troisième Mède et le quatrième Grec. Sur le lit, Marcius couché ; costume de tribun des soldats, soixante ans, barbe blanche, couronne de laurier sur la tête, branche de laurier à la main. En avant du lit, l'eau lustrale dans une urne d'argent, avec un rameau de cyprès trempant dans l'eau. A droite, à l'entrée de la

porte, une fontaine; à gauche, l'autel des dieux sur lequel brûlent des parfums.

SCENE I

NIPHÉ, (Les amis du mort entrent lentement et se rangent aux deux côtés du lit. Ils se saluent.)

NIPKÉ.

Entrez, seigneurs ; quoique ce soit aujourd'hui la mort qui veille a la porte, la porte vous est ouverte. Soyez les bienvenus.

AUFÉNUS.

Bonjour, cher Marcius Népos. Quelle douleur pour moi qui viens justement de Marseille pour assister au deuil de votre famille !

MARCIUS NÉPOS

Vous arrivez?..?

AUFÉNUS.

Ce matin, et j'accours comme vous voyez. (Le prenant à part et lui montrant J\tphé.) Quelle est cette femme qui fait les honneurs de la maison ?

MARCIUS NÉPOS

C'est Niphé, une esclave thessalienne, que mon frère a affranchie voilà déjà quinze ans. Mon frère l'aima beaucoup quand elle

était jeune, elle aima beaucoup mon frère quand il devint vieux.
C'est une assez bonne créature pour une sorcière.

AUFÉNUS.

Elle est sorcière?

MARCIUS NÉPOS

Oui, puisqu'elle est Thessalienne. Ce sont même ses philtres et ses breuvages qui ont soutenu mon frère pendant ses trois

ATILINA.

dernières années. Le pauvre Marcius, vous le savez, était un corps usé par les blessures et par la fatigue.

AUFÉNUS.

Alors elle a rendu de grands services à votre frère, et par conséquent a vous.

MARCIUS NÉPOS

Oui, et je saurai ce que ses services me coûteront lorsqu'on ouvrira le testament de Marcius. [A différents personnages nouveaux.] Salut, seigneurs, salut. Rangez-vous au chevet de mon frère.

AUFÉNUS.

Ne savez-vous point à quoi vous en tenir d'avance? Sans être un des sept banquiers que Ton appelle les sept tyrans de Rome, Marcius était riche, riche de son patrimoine, riche du butin fait dans ses campagnes avec Sylla.

MARCIUS NÉPOS

Oui, vous avez raison, Marcius était riche, riche à deux cents talents cinq à six millions de sesterces, j'en répondrais.

AUFÉNUS.

Eh bien ! tout cela vous reviendra puisque son fils est mort et que sa fille est vestale.

MARCIUS NÉPOS

Cela devrait me revenir en effet; mais h la mort de mon neveu, Sylla son vieux général est venu voir mon frère, pleurer avec lui. Cela lui a touché le cœur, et l'on m'assure qu'il a fait Sylla son héritier.

AUFÉNUS.

Sylla a pleuré? Croyez-vous aux larmes de Sylla?

MARCIUS NÉPOS

J'ai un esclave nubien qui m'a dit avoir vu pleurer une fois un crocodile.

AUFÉNUS.

Chut!..

MARCIUS NÉPOS

Bah ! il n'est plus dictateur.

AUFÉNUS.

Non, mais il est toujours Sylla... puis n'aura-t-il pas l'idée d'assister aux funérailles de son ancien tribun ?

MARCIUS NÉPOS

Sylla le moribond, Sylla le goutteux, Sylla qui se traîne ou plutôt qui rampe vers sa tombe... Sylla qui n'est pas venu voir le mourant, viendrait aux funérailles du mort... Soit, qu'il vienne!.. Je serai heureux de le revoir, et de mesurer de mes yeux à quelle distance il est du sépulcre.

PROLOGUE, TABLEAU I. o

AITÉN'US.

Prenez garde, prenez garde, Marcius, le vieux Sylla n'a pas été détrôné, il a déposé le pouvoir de sa propre volonté, c'est-à-dire qu'il s'est coupé les ongles lui-même ; croyez-moi donc, il ne se les sera pas coupés trop courts,

marcius NÉros.

Oh ! ma foi tant pis; au risque du coup de griffe, je me soulagerai le cœur. Ces soldats, voyez-vous, Aufénus, ça n'a plus de parents, ça n'a plus de patrie. Ils ont un drapeau et un général, voilà tout". Mon frère n'est-il pas rentré dans Home comme les autres une torche à la main? Il est vrai qu'il s'est retiré lors des proscriptions, il est vrai qu'il a cessé de voir Sylla pendant sa dictature. Je les croyais brouillés. Mais mon neveu Marcius meurt. Sylla calcule que c'est le moment. Il tombe chez le père, au plus fort de sa douleur : « Mon vieux tribun ! — Mon vieux général ! — Te sou-

viens-tu d'Orchomène? — Te souviens-tu de Chéronée ? — Je t'ai sauvé. — Tu m'as sauvé. — Embrassons-nous. » Pouah! je n'aime pas les soldats, moi !... S'il avait laissé sa fortune à cette pauvre Marcia, sa fille, au lieu de la faire entrer au collège des vestales, je ne dirais rien, je ne suis que son frère... mais me déshériter pour enrichir de deux cents talents, c'est-à-dire d'une obole, cet illustre voleur, ce glorieux assassin, ce goinfre héroïque, qui avait déjà mangé la première partie du monde, et qui allait dévorer la seconde, si les dents, grâce à Jupiter, ne lui eussent manqué à moitié du repas !... (Un homme entre et va, au milieu d'un cortège de clients, prendre place à la gauche du spectateur ; il se traite, appuyé sur son bâton et sur l'épaule d'un esclave; on lui approche un fauteuil; cependant il reste debout et écoute Marcus Néposqui, emporté par la passion, ne Vaperçoit pas.)

AUFÉNUS.

C'est désolant, je l'avoue.

marcius xépos.

Dites que c'est stupide... oui, stupide , en vérité. Voir les bois de mon frère se joindre aux vastes forêts de cet homme, ses cinquante esclaves s'ajouter aux dix mille esclaves du vieux dictateur, ses deux cents talents prendre le chemin d'un coffre-fort qui en contient peut-être deux cent mille. Ah ! vieil hypocrite, vieil avare, tu n'en jouiras pas longtemps, voilà ce qui me console. Ah! tu dois venir aux funérailles de mon frère. Eh bien, moi aussi j'irai aux tiennes et, par Pluton, je me charge de l'oraison funèbre.

SCENE IL Les Mêmes, CORNÉLIUS, SYLLA, MPHÉ, s avançant vers lui

NIPHÉ.

Seigneur Cornélius Sylla, c'est bien tard.

6 CATILLNA.

.marcius, se retournant.

Ah!

AUFENL'S.

Je vous avais bien dit qu'il viendrait.

HARCltlS NÉPOS,

Croyez-vous qu'il m'ait entendu?

AUFÉNUS.

Croyez-vous qu'il soit devenu sourd ?

sylla, tranquillement.

Bonjour, Xiphé.

tous saluent profondément Sylla.

NIPBÉ.

Asseyez-vous, seigneur.

sylla. écartant de la main ceux qui V empêchent de voir le lit
funèbre.

Mon pauvre Marcius a donc vécu ?

NIPHÉ.

Hier, il est mort en vous appelant.

SYLLA

Oui... depuis quelque temps , non-seulement les mourants m'appellent, mais encore les morts... Hier, c'était ton maître, Niphe... avant-hier c'était mon fils Cornélius...

MPHÉ.

Votre fils Cornélius... vous avez revu votre fils, seigneur?

SYLLA

En rêve... il est venu m'inviter à l'aller rejoindre lui et sa mère Métella. [Avec un sourire.] Et j'y vais... Mais revenons à ton maître, Niphé. Lui aussi m'a appelé, dis-tu? Pauvre Marcius...

Oui ; et quand la nuit est venue, quand l'obscurité a envahi la chambre , il a cru voir apparaître votre ombre au chevet de son lit... Les mourants ont de telles visions, vous le savez... Alors, il a étendu la main pour serrer la vôtre, tout en murmurant une es-pèce de reproche.

SYLLA

Lequel ?

NIPHÉ.

Sylla, a-t-il dit, a craint sans doute que la vue d'un mourant ne portât atteinte à son bonheur.

SYLLA

A mon bonheur !... Il y a plus de trois ans que nous ne nous étions vus, et il croyait toujours à ma fortune... il voyait tou-

PROLOGUE, TABLEAU I

Jeus eu moi Sylla l'heureux... Sylla l'amant de Vénus... Sylla à qui l'on dérobait un fil de sa toge pour avoir une part de son bonheur... Il ne savait donc pas que moi aussi je m'en vais mourant, que je me meurs !...

MARCUS N'ÉPOS.

Entendez-vous, Aufénius ? il l'avoue lui-même ; le froid du tombeau le gagne.

SYLLA

Marcia est au logis, m'a-t-on dit?

NIPHÉ.

Là, dans sa chambre.

SYLLA

Niphé, tout le monde est-il réuni ?

NIPHÉ.

Oui, seigneur 1

SYLLA

Les parents du mort sont ici?

NIPHÉ.

Nous n'avons d'autres parents que le seigneur Marcius Népos.

SYLLA

N'est-ce pas lui que je vois là-bas ?

NIPHÉ.

Oui, seigneur !

SYLLA

Appelez Marcia, je vous prie, Niphé.

Niphé, va ouvrir la porte à gauche avec une clef qu'elle porte à sa ceinture.

AUFÉNUS.

Avez-vous vu comme il vous a regardé ? Il a l'œil encore bien mauvais.

MARCIUS NÉPOS

Vous savez bien que chez le serpent l'œil est la dernière chose qui meure.

SCENE XIX

Les Mêmes, MARCIA. (Marcia, en entrant, va embrasser son père au front, puis elle revient sur le devant de la scène.)

SYLLA

Salut, Marcia! J'aimais ton père...

MARCIA

Et mon père vous aimait, seigneur.

SYLLA

Je le sais, il m'a laissé tous ses biens.

MARCII'S PŒPOS.

Par Hercule, je ne m'étais donc pas trompé.

MARCIA

Ce n'est point là, seigneur, une preuve d'affection, mais de respect.

STLLÀ.

Qu'elle soit d'affection comme je le crois, ou de respect comme tu le dis, Marcia, je ne puis accepter cette preuve.

MARCIA

Pourquoi donc, seigneur?

SYLLA

Parce que Marcius n'avait pas le droit de déshériter sa fille, même en faveur d'un ami.

MARCIA

Seigneur, vous oubliez qu'il n'y a plus d'héritage pour moi en cette vie. J'appartiens corps et âme à la déesse Vesta... un serment me lie... qui ne peut être délié que par une autre déesse, la plus puissante de toutes, par la mort.

SYLLA

Ce n'est pas ce que le pontife me disait ce matin même : Marcia, quel jour es-tu née ?

MARCIA

Le quatrième jour des ides de mars, l'an G62 de Rome.

SYLLA

Et quel jour entras-tu au collège de Vesta ?

MARCIA

Aux kalendes de janvier, l'an de Rome 673.

SYLLA

Eh bien , il y a une erreur de sept mois et deux semaines. Le collège n'avait pas le droit de te recevoir. Marcia. Tu avais plus de dix ans accomplis lorsque tu fus vouée. [L'esclave grec qui a relevé la tête au commencement de l'observation de Sylla, se détache du lit et écoute.)

niphé, vivement.

Eh quoi , seigneur ! ma chère Marcia serait libre?

SYLLA

Libre, puisqu'elle n'est pas dans les conditions de la loi.

MARCIA

Mes vœux ?

SYLLA

Ils seront annulés.

MARCIA

Mon serment ?

PROLOGUE, TABLEAU I

SYLLA

Il sera rompu.

NIPHÉ.

Oh! demeurez encore longtemps , Sylla l'heureux, vous qui me faites si heureuse. {Elle embrasse Marcia.)

marcia, la repoussant doucement.

Niphé ! Niphé !

SYLLA

Ainsi, Marcia, te voilà réintégrée dans tous tes droits. Lorsque le temps du deuil sera passé, rappelle-toi donc, si tu vis encore, que tu as en moi un second père.

MARCIA

Merci, seigneur; mais cela ne peut être ainsi.

NIPHÉ.

Pourquoi?

SYLLA

Que dis-tu ?

MARCIA

Je dis que dans deux heures j'aurai quitté cette maison; que, légitime ou illégitime, la déesse Vesta a reçu mon serment; il fut bon à prononcer, il est bon à tenir. (L'esclave va se rasseoir et laisse tomber sa tête dans ses deux mains.) niphé, à genoux.

o Marcia!... Marcia !

SYLLA

Je reconnais la probité du père dans la volonté de la fille; mais je te rendrai libre malgré toi, Marcia.

MARCIA

Non, vous ne ferez pas ce déplaisir aux mânes de votre ami, seigneur; vivant, il voulut me consacrer à Vesta; l'âme survit au corps; mort, il le veut toujours.

SYLLA

Réfléchis, Marcia; tu es rentrée dans tes foyers, tu as le droit d'y rester; lorsque tu auras quitté le seuil de cette maison et franchi celui du temple de Vesta, il ne sera plus temps; prends garde aux regrets, Marcia, prends garde. [Le Greclève la tête pour écouter la réponse de Marcia.)

MARCIA

Lorsque je quittai, il y a quatre ans , la maison de mon père pour entrer au collège des vestales, j'avais une colombe que je tenais prisonnière depuis un an seulement ; au moment de partir j'ouvris sa cage, afin de lui rendre la liberté; elle s'envola d'abord joyeuse et disparut; mais, trois jours après, m'as-tu dit, Niphé,

10 CATILOA.

elle revint d'elle-même reprendre l'esclavage auquel elle était habituée; car n'ayant ni père ni mère, elle avait trouvé l'air vide et les bois solitaires. Je suis comme cette colombe , Niphé: Rome est vide, le monde est solitaire pour moi. Je retourne à ma cage ; merci , seigneur.

NIPHÉ. *

Marcia , je te supplie l

MARCIA

Quand la cérémonie des funérailles sera terminée, quand vous aurez tous ensemble pris le repas funèbre , et que moi je l'aurai pris seule , moi qui n'ai plus le droit de m'asseoir à la table des

hommes , alors je rentrerai dans ma chambre pour revêtir mes habits de vestale, et je quitterai la maison.

sylla, regardant tour à tour Mphé et le Grec.

Mais tu n'es pas seule au monde , Marcia ; on n'est pas seule quand on est aimée. (Niphé supplie ; l 'esclave cache sa tête entre ses mains.)

MARCIA

Mou père a commandé, seigneur ; j'obéirai à mon père.

SYLLA

C'est votre dernier mot, ma fille ?

MARCIA

C'est ma suprême volonté , seigneur.

SYLLA

Sois respectée , Marcia , dans ta volonté suprême; mais n'essaye pas de rien changer à la mienne. Je te rends tes biens; avant ton départ tu en disposeras à ton plaisir. Tu as un testament à faire toi aussi , puisque toi aussi tu quittes le monde. Tiens , voici l'anneau que ton père m'avait envoyé en signe que j'étais son héritier. Je te le rends.

MARCIT'S NÉPOS , à AufèllUS.

Allons, allons, ma nièce n'est pas un soldat de Sylla , elle... et j'espère qu'elle n'oubliera point sa famille.

sylla, à jViphéf en lui montrant V esclave grec. Quel est ce jeune homme là près du lit funèbre?

NIPHÉ.

Un Grec, nommé Clinias, recueilli tout enfant par mon maître, au milieu du pillage d'Athènes, où son père et sa mère furent tués.

SYLLA

Et il a vu souvent ta maîtresse, ce Clinias?

Deux fois : la première lorsqu'elle entia au collège , la seconde lorsqu'elle en sortit-

PROLOGUE, TABLEAU I. il

SYLLA

C'est bien. (Aux assistants.) Amis, entourons ce cercueil vénérable, et disons au mort les dernières paroles. (La moitié des assistants passe derrière le lit funéraire et revient au côté gauche-.)

MARCIA

Merci de l'honneur que vous faites à mon père. (La nuit vient.)

sylla , à haute voix.

Marcus! Marcus! Marcus!

TOUS LES ASSISTANTS

Marcius! Marcius! Marcius!

SYLLA

Il ne répond plus à la voix de son général, celui qui fut le plus brave soldat de mes armées, le meilleur citoyen de nos villes, le seul qui osa tirer l'épée dans la redoutable forêt de Delphes , le seul qui osa laisser son épée au fourreau dans Rome, quand, selon sa conscience, Lucius Cornélius Sylla ordonna que toutes les épées fussent tirées. (Il t'artête épuisé; des amis le tiennent; il prend la brunch: .) Au revoir, Marché !

(Ou jette Veau lustrale et Von gagne le fond.) MARC!" (S -

Après l'adieu de Sylla, je sais que tu n'entendras pas le mien , Marcius; mais n'importe, ton frère Marcius Népos , qui t'aimait sur la terre , qui te respecte au tombeau et qui te reverra au séjour des ombres , te dit adieu : Marcius Saivenius , adieu ! (Il jette l'eau lustrait sur le cercueil.)

Et moi aussi, Niphé, je veux dire adieu à mon père. (Elle s'approche soutenue par Niphé , prend la branche de cyprès mains de Marcius Népos.) Mon père!... (Sanglotant.) Mon Père!... (Elle se renverse dans ses bras de sa nourrice. Sylla fait un- signe, on enlève le corps. La unit est tout à fait ver.ue.)

NTPHÉ.

Au retour du Champ de Mars, vous trouverez le festin préparé, seigneurs. (On entend les trompettes qui -«muent un air funèbre. Quatre hommes enrobe brune, la. (ête couverteHm voile brun.

lèvent le corps. Quatre autres les suivent pour les relayer. Le cortège défile. Un des hommes à robe brune se glisse entre deux colonnes, et pénètre dans Vatrium. Quand cet homme est seul, il va droit à la petite table, verse dans Vamphore (forgent b' coni d'un flacon, qu'il tire de sa poitrine ; puis se rapprochant de la chambre de .)Jarcia, il écoute si elle est déserte. Le convoi qui a suivi Vimpluvium reparaît de Vautre côté et s'arrête à la porte de la rue, placée en face de la porte de l'atrium. On dépose le corps.

Marcia s'agenouille une dernière fois près de lui. L'homme à robe brune regarde cette scène à travers les draperies entr'ouvertes.) sylla, de Vautre côté de la cour.

Adieu, ma fille, rentre chez toi. [Niphê relève Marcia et la soutient; elles reprennent le chemin de l'atrium.)

NIPHÉ.

Viens !... viens ! (L'homme cesse de regarder, pousse la porte de la chambre de Marcia, et s'y cache.)

SCÈNE IV

MARCIA et NIPHÉ rentrent.

MARCIA

Voyons, bonne nourrice, que feras-tu quand je serai partie?

Que veux-tu que je fasse? Ton père m'a donné sa petite métairie de Fésules, je m'y retirerai.

MARCIA

Tu quitteras Rome ?

NIPHÉ.

Ne pas te voir ici... ne pas te voir ailleurs... le supplice est pareil...

MARCIA

As-tu quelque argent, au moins?

NIPHÉ.

Vingt mille sesterces h peu près... je ne suis pas de celles qui amassent les gros pécules.

MARCIA

Non, tu es trop savante pour être riche... Vous autres Thessaïennes, la science est votre déesse, et non pas la fortune... La richesse que vous poursuivez c'est la connaissance du passé... c'est la prévision de l'avenir... tu avais prédit la mort de mon père, Niphé... Oh ! c'est un don fatal des dieux que de voir ainsi d'avance les malheurs de l'avenir.

NIPHÉ.

Oui, c'est un don fatal quand ces malheurs ne peuvent être évités; mais, lorsqu'au contraire les dieux permettent que l'avenir nous soit révélé, pour le faire bon de mauvais qu'il pouvait être, la science augurale est un bonheur divin, une révélation sacrée.

MARCIA

Hélas ! on ne peut fuir son destin, Niphé, et toutes les révélations ne servent qu'à faire voir aux hommes le précipice dans lequel ils tombent.

PROLOGUE, TABLEAU I

NIPHÉ.

Non, non, Marcia, il y a des malheurs auxquels on peut se soustraire, crois-moi.

MARCIA

Il fallait, Niphé, écarter la mort du lit de mon père, et je t'aurais crue.

NIPHÉ.

Ne pleure pas la mort de ton père, Marcia.

MARCIA

Les funérailles de celui qui m'a donné la vie ne sont pas achevées, et tu me dis de ne pas pleurer sa mort !

MPHE.

Je te dis qu'en ce moment même un nouveau malheur plane sur ta tête.

MARCIA

Aucun malheur ne peut me toucher en ce moment, où je viens d'éprouver le plus grand de tous.

MPHÉ.

Il y a des malheurs plus grands que ceux qui nous conduisent à la tombe; la mort est une des conditions de la vie. Quitte cette maison, Marcia.

MARCIA

C'est mon intention, mais pas avant d'avoir fait le partage de mes biens; je te dois une récompense, bonne Niphé.

MPHÉ.

Tu ne me dois rien, pars vite.

marcia, s'approche de la table et s'arrête.

Mais, Clinias... pauvre Clinias... qui, quoique esclave, aimait mon père... Clinias qui n'a pas quitté son maître un instant, et qui veillait au pied de son lit, tandis que nous veillions à son chevet...

MPHÉ.

Laisse-lui deux ou trois poignées d'or sur cette table; tu ne lui dois pas plus.

MARCIA

o Niphé ! te croirais-tu payée de ton affection par deux ou trois poignées d'or ?

NIPHÉ.

Jette toute ta fortune sur cette table si tu le veux; mais, par les mânes de ton père... hâte-toi... hâte-toi...

MARCIA

Mais enfin, pourquoi partir ?

MPHÉ.

Je ne sais... j'entends une voix qui me dit: qu'elle parte!., qu'elle parte!... voilà tout...

Mme CATILINA.

MARCIA

Illusion.

XIPHÉ.

Qu'elle parte!... ou malheur!... malheur!... malheur!...

Mphé, tu m'effrayes!.,. (Elle descend la scène.)

NIPHÉ.

Je te dis que l'heure presse, Marcia... je te dis que le dieu m'avertit... que le dieu me tourmente... je te dis qu'il y a un malheur dans la maison... hâte-toi... hâte-toi!... (Elle V entraîne vers la porte.)

2CÈIVE V.

Les Mêmes CLINIAS; les rideaux s'ouvrent et restent ouverts.

MARCIA

Rassure-toi, c'est Clinias. Approchez, Clinias.

C LIMAS.

Me voici.

MARCIA

Tout est donc terminé, là-bas?

CLINIAS

Tout.

marcia, soupirant.

Hélas ! quoi qu'en dise Mphé, voilà le véritable malheur. Clinias, vous avez tendrement soigné et fidèlement servi Marcius, mon père et votre maître. Vous devez être récompensé!

CLIAIAS.

Je devais servir fidèlement mon maître... je devais soigner tendrement votre père... J'ai fait mon devoir, voilà tout.

MARCIA

Que voulez-vous que je vous donne, Clinias ?

Un esclave n'a besoin de rien.

MARCIA

Le descendant d'une race illustre ne doit point parler comme un esclave ; votre aïeul avait été archoute. m'a dit souvent mon père. Demandez, et votre demande vous sera accordée.

CLINIAS

Eh bien ! restez dans la maison de votre père, et gardez-moi près de vous.

MARCIA

Pauvre Clinias ! tu me demandes la seule chose qu'il me soit impossible de t'accorder! Je ne suis plus au monde, je suis à Vesta.

PROLOGUE, TABLEAU I

CLINIAS

Alors, je ne demande plus rien.

MARCIA

Pas même d'être libre ?

CLINIAS

Libre de quoi ?

MARCIA

De retourner dans ta patrie.

CLINIAS

Dans ma patrie, où j'ai vu tuer le même jour mon père et ma mère... où les pieds des chevaux romains ont dispersé les ossements de mes ancêtres... où je ne retrouverais plus même les ruines de

ma maison '.... Non, j'ai deux patries comme tous ceux [ni n'en ont plus; l'une est devenue un désert . l'autre est la maison de Marcius , qui va devenir un désert aussi. Marcius vait été bon pour moi, il me plaignait, il me consolait... Vous jtiez la fille de Marcius, la reine de cette maison... Marcius est nort, vous partoz... De mes deux patries, comme je vous le disais, pas une ne me reste... Faites-moi conduire au marché, aites-moi vendre à un autre maître... il commandera. ôl m'épargnera de penser... et si j'oublie d'obéir, eh bien ! il me tuera, ît m'épargnera de vivre.

MARCIA

Nul ne vous commandera , nul ne vous touchera désormais;
*renez ici, Clinias.

Mo voici !

CLINIAS

MARCIA

C LIMAS.

A genoux...

J'obéis.

MARCIA

En vertu du droit qui m'a été rendu de faire mon testament, e vous constitue mon héritier , Clinias , et par conséquent je fous fais libre.

CLINIAS

Moi, votre héritier...

acjA.

Accepte/, faites-moi cette grâce... vous savez que je puis y forcer.

Ordonnez...

MARCIA

Vous donnerez la moitié de l'argent, la moitié des terres, la

moitié des vignes, la moitié des bois à mon oncle Marcius Népos... Vous partagerez le reste entre vous et Niphé... Cette maison est à vous. La métairie de Fésules est à elle. Si elle meurt avant vous et sans faire de testament, vous hériterez d'elle ; si vous mourez avant elle et sans faire de testament, elle héritera de vous. Voici Panneau de mon père en signe que vous êtes mon héritier. (Elle lui donne un petit soufflet sur la joue.) Levez-vous, Clinias, vous êtes libre...

clinias prend Vanneau, le passe à son doigt, se détourne et le baise.

NIPHÉ.

Eh bien !

MARCIA

Me voici.

NIPHÉ.

Pars.

marcia. (Elle va près de la table, Clinias de Vautre côté.)

Tu as raison, rien ne m'arrête plus ici. Je romps ce gâteau avec la douleur de ne pouvoir le partager avec vous, mais Vesta le défend. Associez-vous donc du cœur à mon dernier repas. Je lève cette coupe et je bois à vous. (Elle boit. — On revient des funérailles. — Entrée de quelques parents.) Niphé, voici nos parents et nos amis qui rentrent ; introduis-les dans la salle du festin, et fais-leur mes remerciements. Puis tu reviendras me chercher et tu me conduiras jusqu'au temple.

A pied ?

MARCIA

Non ; le char de la grande prêtresse doit m'attendre à la petite porte avec le licteur.

NIPHÉ.

J'y vais et je reviens... Mais toi... pendant ce temps...

MARCIA

Je reprends mes habits de vestale.

NIPHÉ.

Tu me promets de ne point sortir sans moi?

MARCIA

Je te le promets. (Niphé serre les mains de Marcia, sort, et ferme les rideaux.)

SCENE VII

MARCIA, : seule.

C'est étrange... qu'ai-je donc ? 11 me semble que mes yeux se voilent, que mes genoux fléchissent sous moi... C'est Niphé et sa folie... (Elle fait quelques pas.) De noires vapeurs pressent mon front... Dieux bons, que m'arrive-t-il... Ah! je ne me croyais pas si faible... A moi, Niphé ! à moi, Clinias ! h moi ! à moi! (Sa voix s'éteint, la porte s'ouvre; Vhomme à la tunique brune sort, enlève Marcia, la porte dans sa chambre et referme la porte juste au moment où \ ipb.ë rentre par le fond, Clinias par le côté.)

SCÈNE VIII

CLINIAS, NIPHÉ.

NIPHÉ.

Clinias!

Niphé !

Es-tu déjà de retour?

CLINIAS

NIPHÉ.

CLINIAS

Non;il m'a semblé seulement que Marcia m'appelait. Je n'avais pas encore quitté la chambre voisine, je suis rentré.

NIPHÉ.

Moi aussi, j'ai cru entendre sa voix.

Nous nous sommes trompés sans doute. Tout est calme, tout est solitaire.

NIPHÉ.

N'as-tu rien vu d'extraordinaire dans la maison?

CLINIAS

Rien.

NIPHÉ.

Pas d'étrangers suspects ?

CLINIAS

Aucun.

NIPHÉ.

L'orfraie! entends-tu l'orfraie?

CLINIAS

C'est l'oiseau de la mort ! et il y a une heure la mort était encore ici, dans cette maison.

NIPHÉ.

Où as-tu quitté Marcia ?

CLINIAS

NIPHÉ.

Quand cela?

A l'instant même.

NIPHÉ.

Elle t'avait donné un ordre ?

CLINIAS

Celui d'aller voir si le char était arrivé.

NIPHÉ.

Va et reviens.

CLINIAS

Comme l'éclair. (Il sort par le fond.)

PROLOGUE, TABLEAU

NIPHÉ.

Un homme dans le gynécée... profanation!

l'inconnu.

La vieille Xiphé... l'Argus thessalien... place, place!

NIPHÉ.

Qu'as-tu fait, misérable? (Elle le prend à la gorge.)

l'inconnu.

Place!

NIPHÉ.

Non; tu ne fuiras point. A l'aide! au secours !

l'inconnu.

Ne crie pas.

NIPHÉ.

C'est toi qui es le malheur, c'est toi qui es le crime. (Lui découvrant le visage.) C'est toi qui es Lucius Sergius Catilina. catilina.

Oh! malheur a toi puisque tu sais mon nom !

XIPHÉ.

Catilina!... Catilina!... au secours.

Te tairas-tu ?

NIPHÉ.

Catilina!... Catilina!... Catilina!...

catilina, la frappant de son poignard.

Eh! bien alors...

Ah ! (Elle chancelle.)

Lâche-moi.

NIPHÉ.

Oui, je te lâcherai, car la mort ouvre ma main. Mais si tu échappes à la justice des hommes, tu n'échapperas pas à la vengeance des dieux.

Soit. C'est une affaire entre Némésis et moi. Me lâcheras-tu ? niphé, se soulevant.

Catilina, tu as semé le sang criminel, tu as versé le sang innocent : par un crime tu as donné la mort, par un crime lu as donné la vie. Catilina, tout ce que l'avenir te garde de malheurs sortira de cette nuit... Catilina, gare au fils de la vestale. \Elle tombe.)

Garo au fils de la vestale?... une vestale ne devient pas mère,

20 CATILLNA.

ou lorsqu'elle devient mère on l'enterre avec son enfant!... le fils de la vestale n'est donc pas à craindre pour moi. Quant au sang innocent ou coupable, celui qui l'a versé n'a qu'à s'approcher d'une fontaine comme je le fais, l'eau lave le sang. (Il se lave les mains à la fontaine. _Y fuit profonde.)

SCENE XI

CATILINA, à la fontaine, NIPHÉ, mourante, CLYSIXS, entrant. clinias, du fond.

Oh! cette fois, je ne me suis pas trompé... cette fois j'ai entendu un cri de détresse. C'était la voix de Niphé. (Heurtant le cadavre.) Niphé!... (Il cherche à la soulever.)

Ah !

Elle n'est pas morte!...

NIPHÉ.

Clinias...

Oh !... si elle dit mon nom, il faut que je les tue tous deux.

clinias, à JYiphé.

L'assassin!... comment s'appelle l'assassin?...

NIPHÉ.

C'est... c'est... ah !... (Elle expire.)

Inutile alors... (Il fuit.) clinias, apercevant Catilina sur qui tombe un reflet de la lampe de V atrium.

Je ne sais pas ton nom, mais je t'ai vu...

DEUXIEME TABLEAU

Le Champ de Mars. Au troisième plan à droite, une maison ; en face de la maison, le Tibre faisant le coude. — Au fond, le mur et la porte Flaminia, — A gauche, le tombeau de Sylla ombragé par un grand pin et par un groupe de cyprès.

Au lever du rideau, des jeunes gens dans l'espace compris à droite s'exercent à la lutte, au saut, au disque, à la balle ; c'est un collège

LES ENFANTS

En effet, on nous avait promis le bain pour aujourd'hui.

LE PÉDAGOGUE

Ce sera pour demain ; à vos rangs.

Et quand on pense que nous sommes dans un pays libre , et qu'on force des citoyens romains à obéir à un méchant pédagogue grec, qu'on en vend de pareils au marché pour cinquante sesterces.

GORG0

Tais-toi, Cicada.

LE PÉDAGOGUE

Apprends, drôle, qu'on ne se baigne pas après avoir travaillé comme viennent de le faire ces jeunes seigneurs.

C'est cela, ces jeunes seigneurs, en voilà un travail qu'ils ont fait. Bon , je me souviendrai de cela. Jouer à la balle, lancer le disque , se donner des crocs-en-jambe , cela s'appelle travailler.

LE PÉDAGOGUE

Et ce que tu fais là , vautré comme un foin sur le foin , comment cela s'appelle- t-il?

Cela s'appelle se reposer. Tiens, pourquoi donc que je travaillerais, moi? est-ce que je suis patricien? est-ce que je suis chevalier? est-ce que je suis noble? c'est bon pour ces paresseux-là, qui ont le temps de suer toute la journée. Eh bien, cela m'est en-

core égal que les jeunes seigneurs n'aillent pas à l'eau; mais je
veux que le pédagogue y aille, à l'eau ; le maître d'école à l'eau.

GORG0

Prends garde, c'est le pédagogue qui instruit les enfants des
sénateurs, il appellera son esclave et tu te feras rosser, la Cigale

Rosser, moi ! allons donc, un citoyen rormin ' in ™,,i • vvo>r
un peu cela. A l'eau le^ahre^~ éaul °UdmsbKn

TOUS

Oui , à l'eau , à l'eau !

LE PÉDAGOGIE

Holà î Castor.

t\\ esclave xom, accourt avec son fouet Me voilà !

LE PÉDAGOGUE

Attrappe-moi ce drôle.

Et des jambes ?

LE PÉDAGOGUE

Allons , courage ! il y a cinq sesterces pour toi, Castor.

C'est pour tout de bon?

LE XOIR.

Tu vas voir. (Course dans le Champ de Mars. Cicada emploie
toutes ses ressources pour échapper, et faut par être pris.) cicada,

avant qu'on lui ait rien fait.

On! là, là. Oh! là, là!

v.'Lexs. vieux soldats* éveillant Qu'y a-t-il?

Au secours ! au secours !

volers, se levant à demi.

Esfc-œ qu'on ne va pas me laisser dormir un peu tranquille?

A moi, le vieux, à moi !

v volexs.

> eux- tu lâcher cet enfant, face de charbon !

v CICADA.

\ eux-tu me lâcher ! A moi, Volens, à moi !

volexs, se soulevant.

Attends.

gorgo, le retenant. *

Prends garde!

VOLEXS.

A quoi ?

GORGO

Prends garde h ce géant, qui t'assommera d'un coup de poin*.

LE NOIR

Qu'en faut-il faire?

LE PÉDAGOGUE

Puisqu'il aime tant le ïibre, fais-lui prendre un bain.

Au secours!... au secours!... on me noie!... volens, faisant un mouvement.

Cependant...

GORG0

Il sait nager, sois donc tranquille.

le noir , jetant Cicada dans le Tibre. Bon bain, citoyen Romain... bon bain.

cicada, dans le Tibre.

Ohé! les sénateurs!... Ohé! les bandes de pourpre!... Ohé ! les laticlaves! les noirs! les pédagogues ! les Africains !... volens, avec mélancolie.

C'est égal! ce n'est pas de ton temps, mon vieux Cornélius Syl-la, qu'un de tes vétérans eût été obligé de reculer devant un esclave.

cicada.

Ni que cet esclave eût jeté à l'eau un citoyen Romain, n'est-ce pas, père Volens?

GORG0, puis TOUS.

L'eau était-elle bonne?

Allez vous-en jouer, vous autres... Brrrou... un pou de soleil, s'il vous plaît !... Je suis comme Diogène... Un peu de soleil,,
Merci. Gorgo. (Il se met au soi-

24 CÀTILES'A.

VOLENS

Mais patience, voilà les élections qui arrivent, on va nommer les consuls. Tel nous dédaigne aujourd'hui comme des mendiants, et prétend que nous devons travailler si nous voulons vivre... qui viendra demain nous baiser les pieds pour avoir notre voix.

GORGO

Alors nous leur dirons : Nous ne sommes pas des hommes... nous sommes des machines à élections. Voulez-vous être élus? graissez les machines.

Tu vends ta voix, toi, Gorgo ?

GORGO

Je crois bien, c'est le plus clair du revenu du citoyen romain que sa voix... N'est-ce pas, Volons?

VOLENS

Nous n'avons plus Sylla pour nous enrichir... il faut bien plumer ce qui nous tombe sous la main. Nous plumons les candidats... un tas de pies et un tas de geais... la monnaie d'un aigle.

Peuh ! Je ne suis pas fâché que Sylla soit où il est, moi...

VALENS

Comment ! malheureux !,..

Mais laissez-moi donc finir, vieux brave. Voilà ce que je veux dire : Si Sylla vivait, il ne serait pas mort ; s'il n'était par mort, il ne serait pas enterré ; et s'il n'était pas enterré, nous n'aurions pas cette belle ombre fraîche et noire... que fait son tombeau au Champ de Mars... de la huitième à la douzième heure. C'est si bon, l'ombre... quand il y a du soleil.

VOLENS

Tais-toi, Cicada. .. et cependant tu as raison... De Sylla, de ses victoires, de ses bienfaits... il ne nous reste qu'un peu d'ombre fraîche l'après-midi.

Ainsi passe la gloire... comme aurait pu dire le pédagogue qu'on aurait pu me donner. Est-ce que je l'ai connu, moi, Sylla?

VOLENS

Quel âge as-tu?

J'aurai seize ans aux prochains consuls, dans deux jours.

VOLENS

Tu es né justement l'année où son accès le prit... et où il mourut,

ACTE I, TABLEAU II

Son accès ou son abcès... Ma mère m'a toujours dit que feu Sylla...

VOLENS

Ta mère était une Marius... et comme toutes ces coquines-là, elle dénigre notre dictateur.

GORGIO

Dites donc? dites donc, père VoLensV moi aussi j'en suis des Marius. N'en dites donc pas de mal... Marius, voyez-vous, c'était un fier homme.

VOLENS

Pas de comparaison... il s'en faut au moins des deux tiers que Marius ait tué autant que Sylla.

GORGIO

Eh ! eh ! il en a tué pas mal aussi, lui.

VALENS

Et les distributions, donc ! Est-ce que Marius a jamais donné comme donnait l'autre ?... Voyons, toi qui étais puur lui, fa-t-il jamais fait cadeau d'une maison de ville et de deux maisons d<; campagne ?

GORGIO

Non, je l'avoue.

volens, s' asseyant Eh bien, Sylla m'a donné cela a moi.

Vous avez trois maisons, vous, père Volons?

VOLENS

Je les ai eues.

Les propriétaires de vos maisons devaient être joliment dites donc?

VOLENS

Non; quand Sylla donnait la maison, le propriétaire n'avait plus le droit de se plaindre... on lui avait coupé... la parole.

GORGO

On appelle cela la guerre civile, Cicada.

Tous les combien cela revient-il, les guerres civiles? En a-t-on chacun une dans sa vie ?

VOLENS

J'en ai eu quatre, moi, et j'espère bien, quoi que fasse le pois chiche, que j'en aurai encore une ou deux.

CICAUV.

Dis donc Gorgo, qu'est-ce que c'est que le pois chiche ?

GORGO

Eh! tu le sais bien, c'est ce méchant avocat d'Arpinum, qui dit toujours : sénateurs, la justice ; sénateurs, l'ordre.

Ah! oui, Cicéron, je l'ai entendu une fois parler trois heures de suite.

GORGO

Tu en as eu du courage, toi.

Je m'étais endormi au commencement de son discours. Je ne me suis réveillé qu'à la fin ; il avait parlé trois heures, j'ai vu cela au soleil. Eh bien ! père Volens, si le pois chiche, comme vous dites, est démolì, si j'ai la chance d'une guerre civile, savezvous ce que je demanderai, moi? Je ne suis pas ambitieux.

VOLENS

Que demanderas- tu?

Je demanderai cette maison qui est là sous les arbres. Elle me plaît, elle est postée au coin de la voie Flaminia qui mène à la campagne. Elle a vue sur le Tibre, elle donne sur le Champ de Mars, je la retiens.

vôlens, fronçant le sourcil.

Cette maison...

Eh bien ! qu'y a-t-il? est-ce que vous en voulez aussi de cette maison? mais vous les voulez donc toutes, alors?

VOLEXS.

Non, je n'en veux pas.

Bon, vous voulez déjà me dégôûter de ma propriété.

VALEXS.

Maudite pour moi, je m'entends. C'est dans cette maison que mon pauvre général a ressenti les premières atteintes du mal dont il est mort : il y a seize ans aujourd'hui.

Et que venait-il faire dans cette maison?

VOLENS

Il venait à l'enterrement du père de cette vestale qui fut condamnée par Cassius Longinus pour être devenue mère.

GORG0

Marcia? je l'ai vu enterrer vive.

VOLENS

Fh bien ! c'était la fille du tribun Mercùr

SCENE n

Les Mêmes, CLINIAS, sortant de la maison, puis CHARINUS,

puis MARC1A, puis SYRUS.

' marcia. {Longue stole, visage presque voilé.)

Mon fils, voici la couronne.

charinus, s'avance seul vers le tombeau. Il accroche la couronne à l'un des angles et s'incline.

Divin Cornélius, bienfaiteur de ma famille, reçois cette couronne funèbre, que tous les ans à pareil jour je viens déposer sur

ton tombeau. Tu sais, divin Sylla, qu'à l'époque où j'étais éloigné de Rome, que même au temps où j'habitais Athènes avec mon père Clinias, je m'associais par la prière à cette pieuse offrande que ma mère alors te vouait à ma place. Je suis de retour, divin Sylla, j'ai visité les champs de bataille d'Orchomène et de Chéronée, où combattit près de toi mon aïeul Marcius, et je viens te dire : Du séjour des ombres où tu résides avec les héros et les dieux, veille sur nous, divin Sylla. {Il suspend la couronne à l'un des ongles du tombeau.)

VOLEN>.

Bien, jeune homme, très-bien. La Cigale, choisis une autre maison, car tu n'auras pas celle de cet enfant.

Allons bon ! il faut déjà que je déménage.

Allez, Clinias, je vous recommande Charinus.

CLINIAS

N'est-ce pas mon fils, Marcia ?

CHARINUS.

Me voici, mon père. {Pendant ce temps trois hommes entrés en scène, et après avoir marché de long en large se sont arrêtés près d'un banc.)

CLINIAS

Regarde ces trois hommes, Charinus, et salue. L'un c'est la vertu, l'autre c'est la richesse, le troisième c'est l'éloquence.

SCENE III

Les Mêmes, plus CATON, LUCULLUS et CICÉRON assis.

volens, se penchant pour regarder les nouveaux venus. Caton, ils appellent cela la vertu ! un brigand qui nous traite d'assassins parce que nous coupions des têtes du temps de Sylla! Mais, imbéciles, si nous coupions des têtes, c'est que cela nous rapportait quelque chose; on vivait dans ce temps-là, tandis qu'aujourd'hui l'on vivote.

GORG0

Caton qui fait le sobre pour avoir le droit d'être avare, qui se nourrit de raves pour avoir le droit de nous laisser mourir de faim, qui se donne l'ennui d'être vertueux pour avoir le plaisir de reprocher leurs vices aux autres. Par Jupiter, j'aime encore mieux Lucullus, il a volé celui-là, c'est vrai, et beaucoup même, mais pas à Rome, en province. (Un homme entre à gauche, parle à Cicéron et sort.)

Et puis ce qu'il a volé, ça profite au moins; on dîne chez lui, et grassement.

GORG0

Est-ce que c'est là que tu te nourris, Cicada?

Ma foi oui, c'est près de la porte Salutaire, où je demeure.

GORG0

Tu demeures donc, toi ?

Oui, au pied d'une colonne, sous le portique d'Ancus Martius; ça fait que je vois de temps en temps son descendant Julius César. Je crie vive le noble Julius César, descendant d'Ancus Martius... ça le flatte et il me donne des sesterces... c'est pour jouer aux noix... Connais-tu Julius César, toi?

GORGIO

Si je le connais!... je suis son client.

On est bien nourri chez lui?

ACTE I, TABLEAU II

GORGIO

Regarde-moi... ai-je l'air d'un homme qui jeune... Et vous, Volens, chez qui mangez-vous?

volens, secouant la tête.

Oh! moi... je mange à une cuisine qui se refroidit de jour en jour. C'était cependant une belle marmite... à moitié renversée .. c'est dommage.

GORGIO

De quelle marmite parles-tu ?

VOLENS

De celle d'un riche ruiné, d'un patricien h sec... de la marmite |de Lucius Sergius Catilina, mes enfants... C'était là une cuisine...

j'y vais encore par reconnaissance... Et puis de temps en temps, il faut le dire, on y attrape de bons morceaux... Je devine le moment, j'arrive et je dis : Me voilà... L'autre jour il y a eu festin... Il avait fait faire une grande charse dans les Apennins par ses pâtres... On a envoyé douze chevreuils, cent lièvres, cinq cents perdrix... un dîner de gibier... Et quel vin, mes enfants... Il n'y a qu'un homme ruiné pour donner de pareils repas avec un vin si vieux.

GOÏ'.GO.

Oui... c'est quand il vide le fond du sac cela... mais quand le sac est vide...

VOLENS

Ah! ces jours-là on voit venir le pauvre seigneur. Il est défrisé... il est pâle... il prend ses airs gracieux... Mes enfants, dit-il, excusez Lucius Catilina ; les créanciers ont tordu le cou à sa dernière poule. Aujourd'hui les croûtes seront dures... mais soyez tranquilles; d'ici à demain, je tâcherai d'empaumer quelque imbécile, et nous aurons un festin royal, un festin de satrape, comme il convient à de dignes Konaius tels que vous. Seulement n'oubliez pas que si de temps en temps nous jeûnons, c'est la faute de sept ou huit gloutons qui dévorent la république. Là-dessus, comme c'est la vérité, on rit, on remercie le patron, et l'on se serre le ventre.

Bon... mais le lendemain ?

VOLENS

Quand Catilina a promis, c'est comme si l'on tenait. Quand il a il donne.

CICADA, GORGO

Quand il n'a pas?

VOF.EN-.

Quand il n'a pas il prend... De toute façon, vous voyez bien il tient sa promesse. Oh! c'est un Romain celui-là, et le jour où

il sera consul, le vrai peuple sera heureux. (Cicéron se lève et regarde l'esclave couché.)

GORGO

Consul, Calilina...

VOLENS

Pourquoi pas?.. Qu'a-t-il donc fait pour n'être pas consul? Est-ce parce qu'il a une mauvaise réputation? Qu'est-ce que ça prouve? Caton en a bien une bonne.

C'est moi qui voterai pour Calilina quand j'aurai l'âge.

cicéron, se levant.

Je crois que cet homme couché sur ce banc et qui fait semblant de dormir nous écoute... Venez ailleurs.

LUCULLUS

Soit... quoique nous ne disions rien qui ne puisse se dire.

CICÉRON

Ce qui peut se dire, Lucullus, ne peut pas toujours s'entendre. (Jpcrecvant Gorgo, Cicadact ralcns.) Bon, en voilà d'autres par ici.

CATON

Laissez-moi les chasser, ce sont des paresseux. Quand on pense que la république distribue tous les matins vingt sersterces et une mesure de blé a cent cinquante mille paresseux de cette espèce !

CICÉRON

Pas de violence, Caton. Croyez-moi, quelques paroles amies feront plus que des injures.

LUCULLUS

Et une centaine de sesterces plus que des paroles amies. {Il s'approche. } Citoyens, la place est bonne puisque vous l'occupez. Cédez-la-nous un instant, et allez en prendre une autre qui ne sera pas mauvaise non plus autour d'une table là-bas à la taverne de la porte Flaminia. Voilà cent sesterces.

Eh bien ! quand je vous disais qu'il était généreux, mon patron!

LUCULLUS

Tu es donc mon client, toi?

Certainement. C'est moi qui fais la roue, vous savez bien... quand vous soriez avec voire belle voiture attelée de quatre chevaux... Ah ! si vous ne m'en naissez pas, vos chiens me connaissent bien. Eh ! Bibrix; eh ! Jugurtha. (// aboie.)

Vive Lucullus !

ACTE I, TABLEAU II

LUCULLUS

Ah! je te reconnais, c'est toi qu'on appelle la Cigale. Voilà cinq sesterces de plus pour toi. (Revenant aux autres.) Charmant sujet, qui ira loin si on ne l'arrête pas en route.

CATON

Je ne vous comprends pas , Lucilius , de prodiguer votre argent à de pareils gueux.

LUCULLUS

Ces gueux-là sont les rois du monde, mon cher Caton. — Ces gueux-là tiennent dans leurs mains mon palais de Rome et ma villa de Napiës — votre ferme de la Sabine, Caton, votre maison d'Arpinum, Cicéron. Ayez donc des égards pour ces gueux-là.

CATON

Quand je verrai cette populace prête à disposer de mes maisons, j'aurai une torche pour brûler mes maisons; quand je la

verrai prèle à disposer de mes jours, j'aurai un couteau pour en finir avec mes jours.

LUCULLUS

Vous êtes de l'école stoïque, vous, Caton; grand bien vous fasse; moi, je suis de l'école épicurienne, j'aime mes palais, et je veux les garder; j'aime la vie et je veux vivre ; je laisse l'action aux autres, je suis fatigué; j'ai amassé un peu de bien dans ma questure d'Asie et dans ma préture d'Afrique, j'en jouis avec mes amis, mes gens de lettres, mes artistes. (Moucement de Caton.) Et je sais bien ce que vous allez me dire : si vous laisser arriver tous ces agitateurs , tous ces Julius , tous ces Catilina , tous ces Céthégus , on vous dépouillera , on vous proscrira, on vous égorgera peut-être; que voulez-vous que j'y fasse ? Voir mes biens affichés, fuir à travers bois et plaine, tendre ma gorge au couteau, c'est l'affaire d'un instant, c'est le désagrément d'un quart d'heure. — Eh bien ! faime mieux souffrir un quart d'heure et en finir, que de souffrir un an comme le consul de cette année, et qui n'en finira pas, lui.

CATON

Vous faites la perspective sombre, Luculius. SCENE IV.

Seigneur !

Les Mêmes, UJN AFFRANCHI.

un affranchi, rient à Cicéron.

cicéron, o Luculius et à Caton, Vous permettez?

caton.

Faites-

32 CATILIXA.

LUCILLUS.

Venez, Caton , j'ai une idée. (Ils marchent en causant tandis que Cicéron reste sur le devant avec V 'Affranchi qui lui remet une lettre.)

cicéron, après avoir lu.

Es-tu sûr qu'il y a réunion chez Catilina ce soir ?

l'affranchi.

J'en suis sûr.

cicéron.

Tu es sûr qu'il se présente aux élections?

l'affranchi. La réunion de ce soir n'a pas d'autre but que d'assurer son consulat.

CICERON

Sur combien de voix compte- t-il?

l'affranchi.

Il se vante d'en avoir déjà cent mille.

cicéron.

Hier au soir qu'a- t-il fait?

l'affranchi.

Il a soupe avec Aurélia Orestilla.

CICÉRON

Et le matin ?

l'affranchi.

On lui a apporté trois lettres.

cicéron.

De qui ?

l'affra>xhi.

Une de César, une de Céthégus, une d'Aurilia Orestilla.

cicéron.

Lui fait-il toujours la cour ?

l'affranchi.

Il parle de l'épouser.

CICÉRON

C'est-à-dire d'épouser ses millions. A-t-il répondu aux messages reçus ?

l'affranchi.

A celui de César, à celui d'Orestilla.

Sais-tu ce que contenaient les réponses?

l'affranchi.

Des rende/- vous probablement, car César a demandé ses chevaux et Orestilla sa litière.

ACTE 1, TABLEAU

CICÉRON

Pour la mémo heure tous deux ou pour des heures différentes ?

l'affranchi.

Pour la onzième heure tous deux.

CICERON

Que fait Catilina en ce moment?

l'affranchi.

Quand j'ai quitté Rome, il en sorait lui-même parla ruo Large.

CICÉRON

Alors il vient ici.

l'affranchi.

C'est probable.

CICÉRON

Va. [L'Affranchi s'éloigne, Cicéron revient à Galon et à Lucn-lus.) Mille pardons, seigneurs; mais un avocat quand il a des

clients est presque aussi occupé qu'un grand général, Lucullus...
qu'un grand propriétaire, Caton ..

caton.

Savez-vous ce que nous venons de décider Lucullus et moi ?

CICÉRON

Non, en vérité.

lucullus. Nous venons de vous nommer consul !

CICÉRON

Bah ! moi consul ?

CATON

C'est une affaire arrangée... Ah! ne secouez pas la tête... Lucullus ne veut pas de César : il flaire le tyran sous le débauché.

LUCULLUS

Et Caton refuse obstinément Pompée, il devine le dictateur sous le général. Nous vous faisons nommer. D'abord moi je donnerai un festin au peuple.

CICÉRON

Vous voyez bien que voilà des extrémités.

CATON

Et moi, s'il le faut, je me remettrai à jouer à la paume et à lancer le disque avec toute cette populace... c'est un moyen de lui plaire.

LUCULLUS

Sans dépenser d'argent.

CICFRON.

Merci.

3k CAÏLISA.

LUCULLUS

Moi, je réponds do douze tribus sur les trente-cinq.

CATON

Moi, j'en aurai six... les plus purs... trente mille vieux Romains...

CICERON

Vous croyez qu'il en reste tant que cela à Rome, Caton?

CATON

J'en suis sûr.

LUCULLUS

Eh bien ! douze et six font dix-huit, dix-huit sur trente-cinq, c'est déjà la majorité. Et vous, Cicéron, de combien de voix disposez-vous ?

CICÉRON

De la mienne !

CATON

Ce n'est pas beaucoup.

LUCULLUS

Au contraire, c'est tout. Parlez, Cicéron, et vous ferez plus avec votre parole, que moi avec mes dîners et Caton avec sa gymnastique... Rentrez-vous avec nous en ville Tullius?

CICÉRON

Non, je vais à Tusculum, je préparerai mon discours.

LUCULLUS

Mes jardins sont sur la route de Tusculum, allons ensemble; vous ferez un simple goûter avec moi, et vous continuerez votre chemin.

CATON

Et moi je reste... Allons, les discoboles... place pour moi.. (// se mêle aux joueurs.)

SCÈNE V

Les Mêmes, moins LUCULLUS et CICÉRON.

les spectateurs, à Caton qui lance le disque. Bravo, seigneur Caton!

les trois mangeurs, la bouche pleine.

Bravo ! seigneur Caton !

caton.

C'est en si exerçant de la sorte que les Romains commanderont toujours aux autres peuples. Dans un corps vigoureux, l'esprit se trouve plus à l'aise.

Seigneur Caton, pendant que vous y êtes, vous devriez essayer de lancer le disque de Rémus. Depuis six cent quatre-vingt-dix ans qu'il est sur là sur sa borne, personne ne l'a lancé; vous en auriez l'étrenne. [Il remonte.)

VOLENS

Le seigneur Caton se nourrit trop légèrement pour tenter de faire de pareils tours de force.

CATON

Rémus était un dieu , je ne suis qu'un homme; tout ce qu'un homme peut faire, j'essayerai de le faire ; rien au delà. (Il disparaît avec les joueurs.)

Tiens ! les patriciens ne sont donc pas plus que des hommes, seigneur Caton?

SCENE VI

Les Mêmes, CATILINA.

catilina, allant droit à l'homme couché. Où est Cicéron?

l'homme couché.

11 est parti pour Tusculum.

Que faisait-il ici?

l'homme.

Il causait avec Lucullus et Caton.

Qu'ont-ils dit?

l'homme.

Ils se sont doutés que je les écoutais et se sont éloignés, Je crois cependant qu'il est question de faire Cicéron consul

catilina, laissant tomber une pièce d'or. C'est bien... Va m'attendre chez moi... (L'homme se lève et sort.)

yolens, se levant.

Ah ! c'est le seigneur Catilina!

tous, rentrant.

Catilina! Catilina!... Vive Catilina!... [Ils abandonnent Caton et vont à Catilina.)

Oui, mes amis, c'est moi... Bonjour, mes amis; bonjour.

CATON

Braves gens, en voilà un patricien — et des plus vieux, sinou des plus purs ! Il descend de Sergeste, le compagnon d'Enée ; il le dit du moins. 11 est un peu pâle, c'est vrai; un peu débraillé, c'est encore vrai; mais enfin — comme je vous le disais — c'est un pa-

tricien. Demandez-lui donc un peu de lancer le disque de Bemus, à lui?

Mes amis, il m'est arrivé cent chevreaux tendres de mes bergeries de Ciytumne. Ne manquez pas d'en venir prendre votre part demain. Les tables seront dressées dans mes jardins du Palatin.

TOUS

Vive Sergius ! Vive Catilina !

Eh ! bonjour , cher seigneur Caton ; ne me faisiez-vous pas l'honneur de m'adresser la parole , ou tout au moins de parler de moi?

CATON

Justement! Ces honnêtes citoyens, vos amis, me raillaient de ce que je n'ose me hasarder à lancer le disque de Bémus... J'avouais mon impuissance; mais je disais que vous, le descendant du robuste Sergeste, vous seriez moins timide que moi.

N'avez-vous point tout simplement répondu que c'était impossible, seigneur Caton?

CATON

Oui; mais impossible a moi. Je ne suis pas Catilina; je n'ai pas une réputation galante a soutenir auprès des dames romaines. [Une litière entre à ce moment avec le cortège d'Aurélia,)

SCENE VI

Les Mêmes, AURÉLIA ORESTILLA , en litière découverte, CESAR, à cheval; esclaves portant le parasol et l'éventail, esclaves portant le marchepied, les tapis, les sièges.

CATON

Or, en voici une qui nous arrive , la belle — la riche Aurélia Orestilla, qui, dit-on, vous tient au cœur; et à sa suite, votre bien-aimé Julius César, fils de Vénus! Allons, Catilina, un peu d'amour-propre... Faites pour tous ces beaux yeux-là ce que je ne puis faire moi... l'impossible! La main à l'œuvre, noble Sergius; madame vous regarde et vos amis attendent...

Les dames savent ce que nous valons l'un et l'autre, illustre Caton... ne me demandez donc rien pour elles... Mes amis nous connaissent, vous et moi... ne me demandez donc rien pour eux...

CATON

Alors je vous adjure au nom de cette noble populace, qui vous prend pour un demi-dieu en attendant qu'elle vous prenne pour un roi! [Murmures.]

Oh! ceci, c'est différent... Pour ces nobles Romains, mes concitoyens, mes égaux... pour ces fils de Rémus, mes frères... — j'essaierai I

CATON

Prenez garde à votre manteau... les plis vous gêneront!

Merci! {Aux spectateurs.) Romains, quand vos fils vous demanderont ce qu'est devenu le disque de Rémus, qui est resté six cent quatre-vingt-dix ans scellé à cette pierre et que nul homme ne pouvait soulever... vous leur direz ceci : «Un jour, sur le défi de Caton, Lucius Sergius Catilina s'est approché de ce cippe, a brisé la chaîne qui retenait le disque, et d'ici, entendezvous bien, d'ici... il a jeté le disque dans le Tibre... (A mesure qu'il parle, Catilina fait ce qu'il annonce, et jette le disque dans le Tibre. Acclamations.)

tous, regardant dans Peau.

Bravo! Catilina!...

Qu'en dis-tu, Caton?...

CATON

Je dis que si tu as le cœur aussi fort que le bras, Rome est perdue... [Il ramasse sa toge et sort.)

Bravo! Catilina !... (On entoure Catilina pour le féliciter.)

SCE₃SB VII

Les Mêmes, moins CATON: plus CHARINUS et SYRUS; puis CURIUS, qui sont rentrés et ont vu lancer le disque.

CHARINUS.

As-tu vu, Syrus, quelle vigueur! quelle adresse!... Oh! que mon père eût été heureux de voir ce beau jeune seigneur lancer ainsi le

disque !

SYRUS

Il eût été bien plus heureux de vous le voir lancer à vous-même. Rentrez-vous, maître?

CHARINUS.

Non ; va rendre à ma mère la réponse de mon père, et dis-lui que je suis ici à chasser les oiseaux avec ma fronde... Va ! (Syrus va vers la maison.)

césar, s'approchant de Catilina.

De pareils exploits sont brillants, mon cher Sergius; mais parfois ils coûtent cher.

Bonjour, Julius ; pourquoi dites-vous que de pareils exploits coûtent cher?

CÉSAR

Parce que l'on a vu des athlètes se rompre un vaisseau dans la poitrine, ce qui , à moins de très-grandes précautions, est presque toujours un accident mortel.

Rassurez-vous, César, ce n'est rien.

C'est que dans le cas où vous souffririez, j'ai là mon médecin Archigènes et je pourrais vous l'envoyer... Mais que regardez-vous donc ainsi , Sergius ?

catilina , montrant Charinus.

Voyez donc le bel enfant , César, le connaissez-vous ?

CÉSAR

Non.

C'est étrange, il me semble que je le connais, et cependant... non, je ne l'ai jamais vu.

ORESTIUA,

f\}]>î«-n . -ej^nem' César ?Mt

ACTE I, TABLEAU II

CÉSAR

Me voilà, madame... Vous savez ce que je vous ai dit, Catilina , à propos de mon médecin.

Merci, César.

charinus , s' avançant vers Catilina.

Mais , je ne me trompe pas , on dirait qu'il souffre... Cnmmo il pâlit... Oh ! si j'osais lui parler... Seigneur ! seigneur !

Qu'y a-t-il, mon enfant?

CHARINUS.

Vous chancelez !

Tu te trompes.

CHARINUS.

Vous avez sur les lèvres une écume de sang.

Chut!

charinus, lui tendant une gourde.

Oh! tenez, seigneur, buvez, buvez, et ne méprisez pas le vase; il a été sculpté par un pâtre du mont Olympe.

Merci, mon enfant, merci.,, (// boit.) Veuillez m'attendre un instant. (Apercevant Curius qui rause avec Orestilla . il sarnte et regarde.)

ORESTILLA.

Curius , vous me fatiguez ; je veux écouter César, et vous me forcez de vous entendre. Taisez-vous.

CURIUS

Madame, j'ai du malheur près de vous... Vrai, je mérite mieux...

ORESTILLA.

Si Fulvie était là , me diriez-vous tout ce que vous me dites ? Fulvie que vous ne quittiez pas plus que votre ombre. Que los hommes sont perfides , César!... Prenez garde, Curius : Fulvie est jalouse.

curius.

Jalouse... [Il regarde autour de lui.)

césar , à Orestilla.

Vous l'avez fait pâlir de pour ce pauvre Curius... Ah ! voilà un homme qui aime.

ORESTILLA.

Vraiment ! Je le regarderai de plus près demain. (A Catilina.) Et depuis quand , Catilina, êtes-vous dov^iu \$\ ,,,n.

Pauvre Rome ! Toutes les fois qu'elle possède quelque chose beau , cette chose lui vient de la Grèce.

en

ment! vous accomplissez un exploit,digne d'Hercule, vou« lancez le disque de Remus, vous chassez Caton , deux triomphes et vous ne venez point recueillir nos remerciements et nos bravos!

Vous avez là, madame, un charmant flacon.

ORESTILLA.

rinthe' neSt"Ce paS ; * est d'or' et sculPté Par Ephialtes de Go-

CÉSAR

Pauvre Rome ! Toutes les de

Voulez-vous me le céder, madame? je vous donnerai c échange le vase murrhin que vous daignâtes remarquer dans mon vestibule la dernière fois que vous me vîntes voir.

ORESTILLA.

Prenez. Continuez , seigneur Julius ; ce que vous me disiez m interesse fort. l™

catilina , revenant à Charinus.

Jeune homme , rendez-moi un service.

charinus.

Volontiers, seigneur.

Cette gourde, dont la liqueur. vient de me rappeler à la vie
donnez-la-moi. »

charinus.

Avec bien du bonheur. Gardez-la.

Mais à une condition : acceptez en échange ma gourde, à moi ,
que voici. '

CHARINUS.

Oh ! seigneur, ce flacon est trop précieux... Je ne puis.

Par grâce !

CHARINUS.

Je consulterai mon père. Il va venir : et s'il y consent iVcepte-
rai, seigneur... ■ J

Je me charge d'obtenir son consentement... Prenez toujours.

orestilla, montrant à César une litière qui entre. César, César,
voyez donc !

ACTE I, TABLEAU II. kl

CÉSAR

Fulvie dans une litière de louage! Mais elle est donc ruinée tout à fait ?

Elle s'arrête ! ah ! nous allons voir quelque chose d'amusant.
SCÈNE VIII.

Les Mêmes , FULVIE.

fulvie , de la litière fait appeler Curius par un de ses gens , et lorsqu'il Va vue :

Bien , Curius ! vous vous consolerez facilement de mon absence ; cela me rassure.

CURIUS

Fulvie ! (Il court à elle.)

FULVIE. X

Laissez-moi! Adieu.

CURIUS

Mais !

FULVIE

Loin d'ici, vous dis-je ! {A ses porteurs.) Allez , vous autres !
(Curius suit la litière qui s'éloigne.)

ORESTILLA.

Oh ! le pauvre Curius , le voilà désespéré !

CÉSAR

Vous alliez me demander quelque chose quand Fulvie est arrivée.

ORESTILLA.

Oui, j'allais vous demander si vous connaissiez cet enfant avec lequel cause Sergius.

Non , c'est la première fois que je le vois.

ORESTILLA.

Il est charmant...

césar, à part.

Ce que c'est que la sympathie; elle le déteste.

syrus, revenant.

Me voici , maître !

charinus, à Syrus.

Tiens, prends ce beau flacon , que je pourrais briser en faisant mes exercices.. As -tu ramassé des cailloux pour ma fronde ?

SYRUS

J'en ai plein le pan de mon manteau.

CHARIXUS.

Eh bien ! allons par la route où doit venir mon père. (A Calilina.) Où vous retrouverai-je , seigneur?

Ici. [A Curms. qui revient tout effaré.] Eh bien!

CURIUS

Mon cher Sergius !

CATILIXA.

Oh! grands dieux! que vous arrive-t-il?

CURIUS

Un affreux malheur. Fnlvie va faire un coup de tête. Je suis désespéré.

CATILIXA.

A quoi puis-je vous être bon?

CURIUS

Il me faudrait quelques hommes dont je fusse sûr.

CATILIXA.

Courez jusqu'à la porte Flaminia; j'ai là six gladiateurs, prononcez le mot de passe : Pïgil, et ils vous obéiront.

CURIUS

Merci, merci !

orestilla, à Catihna qui se rapproche d'elle. En vérité, Sergius, je commençais à renoncer à l'espoir de votre société pour aujourd'hui.

catilixa, riant.

Vous le savez, madame, on se doit avant tout aux malheureux!

ORESTILLA.

De qui parlez-vous ?

De Curius, qui vient de sortir désespéré.

ORESTILLA.

Et ce bel enfant que vous aimez si fort, est-il aussi malheureux ?

CATILIXA.

Quel enfant ?

ORESTILLA.

Celui avec qui vous causiez tout à l'heure.

Moi, madame, je ne le connais pas.

ORESTILLA.

Vous ne le connaissez pas !

CATILINV.

Non , par Castor, en vérité, je le vois aujourd'hui pour la première fois ; il faut qu'il soit depuis peu de temps à Rome.

ACTE I, TABLEAU II

ORESIILLA.

Vous ne le connaissez pas, et vous lui donnez mon flacon.

Vous le savez , il y a des entraînements dont on n'est pas le maître.

ORESTILLA.

Oui , c'est comme les répulsions. [Bas à une femme esclave qui porte le costume égyptien.) Nubia, tu sauras quel est cet enfant. Continuez, César. Oh ! vous nous avez interrompu au milieu de la plus intéressante conversation ; César et moi nous parlions pâtes et essences. Sav z-vous que c'est un général de première force sur la toilette!

11 mentirait a son origine s'il en était autrement; on n'est pas petit-fils de Vénus pour rien.

ORESTILLA.

Voyons, César, voyons, comment vous faites -vous ce teint que toutes les femmes vous envient?

Voulez-vous ma recette ? il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

ORESTULLA.

Sans intérêt, au moins?

CÉSAR

Nous compterons plus tard.

ORESTILLA.

En vérité, vous etez charmant! quelle différence il y a eatre vous et certaines gens que je connais... Décidément le seigneur Sergius est distrait aujourd'hui.

Pardon, c'est étrange... Mais ju regardais...

ORESTILLA.

Quoi donc ?

Une tourterelle d'Egypte qui vient de se poser sur ce chêne ; elle se sera échappée de quelque volière.

ORESTILLA.

Une tourterelle d'Egypte! il n'y a que moi qui en aie deux à Rome.

Et vous y tenez?

ORESTILLA.

J'ai un esclave dont le seul soin est de s'occuper d'elles.

SCÈNE IX

Les Mêmes, STORAX.

storax, entrant à petits pas.

Chut! chut! chut!... Coco te, cocote, petite... auriez-vous par hasard vu une tourterelle bleue?

cicada, lui montrant la tourterelle sur un arbre. Tiens, la... regarde!

STORAX.

Oui, oui, je la vois; petite, petite! [à Cicada) viens ici, toi [il lui fait la courte échelle), viens ici, monte sur mes épaules

{Cicada monte.)

orestilla, se levant.

Mais je ne me trompe pas !...

CÉSAR

Qu'y a-t-il?

ORESTILLA.

C'est ce coquin de Storax !

Cet esclave est à vous?

ORESTILLA.

C'est le gardien de mes tourterelles.

Je lui en fais mon compliment, il les garde bien.

Taisez-vous, je vous déteste.

STORAX.

Bon, la voila repartie. [A Cicada.) C'est ta faute, petit malheureux !

ORESTILLA.

Ah! le misérable!... ici Storax.

STORAX.

La maîtresse ! Bon Jupiter, je suis perdu.

Oh ! l'excellente figure de bandit!

ORESTILLA.

Que cherches-tu donc, mon petit Storax?

STORAX.

Rien, maîtresse... rien; je me promène.

ORESTILLA.

Et mes tourterelles d'Egypte?

ACTE I, TABLEAU II. W

STORAX.

Aie!

ORESTILLA.

Où sont-elles ?

Aie l aie !

ORESTILLA.

C'est que, si jamais tu en perdais une... je te plaindrais, bon
Storax. ,

STORAX.

Aie t aie ! aie !

Pas décolère, Orestilla... vous ne vous faites pas idée combien la colère enlaidit.

ORESTILLA.

De la colère, moi, jamais !... Storax -mes tourterelles!

storax, les mains jointes.

Maîtresse !...

ORESTILLA.

Prends garde au carcan, Storax... Mes tourterelles...

storax, à genoux.

Maîtresse !...

ORESTILLA.

Prends garde au fouet.

STORAX.

Maîtresse... je la rattraperai... Maîtresse, il y a des gens qui courent après... Elle est là-bas, sur un petit arbre pas plus haut que cela. {Se jetant la face contre terre.} Ah ! Jupiter!

ORESTILLA.

Qu'y a-t-il encore ?

De la générosité , Orestilla... Votre tourterelle vient d'être tuée d'un coup de fronde.

ORESTILLA.

Tuée !... ma tourterelle tuée !... et par qui?

Par un enfant qui était loin de se douter qu'il vous privait d'un bien si précieux.

ORESTILLA.

Par ce jeune homme qui causait là avec vous tout à l'heure?

Je suis forcé de l'avouer.

m CATILKNA,

ORBSTILLA.

Ah ! (Montrant Slorax.) Qu'on emmène cet homme, et qu'on le mette en croix. Ma litière i (La litière entre; deux gladiateurs se tiennent près du disque; on relève les coussins, et l'on prend- le tapis.)

Grâce pour lui, Orestilla.

orestilla.

Taisez-vous !

En croix pour un oiseau envolé !

En ai-je le droit, oui ou non? Cet esclave est-il à moi?

Oh ! puisque vous le prenez ainsi ! (Se reculant, à Slorax.) Tu entends?

STORAX.

Je crois bien, que j'entends.

Debout, et sauve-toi.

STORAX.

Le Champ de Mars est gardé, je serai pris.

Cours vite.

STORAX.

Je n'ai plus de jambes.

Crève, alors.

orestilla, à ses esclaves.

Emparez-vous de lui. (Aux deux gladiateurs.) Emmenez cet homme, et que dans une heure il soit mort. Ne m'attendez pas ce soir, Sergius.

catilina, s'inclinant.

Votre place restera vide.

césar, conduisant Orestilla- à sa litière. En vérité, la colère vous va à merveille, et jamais je ne vous ai vue si belle.

Venez voir demain l'effet de votre recette.

CÉSAR

Je n'y manquerai pas. (Il salue.)

antonia, bas.

Faut-il toujours s'informer de ce jeune homme?

ACTE I, TABLEAU il. n

ORESTILLA.

Plus que jamais.

SCÈSSE X.

Les Mêmes, IX ESCLAVE.

l'esclave, s* approchant de Caiilina.

De la part de Lentulus.

Qu'est-ce ?

l'esclave.

Une lettre... tendez votre main.

Impossible, César me regarde... trouve moyen de la glisser sous mon manteau qui est là, au pied du tombeau de S) lia.. l'esclave/ Bien!

orestilla, dans la coulisse.

Ce n'est pas assez de la croix; qu'on l'écorche vif. (On conduit Storax, et on emporte la li.ière.)

CÉSAR

Cette femme est tout cœur. (A Caiilina.) Quel bon petit ménage vous ferez, Sergius.

Vous m'avez abandonné, César.

CÉSAR

Comment?

Vous si miséricordieux... vous qui faisiez couper la gorge aux pirates avant que de les pendre... vous qui faites panser les gladiateurs blessés., vous à qui on reproche d'être trop humain, vous n'avez pas trouvé une seule parole en faveur de ce malheureux.

CÉSAR

Vous êtes charmant, je ne veux pas me brouiller avec Orestilla. C'est bon pour vous qui épousez... \dieu Sergius.

Vous partez?...

Je vais au bain.

Et du bain?

A un rendez-vous*

CESAR

CÉSAR

CESAR

Servilie ?

Eh ! mon Dieu! oui.

Toujours?

CÉSAR

Il faut qu'elle m'ait donné quelque philtre.

Vous l'aimez?

CÉSAR

Follement!.. Que dites-vous de cette perle?

Je dis qu'elle vaut un million de sesterces.

CÉSAR

Je viens de l'acheter douze cent mille.

Et... payée?...

CÉSAR

Allons donc!... pour qui me prenez-vous?

Les bijoutiers vous font donc encore crédit?

CÉSAR

Je leur ai donné rendez-vous dans ma prochaine préture. Tenez, Sergius, un conseil... faites-vous nommer préteur ! Le préteur, c'est le prince, c'est le satrape, c'est le roi! La province toute entière est à lui! Est-il prodigue? A lui l'or et l'argent! Est-il artiste? A lui les tableaux et les statues! Est-il libertin? A lui les femmes et les filles ! Vous êtes prodigue, artiste, libertin... Catilina, faites-vous nommer préteur !

Non; je veux être consul.

L.É5AR

Alors, disposez de moi... j'ai soixante mille voix à votre service.
Vous avez besoin d'argent?

Certes!

CÉSAR

Epousez Orestilla, vous m'en prêterez... Mais, hâtez-vous, elle
se ruine... et pour peu que vous tardiez, vous n'aurez plus que des
restes... Adieu, Sergius!

Un mot encore... Vous veira-t-on ce soir?

ACTE I, TABLEAU IL ìl

CÉSAR

Où cela?

Chez moi.

CÉSAR

Je ferai tout pour y aller ; seulement aidez-moi à traverser
tout ce populaire.

Prenez mon bras.

LE PEUPLE

Vive Sergius î vive Catilina !

CÉSAR

Ces gens-là vous adorent, mon cher Sergius.

le peuple [mouvement).

Vive Julius César !

Et vous, donc... écoutez-les.

CÉSAR

Ma, foi oui... Oh ! que nous avons mauvaise réputation, mon cher... Adieu... adieu... (// se sauve, escorté du peuple.)

SCÈNE XI

CLINIAS et CHAR1MJS, puis CATILINA.

CLINIAS

Mais où donc est ce seigneur qui t'a donné ce flacon ?

CHARINUS.

Il était ici... il devait attendre ici... Ehl tenez, je crois que le voilà.

CLINIAS

Es-tu sûr que ce soit lui ?

CHARINUS.

Lui-même , mon père.

Alors, venez, Charinus. (S avançant vers Catilina.) Permettez, seigneur, que mon fils et moi... (S'arrêtant.) Par Jupiter! je ne me trompe pas l

CHARINUS.

Qu'y a-t-il, mon père?

CLINIAS

C'est lui!...

Eh bien ?

m CÂTILESA

CLINIAS

Dieux vengeurs! {Il prend le flacon et le jette aux pieds de Catilina.) Viens, Charinus... viens...

CHARINTS.

A la maison , mon père ?

<:linias.

Non, non... suis-moi. [Il s'éloigne précipitamment etdmme Charinus.)

scène xn

Pourquoi donc cet homme me fuit-il ainsi?... Pourquoi donc repous-e-t-il mes présents avec horreur?... Il y a quelque mystère

lb-dessous... je le saurai... Allons' me voilà seul !..., Tous sont partis... L'esclave de Lentulus a mis la lettre de son maître sous mon manteau. {Il lève le c  il de son manteau.) Storax!

SCENE XIII

CATILINA, STORAX, sous le manteau.

Storax sous mon manteau !

STORAX.

C'est Jupiter sauveur qui m'a indiqué cet asile.

CATILIXA.

Tu es donc parvenu    te sauver, enfin ?

STORAX.

Le divin Mercure m'est venu en aide.

CATILIXA.

Il te devait bien cela... car tu me parais être un de ses plus fervents adorateurs... Et de quelle façon le prodige s'est-il opéré ?

STORAX.

En passant sur le pont...

CATILIXA.

Oui, je comprends... tu t'es jeté dans le Tibre?

STORAX.

Justement... Je suis assez bon plongeur... j'ai nagé entre deux eaux, j'ai gagné de grandes herbes, puis des herbes le rivage, puis du rivage votre manteau... Il m'a semblé puis que vous aviez intercédé pour moi que je pouvais me confier à vous.

LAILILINA.

Mai- si j'eusse relevé mon manteau devant des étrangers?

STOR AX

Cette lettre du seigneur Lentu lus/..

CATII 4NA.

Tu l'as lue, drôle?

STO fcAX.

Je n'ai pas pu faire cKitremer Ci dans la. position oii je me trouvais ; j'avais le nez dessus.

Alors comme il fait, nuit et q j e je ne puis pas la lire , lu vas me dire ce qu'elle contient.

STOI .AX.

Huit mots, mon cher seigmî ur; pas un de plus, pas un de moins.

CATir; Wa.

Et ces huit mot!??

STOfI AX.

Pois chiche est mur, il faut h, mawjcr.

CATILl TlA.

Et cela signifie ?

stopj ^x.

Si je n'ai pas compris?

catilj: ha.

Ce sera bien !

stob a x.

Et si j'ai compris?

Ce sera mieux.

STOB AX

Eh bien, mon bon seigneur , avec votre permission il me semble que le pois chiche , c'est ; ui i petit nom d'amitié que 1 ou donne à un grand orateur nomn îé 1 vlarcus Tullius... CATII .in a .

Pas mal.

STO) \ax .

Cicéron... Quant a sa maturii é il pourrait bien être question, ce me semble, de son prochain (ions ulat. catij ;1N\ .

Bien.

STOUAX.

On ne mange pas les hommes , seigneur; mais les pois, quand ils sont mûrs, on les cueille.

CATIXINA.

Très-bien, sortons d'ici.

STOLUX.

Mon bon seigneur, n'oubliez pas qu'on me cherche pour me crucifier.

CATILINA.

Tu as raison, enveloppe-toi de ce manteau, et tâche d'avoir l'air d'un honnête homme.

storax, avec vn soupir.

Ah!...

CATILIJN'A.

Et maintenant viens!

STORAX.

Où cela ?

CATIt.INA.

Chez moi.

LA MAISON DE CATIXINA AU PALATIN

La salle à manger donnant sur de vastes jardins. SCENE Z.

CURIUS seul, regardant, puis FULVIE, apportée par les quatre gladiateurs dans une litière.

CURIUS

Oh ! je ne me trompe pas, ils entrent. Oui, ce sont bien eux... ils l'ont rejointe, par Jupiter! Savais peur qu'elle n'eût changé de route. Je respire. [La litière entre et s'arrête devant la porte.]

FULVIT.

Où m'avez-vous conduite, et quel est le but de cette violence?

ACTE II, TABLEAU III

curius, ouvrant la porte de la litière. Vous êtes libre, Fulvie.

FULVIE

Curius !

curius, donnant sa bourse aux porteurs.

Tenez, vous êtes maintenant de cinq cents sesterces plus riches que moi. {Les gladiateurs s'éloignent.}

FULVIE

Ah! c'est donc de vous que m'est venu cet empêchement de continuer ma route ?

CURIUS

Allez-vous me punir de n'avoir pu supporter la pensée que j'allais vous perdre?

FULVIE

Pensez-vous m'avoir retrouvée, parce que vous m'avez reprise?

CURIUS

Fulvie, écoutez-moi... Fulvie, de grâce...

FULVIE

Oh! par Vénus, je sais tout ce que vous allez me dire... vous m'aimez plus que jamais, n'est-ce pas? c'est tout simple, je ne vous aime plus.

CURIUS

Mais pourquoi ne m'aimez-vous plus, Fulvie?

Vous faites là une sottise question, mon cher Curius. Ne savez-vous pas que celles qui n'aiment plus ont toujours de bonnes raisons pour cesser d'aimer?

CURIUS

Mais enfin ces raisons exposez-les-moi, peut-être serai-je assez heureux pour les combattre.

FULVIE

Vous allez vous faire dire des choses désagréables , Curius. Prenez garde...

CURIUS

Mais peut-être , si vous ne parlez pas , allez-vous m'en faire penser de plus désagréables encore.

FULVIE

Bon! que penserez-vous? je suis curieuse de le savoir.

CURIUS

Eh bien, je penserai que le Curius, qui possédait quarante millions de sesterces, il y a six mois, n'eut pas reçu, il y a six mois, de Fulvie l'accueil qu'il en reçoit aujourd'hui qu'il est ruiné.

FULVIE

Bravo, Curius!

Comment bravo?

CURIUS

Eh bien, oui, vous avez deviné juste et je vous applaudis.

CURIUS

Vous avouez que c'est ma mine qui vous rend indifférente pour moi. Mais cette ruine que vous me reprochez, c'est vous qui en êtes la cause.

fulvie, se levant.

Ah! je m'attendais à cela. En vérité, Curius, on dirait que vous me prenez pour une courtisane grecque. Vous avez dépensé avec moi quarante millions de sesterces ; eh bien , moi , j'en ai dépensé trente millions avec vous; la différence n'est pas si grande, ce me semble. Vous êtes un Curius, je suis une Métella. Bref, vous m'avez aimée et vous me l'avez dit, j'ai eu du goût pour vous et je vous l'ai prouvé, nous sommes quittes. Maintenant vous voulez que moi, qui suis jeune, j'aie m'embarrasser d'un homme qui n'a rien. Vous voulez que vous, qui n'avez pas trente ans , qui portez un beau nom , et par conséquent, pouvez faire un riche mariage, j'aie vous embarrasser d'une femme ruinée? En vérité, mon cher, ce serait une double sottise. Je vous en laisse ma part.

curius.

J'emprunterai, Fulvie, et nous vivrons comme par le passé.

FULVIE

S'il y avait encore des prêteurs d'argent a Rome, mon cher Curius, je les eusse trouves aussi bien que vous. Mais voyons , avouez-le, vous savez bien qu'il n'y en a plus.

CURIUS

Eh bien, je me ferai homme politique. Je puis arriver a la préture comme un autre.

FULVIE

Et avec quoi ? c'est très-cher la préture.

Oh! vous êtes résolue, je le vois bien. Vous me remplacez déjà en pensée; et moi qui vous aimais malgré vos coquetteries, malgré vos caprices, malgré votre méchante réputation !

FULVIE

Prenez garde, Curius, vous ne parlez plus comme un patricien, mais comme un paysan ivre. Est-ce que je vous ai jamais rappelé votre procès avec le juif du forum ? Est-ce que je vous ai reproché d'avoir été chassé du sénat? Est-ce que... Tenez, quit-

ACTE II, TABLEAU III

tons-nous, Curius... haïssons-nous, mais ne nous dégradons pas.

CURIUS

Il est impossible que vous soyez cruelle à ce point... vous en aimez un autre. % Fulvie !... Vous avez fort applaudi Cicéron, ce me semble, et Cicéron paraissait tout fier de vous avoir fait applaudir.

FULVIE.

C'est vrai, j'aimais Cicéron. Quand il parle, j'oublie que j'ai un homme nouveau. Il se peut bien qu'il m'ait remarquée., peut-être même m'en a-t-il suivie...

Curius.

Oh ! cet homme nouveau comme vous l'appeler est riche à millions.

FUI VIE

C'est vrai encore ; mais tranquillisez-vous, ce n'est pas plus lui qui tous remplace »ra que Sergius ou César. Ce soir quand vous m'avez fait arrêter je quittais Rome*

(MMUfc

Vous quittiez R« mie?

Mes équipages sont saisis, ma maison va être vendue, je n'ai plus un esclave à moi. Que voulez-vous que je fasse a Rome f curius.

Et où allez-vous ?

FULVIR.

A Corinthe, chez ma sœur Métella, où j'attendrai des temps meilleurs.

CURIUS

Un exil ! vous* souffrirez l'exil !

FULVIE

Je souffrirai la mort plutôt que la honte, et c'est une honte pour moi de voir qu'il y a à Rome des gens qui ne sont pas encore ruinés.

CURIUS

o Fulvie!

FULVIE

Oui, je l'avoue, quand Aurélia Orestilla, quand cette ancienne affranchie, quand cette veuve d'un publicain qui avait à peine le droit de porter l'anneau de fer, passe avec ses mules africaines ses esclaves nubiens, ses eunuques de Bithynie; quand sur le passage de sa litière tout le monde se retourne tout le monde s'arrête, tout le monde admire; alors moi, Curius, moi qui suis honteux, moi qui porte sur moi tout ce qui me reste de bijoux d'or, moi qui passe inaperçue dans la foule comme je passais ce soir au Champ de Mars" où vous ne m'eussiez pas

5fi CATILINA.

vue si je vous eusse touché Fépau/e, alors... mais je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela; dans deux heures je serai sur la route de Corinthe, adieu Curius, adieu.

Mais vous êtes chez Catilina, restez au souper qu'il vous donne ce soir. Il est prévenu, il vous attend.

FULVIE

Croyez-vous que sur la route je n'aie pas reconnu ses gladiateurs? qu'en arrivant ici je n'aie pas reconnu sa maison? Il comptait sur moi au souper, dites-vous?

CURIUS

Oui.

FULVIE

Remerciez-le pour moi, Curius, mais je n'accepte pas uu festin que je ne puis rendre. Moi parasite, vous n'y pensez pas ! faites pour moi mes compliments a la belle Aurélia Orestilla, la reine du festin, moi je pars; adieu, Curius.

CURIUS

Ecoutez-moi une dernière fois.

FULVIE

Avez-vous à me dire quelque chose que je n'aie point encore entendu?

CURIUS

Fulvie, ne partez que dans huit jours.

FULVIE

Adieu, Curius.

CURIUS

Ne partez que dans trois jours.

Adieu.

CURIUS

Fulvie, ne partez que demain... Demain, ce soir même un grand changement peut se faire.

fulvie, revenant.

Dans votre sort ?

CURIUS

Dans notre sort à tous.

Encore quelque leurre.

FULVIE

CURIUS

Restez, Fulvie, restez deux heures, et dans deux heures, vous avouerez que tout votre patrimoine perdu, toute votre fortune dévorée étaient la médiocrité, la pauvreté, la misère près de l'état nouveau qui nous attend tous les deux.

ACTE II, TABLEAU III

FULVIE

Qui nous attend...

eu ri us.

Que voulez-vous? qu'ambitionnez-vous? Parlez, que vous faut-il?

FULVIE

Prenez garde, les désirs d'une âme comme la mienne n'ont pas de bornes. J'ambitionne tout... je veux tout.

Eh bien, souhaitez... imaginez... rêvez. Votre tout à vous, ce n'est rien. Mais attendez, Fulvie, attendez, attendez deux heures... c'est tout ce que je vous demande de temps pour vous prouver que je ne mens pas.

FULVIE

Vous êtes fou, Curius, ou bien...

CURIUS

Ou bien...

FULVIE

Ou bien ce que l'on dit de Catilina est vrai. SCENE II

Les Mêmes, CATILINA.

Et que dit-on de Catilina, belle Fulvie ?

FULVIE

On dit qu'il donne ce soir une fête charmante à laquelle il a bien voulu m'inviter, et dont je prends ma part avec grand plaisir... pourvu qu'il me soit permis de continuer d'y quereller à mon gré Curius.

catilina, montrant le jardin.

A droite vous trouverez l'allée des querelles, Fulvie... à gauche vous trouverez la grotte des raccommodements, Curius. curius.

Venez, Fulvie.

Vous me direz tout ?

Oui. (Ils sortent.)

FULVIE

SCÈNE III

CATILINA, seul.

Va, pauvre fou... pour un jour, pour une heure d'amour de plus trahis tes amis. Ce que tu devrais cacher même à la femme qui t'aimerait, dis-le à la femme qui ne t'aime plus. On ne craint

pas les dénonciateurs quand on a le peuple romain tout entier pour complice. (A des serviteurs.) Mon barbier et mon médecin. Viens, Slorax.

SCENE V

CATILINA, CHRYSIPPE, entrant.

CATiLiNA, donnant la main à Chrysispe qui lui tâte le poulx,
Eh bien ?

CHRYSIPPE

Eh bien, vous avez la fièvre.

Tu ne m'apprends rien de nouveau. Mais d'où me vient cette fièvre ?

CHRYSHIPPE

Vous vous serez encore déchiré la poitrine en faisant quelque effort*

J'ai lancé le disque de Rémus.

CHRYSHIPPE

C'est cela, toujours le même. Quand les autres boivent la coupe d'Hercule, vous videz, vous, l'amphore tout entière. Quand aux fêtes de Vénus, les autres veillent trois jours, vous veillez, vous, toute la semaine. Quand les autres lancent le palet ordinaire, vous lancez, vous , le disque de Rémus, Vous avez craché du ?ang, n'est- e

ACTE II, TABLEAU III

Oui.

CHRYSHIPPE

Un autre se fût tué sur le coup.

Tandis que moi je ne mourrai que dans... voyons dans combien de jours, Chryshippe?

CHRYSHIPPE

Oh! dieux merci...

Dans combien de mois?

CHRYSIPPE

J'espère mieux encore.

Un an alors... Et de quoi te plains-tu, et quel est l'homme qui est sûr d'avoir un an devant soi... un an... tu dis un an, n'est-ce pas?

CHRYSIPPE

Je crois que vous pouvez compter sur un an."

OATILIW.

Merci. Un an î... le temps d' me marier, d'avoir un fils , de laisser sur cette terre, où peut-être on parlera de moi, un héritier de mon nom, glorieux ou sinistré CHRYSIPPE.

Vous êtes bien fatigué, bien vieilli depuis quelques années.

J'ai trente-sept ans à peine.

CHRYSIPPE

Oreste était vieux à vingt-cinq. Pourquoi vous marier?

N'as-tu pas entendu ce que je viens dire? je veux un enfant.

CHRYSIPPE

Ne vous mariez pas, car vous n'aurez pas d'enfant, car vous ne laisserez pas d'héritier de votre nom. Vous avez tari en vous les sources de la vie. Agissez désormais comme si vous étiez seul au monde. Pensez à vous.

Ainsi voilà ton arrêt. Tu me condamnes, toi le juge infallible.

CHRYSSIPPE

Je prononce la sentence, mais vous L'avez exécutée vous-même.

Tas d'enfant!

CHRYSLI'K.

C'est cela» Cette sentence va devenir votre tourment, i.

CO CÂTILINA.

pas? C'est assez qu'une chose soit déclarée impossible pour que vous la désiriez. Soyez donc ambitieux pour vous-même, c'est déjà bien assez. Un fils !... à quoi vous servira un fils?

A avoir quelqu'un à aimer et qui m'aime en ce monde. A quoi me servira un fils?... demande à l'ombre du vieux Cornélius Sylla, qui posséda le monde , s'il n'eût pas donné la moitié du monde, le monde tout entier pour racheter cette larme qu'il versa sur le tombeau de son fils Cornélius. Eh bien , les dieux eurent pitié de lui. Il eut d'un troisième mariage Faustus. Pourquoi les dieux seraient-ils donc plus sévères pour moi que pour Sylla. Un fils continue notre vie , et quand le feu qui anime certains hommes s'est éteint sous l'aile de la mort, une étincelle se réfugie au sein de leur enfant. Une étincelle recommence un incendie.

CHRYSSIPPE

Adoptez quelqu'un que vous aimerez et qui vous aimera.

Me prends-tu pour un sot, Chrysispe ? crois-tu que l'adoption remplace la naissance ? Je veux aimer selon la nature et non de

par la loi. Va, mon savant médecin , je serai sage et le temps me guérira.

CHRYSHIPPE

Je me retire.

Surveille-moi pendant le souper. J'ai besoin de toute ma vigueur et de toute ma gaieté ce soir. Au reste, (riant) je ne me suis jamais senti en meilleure disposition.

CHRYSHIPPE

Et vous ne voulez pas qu'on en doute ?

Non, certes.

CHRYSHIPPE

Alors mettez du rouge de Péluse sur vos joues , car vous êtes pâle comme la mort.

J'en mettrai. Adieu, Chrysispe.

CHRYSHIPPE

Au revoir, seigneur.

ACTE 1I, TABLEAU HT. GI

poursuivi par les Euménides ? Moi je n'ai rien à faire avec les noires déesses. Allons, allons, Catilina. du découragement, du dégoût, au moment où tu es prêt de toucher le but? Tes genoux fai-

blissent, ta main tremble. Pauvre machine humaine! Si j'en arrive à me mépriser moi-même, que penserai-je des autres ? (A Storax qui entre.) Qui va là ? qui êtes-vous ?

SCENE VII

STORAX, CATILINA.

STORAX.

Allons, il paraît décidément que j'ai changé de tête.

Oui, par Janus, tu as deux visages.

STORAX.

Oh ! deux !... Je ne vous en ai pas encore donné le compte.

Avance ici et causons. (Il s'assied.)

STORAX.

Je ne demaude pas mieux , la langue me démange. De quoi allons-nous parler ?

Eh bien! parlons de toi.

De moi ? j'ai peur d'être trop indulgent.

Je tiendrai compte de la partialité. D'abord, comment un homme d'esprit comme toi, car tu as de l'esprit...

STORAX.

Trop.

Eh bien, comment un homme qui a trop d'esprit s'exposet-il à être crucifié pour une tourterelle ?

STORAX.

On ne pare pas un coup de fronde.

C'est vrai.

STORAX.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de me sauver une fois pris.

Oui.

STORAX.

Eh bien, je me suis sauvé , ne m'en demandez pas davantage. Quand, placé dans une situation mauvaise, on tire de la situation tout le parti qu'on peut en tirer, il n'y a Tien à dire.

Voilà de la logique, ou je ne m'y connais pas... donc si tu n'as pas paré le coup de fronde , cela ne veut pas dire que tu n'eusses pas paré autre chose.

STORAX.

J'ai paré Caton.

Explique-moi cela, je ne comprends pas bien... Quelles affaires as-tu pu avoir avec Caton, toi ?

STORAX.

Des affaires politiques.

Allons donc ! la politique ne regarde pas les esclaves,

STORAX.

Les esclaves, c'est vrai, mais...

Car je ne suppose pas que tu sois ciloyen romain.

STORAX.

Eh bien, voilà ce qui vous trompe.

Tu es citoyen ?

STORAX.

Comme vous, comme César, comme Crassus. Seulement je suis moins noble que vous, moins débauché que César, et moins riche que Crassus.

Mais alors, si tu es pitoyen romain, tu n'avais qu'à crier tout à l'heure : Halte-là, maîtresse Orestilla. Je me nomme Storax, je suis citoyen romain... et tu sortais d'embarras tout naturellement.

STORAX.

Brrrrr, comme vous y allez, vous, seigneur Sergius!

Sans doute.

STORAX.

Voilà justement l'affaire... Je me débarrassais d'avec Orestilla, mais je m'embarrassais avec Caton.

f\\ bien, parle? expiique40j.

ACTE II, TABLEAU III

STORAX.

Chacun a ses petits secrets.

catflina, se levant sw sw séant.

C'est ce que je n'admets pas, maître Storax. Je vous ai sauvé la vie, vous êtes h moi... Or si votre corps seul m'appartient, ce n'est point assez... S'il ne s'agit que de votre corps, j'ai cinq cents esclaves plus beaux et mieux tournés que vous. Votre confiance, au contraire, m'est précieuse. Je vous prie donc dp me l'accorder, ou sinon je me verrais forcé, n'ayant aucun besoin de votre corps , de le rendre a Aurélia , ou même de le donner à Caton à qui ye n'ai jamais rien donné. Voyons, ce que je vous dis là fait-il effet sur vous, aimable Storax ?

STORAX.

Beaucoup d'effet.

Eh bien, voyons. (/ (se recouche.)

STORAX.

Vous le voulez?

ihhhl

Absolument.

STORAX.

Vous saurez d'abord que je ne me suis pas toujours appelé Storax.

Ah!

STORAX.

Non. Du temps des proscriptions je m'appelais Quintus Pugio, j'étais tanneur.

Très -bien!

STORAX.

Sylla, vous en savez quelque chose, vous qui étiez son ami, Sylla mit un certain nombre de têtes a prix. Je n'avais pas d'ouvrage, la tête valait quatre mille drachmes. J'en coupai quelquesunes, mais honnêtement, je vous jure.

Qu'appelles-tu honnêtement?

STORAX.

C'est-à-dire que je n'imitais jamais ces gens de mauvaise foi, qui, pour s'épargner des recherches fatigantes, coupaient la tête de leur voisin... quand celui-ci ressemblait au proscrit demandé. Non, avec moi, bon argent, bon jeu.

CVITLLNA.

C'était de la probité.

Ci CATILIN.

STORAX.

Oui, jusque-là je sais bien, tout va à merveille... Mais voilà qu'un jour, Sylla eut la malheureuse idée de changer le mode de paiement, et qu'au lieu de compter tant par tête, il se mit à acheter les têtes à la livre. Chacun alors de chercher les plus lourdes.

Mes associés eurent de la chance... Les uns prirent des têtes de savants, de magistrats, les autres des têtes de philosophes... toutes têtes de poids... 11 ne me resta plus qu'un beau... qu'un élégant... un fils de sénateur.

CATILIN'A.

Tête légère, n'est-ce pas ? et que tu laissas vivre.

STORAX.

Non. J'imaginai un moyen. Je m'avisai de lui couler du plomb fondu dans l'oreille pour réparer l'injustice du sort... Je vous le disais, j'ai trop d'esprit.

En effet, j'ai entendu parler de cela... C'était ingénieux.

STORAX

N'est-ce pas?... Malheureusement la main me tourna, j'en mis trop... la tête devint si lourde que c'était invraisemblable... L'intendant après avoir payé s'aperçut de la supercherie. Sylla, qui était de bonne humeur ce jour-là, me fit grâce de la vie... mais il voulut que je rendisse l'argent. Je l'avais dépensé. On me déclara banqueroutier, et comme tel je fus mis à l'encan et vendu au vieux mari d'Aurélia Orestilla... Le mari mort, j'échus à la femme. Aujourd'hui, vous le savez... Caton recherche curieusement, pour en faire collection, les têtes de ceux qui se sont distingués dans les proscriptions. Je sais que mon trait du plomb fondu l'occupe et qu'il a fort envie de connaître particulièrement le citoyen Quintus Pugio. Voilà pourquoi tant que Caton vivra, je préfère m'appeler Storax. Auriez-vous quelque chose contre ce désir, seigneur Sergius ?

Moi, pas le moins du monde.

STORAX.

Voyez-vous, si vous êtes assez bon pour me protéger et contre Caton et contre Aurélia, je tâcherai de vous rendre à mon tour quelque service. J'ai beaucoup vu, beaucoup observé... Je sais beaucoup de choses qui, inutiles ;à moi, peuvent être fort utiles aux autres... Voulez- vous que je vous dise quelques mots de vos amis?

CATILIN'A.

Mes amis, je les connais.

STORAX.

Et vos ennemis?

ACTE II, TABLEAU III. Go

CATILNA.

Inutile, je m'en défie. Ecoute: te chargerais-tu de me retrouver quelqu'un ?

STORAX.

Où cela ?

Dans Rome.

Donnez-moi son signalement.

Tu l'as vu.

STORAX.

Je l'ai vu, et vous me demandez si je retrouverai quelqu'un que j'ai vu ?

Je te le demande.

Où l'ai-je vu ?

Au Champ de Mars.

Quand cela ?

Il y a deux heures...

Mettez-moi sur la voie.

Le jeune homme à la fronde...

STORAX.

Qui a tué ma tourterelle.

Justement.

STORAX.

Comme cela tombe! Je m'étais promis de le retrouver pour mon compte. Je ferai, comme lui, d'une pierre deux coups.

Storax, ce jeune homme te sera sacré... Ta vie me répondra d'un de ses cheveux! Tu le retrouveras pour moi seul.

STORAX.

Soit.

Combien te faut-il de temps pour le retrouver?

STORAX.

rVélait-ee pas à lui ce petit gueux d'eida\e jaune qui le suivait?

STORAX.

STURAX.

STORAX.

C'était à lui.

STORAX.

En ce cas, il me faut une heure. Laissez-moi sortir, et dans une heure...

Tu es libre.

storax fait trois pas et revient.

Ah ! pardon , seigneur Sergius ; mais il y a une chose qui m'inquiète? (Il va s'appuyer sur le bras du fauteuil.)

Serait-ce par hasard cette lettre de Lentulus. que tuas trouvée sous mon manteau et que tu.as su si habilement déchiffrer?

STORAX.

Non.

Non ! C'est grave, cependant, un secret de cette importance ?

STORAX.

Aussi m' a-t-il préoccupé un instant. En revenant du Champ de Mars, nous avons côtoyé un vivier plein de grosses lamproies, qui dévoreraient dix Storax et quinze Pugio en un quart d'heure. Ces bêtes, en me voyant passer, levaient leurs fins museaux à la surface de l'étang, et me couvaient d'un œil affamé. Vous m'aviez fait prendre le bord de l'eau. Ah ! ah ! me suis-je dit, il paraît que c'est ici que mon nouveau maître va enterrer Storax et le secret de Lentulus. Mais, pas du tout, vous avez passé outre... Alors je me suis dit : Il faut qu'il ait bien besoin de moi... sans quoi...

Sans quoi?

STORAX.

Sans quoi vous m'eussiez poussé dans le bassin aux lamproies.

J'y ai bien pensé.

STORAX.

Je l'ai bien vu.

Ce n'est donc plus cela qui t'inquiète?

Vous êtes chargé de ma toilette; bien!... la tête est bonne. Vous vous êtes chargé de mon costume, et je ne me plains pas de l'habit; mais...

Mais quoi?

STOR\X

Donc, je me mets à la piste du jeune homme.

A l'instant même... Songe que j'en veux avoir des nouvelles cette nuit.

STORAX.

Je vous ai demandé une heure.

Ah ! voilà quelqu'un qui nous arrive.

STORAX.

C'est Orestilla.

Eh bien ! ne vas-tu pas faire quelque imprudence? Puisque tu lu ne te reconnais pas toi-même, elle ne te reconnaîtra pas.

SCENE VIII

CATILINA, STORAX, ORESTILLA.

Salut, Orestilla! Je vous attendais.

ORESTILLA.

Est-ce parce que je vous avais dit que je ne viendrais pas? [Elle s'assied.]

Justement ; mais je me suis dit : Storax pendu, la colère passera, et Orestilla ne voudra pas me faire cette douleur de priver ie sa présence une fête donnée pour elle. 11 a donc été pendu :e malheureux Storax?

ORESTILLA.

Non; le drôle n'a pas voulu me donner ce plaisir; en passant ?
ur le pont, il s'est jeté dans le Tibre.

Où il s'est noyé y

On me l'a dit, du moins: mais comme je tiens à en être sûre,
j'ai donné l'ordre aux pêcheurs de chercher son corps. catilina, a
Storax.

Va où je t'ai dit.

ORESTILLA.

Qu'est-ce que cet homme ?

Un nouvel esclave dont j'examinais les mérites. [Storax sort.]

SCENS IX.

CATILINA, ORESTILLA.

ORESTILLA.

Bien. Sommes-nous seuls?

A l'exception de Curius et de Fulvie, qui se disputent ou se rac-
commodent dans les jardins, je ne sais trop lequel.

ORESTILLA.

Verrez-vous longtemps encore une société pareille?

Cela dépendra de vous, Orestilla. Sommes-nous d'accord?

ORESTILLA.

Parfaitement. Je ne vous aime pas, vous ne m'aimez pas, nous
nous épousons; n'est-ce point cela?

Il est impossible de mieux établir la situation.

11 y a dans la vie d'un homme, fût-il homme de mérite, fût-il homme de talent, fût-il homme de génie, un de ces moments où tout avenir peut se briser devant un mot... l'argent manque !

Moins le génie, je suis en effet dans un de ces moments-là.

ORESTILLA.

Il en résulte que, faute de quelques milliers de sesterces, une destinée avorte, une fortune croule...

C'est ce qui faillit arriver à César au moment de partir pour l'Espagne... Il rencontra Crassus qui le sauva.

ORESTILLA.

Et c'est ce qui vous arriverait à vous si vous ne m'aviez pas rencontrée... Je serai votre Crassus. Crassus donna la préture à César, je vous donnerai le consulat. Combien vous faut-il pour assurer votre élection ? Calculez largement.

ACTE II, TABLEAU III. C

Vingt millions de sesterces.

ORESTILLA.

Vous pouvez les faire prendre chez moi cette nuit.

CATI LINA.

De mon côté, vous savez que je ne vous apporte rien. Mes terres et mes prairies sont grevées d'hypothèques, mes esclaves sont engagés, le séquestre est mis sur mes maisons... vous épousez Lucius Sergius Catilina... ou plutôt son nom... et rien de plus.

ORESTILLA.

Soit. C'est à un homme tel que vous qu'il me convient de lier ma destinée. Maintenant vous savez toute ma vie. Je ne cherche point à me farder. J'abjure mon passé. J'oublie ce que je fus... Votre avenir politique, c'est le mien. Pour la réussite de vos désirs, pour le triomphe de votre ambition, pas de trêve, pas d'obstacles. Je n'ai plus de famille, je n'ai plus d'amis, je n'ai plus de sentiments... Je suis votre associée, votre instrument, s'il est besoin, votre complice, s'il le faut... Je suis à vous, tout à vous.

J'accepte.

ORESTILLA.

Les serments que les époux se font entre eux... dérision! Ce n'est point un mariage, c'est un pacte que nous concluons au pied des autels. Le jour où vous me direz : Aurélia, pour que je sois plus riche, pour que je sois plus grand, pour que je sois le premier de Rome, ce n'est pas assez qu'il y ait entre nous un pacte, il faut qu'il y ait un crime!... Ce jour-là je vous dirai : Associée, je partage le mal et He bien, complice, je me mets à l'œuvre, instrument, je frappe !...

Bien.

ORESTILLA.

Est-ce là-dessus que vous comptiez?

Tout à fait.

ORESTILLA.

A votre tour... Que faites-vous pour moi?

Je croyais cette question résolue entre nous... Où je vais, je vous mène. Seulement, tant que je monte, vous pouvez me suivre... si je tombe, vous avez le droit de m'abandonner... Je ne vous dois que ma bonne fortune.

ORESTILLA.

Je n'aime point Catilina comme on aime un homme... je l'aime comme on aime sa propriété. Je vous veux exclusivement, entièrement... C'est vous dire que je ne permettrai pas que rien... entendez-vous? que rien surgisse entre nous... J'ai accepté la seconde place dans votre fortune et dans votre vie... mais réfléchissez-y... je refuserais la troisième. Vous d'abord... moi ensuite.

C'est convenu.

ORESTILLA.

Ainsi, vous n'avez rien dans le cœur, Catilina ?

Rien.

ORESTILLA.

Vous n'aimez aucune femme ?

Aucune.

ORESTILLA.

Pas un regard que vous cherchiez avec plaisir ?

CATLLINA.

Pas un.

ORESTILLA.

Pas une main que vous pressiez avec affection?

Pas une.

ORESTILLA.

Pas d'enfant d'un premier mariage ?

Non.

ORESTILLA.

Pas d'enfant d'adoption?

Non.

ORESTILLA.

Pas d'enfant naturel?

Non.

ORESTILLA-

Réfléchissez-y bien. En me disant que vous n'aimez rien au monde... que tout vous est indiffèrent... en me disant que je dois passer avant tout et avant tous, vous vous ôtez le droit de défendre qui que ce soit contre moi... vous me donnez le droit de disposer souverainement de tout et de tous.

ACTE II, TABLT'.U III

CATIUXA.

Je vous le donne.

ORESTILLA.

Voifci l'anneau d'Orestillus, mou premier? mari, le cachet auquel obéissent mon intendant et mes esclaves. Il représente quarante millions de sesterces .. et ma liberté. Votre main. (Elle lui passe l'anneau au doigt.)

A vous, voici l'anneau de Sergeste, mon ancêtre, le cachet qui régnait sur tous mes biens, quand j'avais des biens. Aujourd'hui il n'est plus que le gage de ma volonté. Mais ce que je veux, c'est cent fois, c'est mille fois, c'est un million de fois ce que j'ai perdu. C'est ce qu'a voulu Marius ; c'est ce qu'a accompli Sylla.

ORESTILLA.

Votre associée peut le prendre ?

Le voici. (Orestilla prend Vanneau.)

SCENE X

Les Mêmes, NUBIA; puis LENTULI's Rİ'LLI IS, < TTHh.l - CAPI-TO, CURIL'S, FULVifi, et un Intendant, etc., " UHna va au-devant d'eux jusque dans le jardin.)

nubia, paraissant à la porte de côté.

Maîtresse...

ORESTILLA.

Ah! c'est toi, Nubia?

NTBIA.

Puis-je parler?

Oui.

NUBIA.

Le jeune homme s'appelle Charinus; le pore Clinias, la mère Erys.

ORESTILLA.

Où demeurent-ils?

NUBIA.

Au Charap-de-Mars, près de la voie Flaminia.

ORESTILLA.

Bien. (Entrent Catilina et ses amis.) Prends mon manteau, Nubia.

catilina, rentrant avec Capito. et allant au-devant de lenuilu*,

J?ento!n«! snliit,

LENTULUS

Avez-vous reçu ma lettre ?

Oui, et soyez tranquille. On veillera à ce que le pois chiche soit cueilli. Bonjour, Céthégus.

CÉTHÉGUS

Bonjour. Avons-nous du nouveau?

C'est à vous qu'il faut demander cela ; à vous, notre futur édile. [Entrent Fulvie et Curius.]

CETHEGUS

Par Hercule ! le sénat se remue comme une fourmilière sur laquelle un cheval a mis le pied. Toutes les baudes de pourpre veulent nommer Cicéron. Sera-t-il nommé?

Vous le savez, amis. C'est un coup de dés sur le tapis vert des comices. Nul ne peut répondre s'il fera le coup de Vénus ou le coup du chien.

FULVIE

O Sergius! Pourquoi les femmes ne votent-elles pas?

Merci , belle Fulvie ; mais si les femmes ne votent pas , elles font voter.

ORESTILLA, ttSSÎSe.

C'est presque une déclaration, savez-vous. Dites donc à Fulvie que nous nous marions... séparés de biens. curius, à Catilina.

Bon ! voilà les femmes qui se disputent à présent.

catilina, intervenant.

L'une ou l'autre de vous deux a-t-elle vu César, mesdames?

TOUTES DEUX

César? Non.

Voyons, Orestilla?

Voyons, Fulvie?

Eh bien ! quoi ?

Qu'y a-t-il?

CÉTHÉGUS

César, c'est un Janus ; il a deux visages. Par Hercule ! défiez-

CURIUS

ORESTILLA.

FULVIE

ACM- H, TABLEAU III. 73

vous de lui, Sergius. L'un qui sourit à Catilina, l'autre qui sourit à Cicéron.

catilina, à Orestilla.

Si César vient , retenez-le , et qu'il ne sorte sous aucun prétexte. Ah! vous voilà, Rullus! Que tenez-vous là? Est-ce un chapitre des dix premières années de votre Histoire de Sylla?

RULLUS

Non; c'est un projet d'organisation dont je compte faire Fessai, si jamais j'arrive au pouvoir.

capito, à Catilina.

Eh bien! qu'attendons-nous pour souper?

César.

l'intendant.

Une lettre du noble Julius...

Il ne viendra pas.

ORESTILLA.

A-t-il une bonne raison au moins?

Excellente. (/ / lit.) Jugez-en... « Yivî belle dame vient de me faire avouer que l'on dîne mieux h deux qu'à douze. Pardonnez-moi; elle ne me pardonnerait pas. »

fulvie, à Curius.

Si César ne vient pas, c'est mauvais signe.

CURIUS

Par Vénus! Fulvie, César donne une trop bonne excuse pour que je ne trouve pas qu'il est dans son droit.

TLVIE

Niais que vous êtes!

Seigneurs , nous tâcherons de nous passer de César.

LENTULUS

N'importe, c'est fâcheux. César!., c'est unbeau nom.

RULLL'S.

Et laissez là vos patriciens, Lentullus. Invitez le peuple et il viendra, lui. Je réclame la part du peuple, Catilina, du peuple ! toujours oublié dans les révolution;.

C'est bien , Kullus, c'est bien; on lui fera justice cette, fois nu peuple, et c'est vous qui serez chargé de la lui faire.

TOUS

Bravo! Catilina, bravo! 5

74 CATILTSA.

CÉTHEGUS.

.T'attend? , pour crier vive Catilina ! que Calilina ait fait se* largesses.

CATILIXA.

Soyez tranquille, il les fera. J'ai regardé l'aigle romaine, et j'ai mesuré son vol; elle part du mille d'or, centre de la ville, et décrit un cercle gigantesque autour du monde. L'Europe au ciel sévère, à la terre féconde; PAsie aux plaines pmbaumée* aux fleuves semés de paillettes d'or, aux villes opulentes \ 1 Afrique avec ses mines d'argent et de pierres précieuses avec ses déserts, vaste peau de tigre tachée d'oasis; voilà en que domine l'aigle de nos légions; du haut du ciel son œil voit s'agiter cent cinquante millions de tributaires , fumer quarante mille cités; l'ombre de ses deux ailes

s'étend sur les deux mers qui embrassent son domaine . comme une ceinture ruisselante de lumière. Enfin, lorsqu'elle est fatiguée, elle peut reposer son vol sur une montagne d'or aussi haute que l'Atlas. Comptonsnous. Nous sommes six! Coupons la montagne en six tranchestaillons le monde en six parts : voilà , mes amis . la largesse que nous fait le roi du festin.

TOUS

Vive le roi du festin !

Le roi, ce sera le consul de demain. Criez vive le consul !

CÉTHEGUS.

Pas de détours , pas d'apologues. Ne crions ni vive le roi ' ni vive le consul! crions vive Catilina !

CDWOS , à Falvie.

Comprenez-vous maintenant?

FULVIE

Je comprends.

C CRI US

Et êtes-vous fâcnée d'être restée ?

Je ne m'engage que jusqu'à demain.

. CATILIXA.

Maintenant parlez. Il n'y a pas de trop vastes désirs, il n'y a pas de trop grandes ambitions; ce que les autres osent à peine rêver, demandez-le et vous l'aurez. A vous, Lentulus. prenez.

LENTULUS

A moi l'Asie.

Rullus, vous l'organisateur de nos majorités, demande?,

ACTE II, TABLEAU III

RU L LU S

A moi Rome, et avec Rome l'Italie.

Soit. Céthégus, vous, le bras de l'entreprise, que vous faut-il ?

CÉTHÉFJ,l>.

La Gaule, la Germanie , le Nord.

C'est dit. Capito, que désirez-vous?

CAPITO

L'Afrique !

Accordée. Vous, Curius?

CURIUS

Que dites-vous de l'Espagne, Fulvie?

FULVIE

Elle est un peu ruinée par César.

CURIUS

Bah! nous trouverons bien à y glaner un milliard de sesterces.

{Se tournant vers CatUvita.) L'Espagne !

Vous l'avez.

ORESTILLV.

Ils vous oublient et prennent tout. Chacun a sa province , que vous restera-t-il, à vous?

CATILINA, 6fl».

Tout. Ne faut-il pas des proconsuls à un dictateur ? [Haid.) Et maintenant, amis, à table.

CAPITO

Mais la table n'est pas dressée.

Oh! ce sera bientôt fait; j'ai pour me servir des génie* ton intelligents, quoique invisibles.

FULVIE

Et de quelle façon leur tiansui«n,z-vous vos commandements .

CATILINV.

Frappez dupied, madame, avec l'intention qu'ils vous envoient à souper, et ils vous obéiront.

FULVIE

Combien de fois?

Trois fois, c'est le noml"

76 CATILm.

fulvie frappe du pied trois fois, une table somptueusement servie sort de terre avec les lits de pourpre. C'est par magie.

ORESTILLA.

Envoyez chercher chez moi vingt millions de sesterces.

Rien ! placez-vous. Amis, à table, à table !

SCÈNE XI

Les Mêmes , STORAX.

STORAX.

STORAX.

Maître !

C'est toi !

Je sais tout.

Parle!

, Le jeune homme s'appelle Charinus , le père Clinias, la mère Erys.

Où demeurent-ils ?

STORAX.

Au Champ de Mars, près de la voie Flaminia, une petite maison isolée.

catilina, vivement.

La maison de la Vestale !

STORAX.

Justement !

Qu'on apporte un manteau d'esclave dans cette chambre ; dans dix minutes je sors.

ORESTILLA.

Eh bien , Catilina, nous n'attendons plus que vous et les couronnes.

Voici Vénus, votre sœur, qui vient vous les apporter. (Peu d'esclaves vêtues en nymphes et une Ténébris demandent du bâton sur un nuage, avec des couronnes et des guirlandes.)

TOUS

Vive Catilina , le roi du festin !

SCENE X

MARCIA, sur le canapé, CLINIAS.

marcia, à Clinias.

Pourquoi prenez-vous cette peine de porter vous-même les bagages dans le souterrain, Clinias?

clinias, s'approchant de Marcia.

Parce que je me défie de tout le monde et même de Syrus; puis il y a près d'une année que la porte extérieure n'a été ouverte. J'avais peur que la serrure ne fût rouillée et que nous n'éprouvassions quelque difficulté au moment du départ. Heureusement tout va bien.

MARCIA

Voyons, Clinias, pour me séparer encore une fois de mon enfant, le danger est-il aussi grand que vous le croyez?

CLINIAS

Le danger est immense, Marcia.

MARCIA

Ainsi, vous ne vous êtes pas trompé... vous êtes sûr d'avoir reconnu cet homme?

Marcia, trois figures vivent incessamment dans mon souvenir; l'une y éveille l'amour, la seconde la pitié, la troisième la haine. Vous que le ciel nous a donnée, Niphé que la mort nous a prise, cet homme que l'enfer nous renvoie.

MARCIA

C'est bien, Clinias; prenez cette bourse. J'ai mis quatre talents d'or au fond du coffre. Rien ne s'oppose plus maintenant à ce que je sois séparée de mon fils. Rien, pas même ma volonté.

CLINIAS

Marcia, vous avez encore une heure.

MARCIA

Elle passera bien vite.

CLIMAS.

Elle passera trop lentement. Marcia. Je l'avoue, je ne respirerai à Taise qu'une fois hors des mu-s de Rome, quand nos mules nous entraîneront au galop vers Naples.

MARCIA

Alors, partez tout desuïe.

CLIMAS.

Il m'a fallu le temps de faire prévenir nos esclaves. Je leur ai douné rendez-vous à la fin de la seconde veille seulement.

MARCIA

Où doivent-ils nous attendre?

CLIMAS.

Au premier mille de la voie Appia. Us seront vingt, conduits par Senon le Gaulois, bien armes, bien montés/

MARCIA

Et quand pourrai-je vous rejoindre ?

CLIMAS.

Aussitôt que nous vous aurons annoncé notre arrivée à Alexandrie. Pardon, si je dispose ainsi de vous, Marcia, si je vous pousse ainsi dans l'exil : mais c'est pour suivre votre fils. Vous y perdez la patrie, mais vous y gagnez le bonheur.

MARCIA

Merci, Clinias.

CLIMAS.

Ah ! voici Charinus qui vient. D'ici à l'heure du départ, Marcia, pas un mot à votre fils... qu'il n'apprenne qu'il vous quitte que lorsque le moment de vous quitter sera venu.

SCENE II

Les Mêmes, CHARINUS.

CHARIXTS.

Pardon, ma mère, je me suis laissé entraîner par le travail, et j'avais peur, en entrant, de ne plus vous trouver ici. Il est tard, n'est-ce pas?

CLIMAS.

On vient de crier la cinquième heure de la nuit.

MARCIA

Qu'as-tu fait, Charinus? Tu as dessiné ou traduit?

CHARIMJS.

L'un et l'autre, ma mère.

ACTE III, TABLEAU IV

MARCIA

Es-tu content de ce que tu as fait?

CHARINTS.

Je serai content si vous êtes contente, ma mère. Syrus, va chercher dans ma chambre un dessin qui représente des hommes à cheval, et un rouleau de papyrus couvert de lignes inégales. Ce n'est point par paresse , ma mère , que j'envoie Syrus, c'est pour ne pas vous quitter.

MARCIA

Cher enfant !.

Du courage !

comas, bas à Marcia.

CHAKINTS.

Votre cœur bat... votre poitrine se gonfle... qu'avez-vous, ma mère ?

MARCIA

Rien.

syrus, rentrant.

Jeune maître, est-ce là ce que vous demandez ?

CHARINTS.

Oui. Tenez, ma mère, voyez... ceci est la copie d'une frise du Parthenon.

Laisse-moi ce dessin, mon enfant ; je le garde.

CHARINUS.

O ma mère! vous lui faites beaucoup trop d'honneur.

CL1NIAS.

Qu'as-tu traduit aujourd'hui, Charinus?

CHAR1NLS.

Quelques vers du chef-d'œuvre d'Euripide ; un fragment de Phèdre : l'invocation à Diane.

CLINÉAS.

Voyons.

MARCIA

Attends,, que je t'écoute, mon enfant... Attends surtout que je te voie.

CHARIMS.

Fille de Jupiter, déesse au front changeant,

Qui mires dans les flots ta couronne d'argent,

Et traces à ton char, quand la nuit prend ses voiles,

Une route nacrée au milieu des étoiles,

Toi qui chasses le jour, et que j'entends partui-

80 CATILKVA.

En excitant les chiens, troubler la paix des bois, Qui sondes des forêts l'épaisseur inconnue, Quand ton frère Phœbus, éclatant dans la nue, Te conseille d'aller au milieu des roseaux, Livrer ton corps divin à la fraîcheur des eaux: Diane chasserresse, ô fille de Latone, Rerois d'un cœur ami cette blanche couronne Que je t'offris hier, et que d'une humble main, Avec les mêmes vœux, je t'offrirai demain. J'en ai ravi les fleurs...

CLiUÀS, bas à Marcia.

Marcia!... (Geste de désespoir de Marcia.)

CHARINUS.

Mais qu'avez-vous donc, ma mère? je ne vous ai jamais vue ainsi.

clintas, retournant le sablier.

Marcia, c'est l'heure.

CHARINUS.

Quelle heure, mon père? celle de me retirer, sans doute?

CL1MAS

Oui... Dites adieu à votre mère, Charinus.

char in us.

Bonsoir, ma bonne mère... bonsoir, ma mère chérie.

MARCIA

Adieu!... adieu î...

CHARINUS.

Mais vous ne me dites pas bonsoir, vous me dites adieu, ma mère.

marcia, sanglotant.

Adieu ! oh ! oui, adieu !

CHARINUS.

Ma mère, vous pleurez; mon père, vous détournez la tête...
Qu'y a-t-il, par grâce, qu'y a-t-il?

Il y a, Charinus, que vous partez, ou plutôt que nous partons
celte nuit.

charinus.

Nous partons? et où allons-nous, mon père?

CLINIAS

En Egypte.

CHARINUS.

En Egypte?

ACTE III, TABLEAU IV

CLINIAS

Oui; votre éducation n'est pas finie, Charinus... L'Egypte est un de ces pays qu'un jeune homme, destiné comme vous l'êtes aux arts et aux sciences, doit visiter.

CHARINUS.

Oh! je serais bien heureux de voir l'Egypte, si ma mère pouvait nous y suivre.

CLINIAS

Avant trois mois, Charinus, elle nous aura rejoints. charinus, allant à sa mère.

Oh! bonne mère! Mais puisque tu dois venir... pourquoi ne viens-tu pas avec nous? pourquoi n'avances-tu pas ton départ? ou pourquoi ne retardons-nous pas le nôtre?

CLINIAS

Parce qu'il faut que tu partes a l'instant même, Charinus.

CHARINUS.

Mais ce n'est pas un voyage alors... c'est une fuite.

marcia, pleurant.

Oui, mon enfant, une fuite.

CHARINUS.

Il y a donc un danger?... pour qui?... pour moi?...

MARCIA

Oui, pour toi.

CHARINUS.

Ma mère, serait-ce donc ce seigneur que nous avons vu au Champ de Mars?... Mon père, ce...

CLINIAS

Silence! je vous dirai tout cela en route, Charinus : prenez ce coffret.

charinus.

Dois-je appeler Syrus ou Byrrha? [Il va près du coffret.)

CLINIAS

Non,, non! gardez-vous-en, au contraire. Il faut que tout le monde ignore notre départ. (71 monte au fond.)

CHARINUS.

Mais quelque précaution que nous prenions, le portier nous verra sortir.

CLINIAS

Il ne nous verra point, car nous sortons par le souterrain. Dis adieu à ta mère, Charinus.

charinus s'élance dans les bras de sa mère assise sur le canapé.

Mais ma mère se meurt! vous le voyez bien, je ne puis la quitter dans cet état. »>*

CLINIAS

Charinus , il faut que le jour nous trouve aux Marais Pontins.

charinus, à genoux devant Marcia.

o ma mère ! ma mère !

syrus, entrant.

Maître !

clinias, à Syrus qui entre.

Qui vient ici sans être appelé ?

MARCIA

C'est un instant de plus que les dieux me donnent. Sois le bien venu, Syrus.

syrus, prenant Clinias à part.

Maître, un esclave est là-bas qui demande à vous parler.

CLINIAS

Je n'attends personne, je ne veux recevoir personne en ce moment. (Syrus sort.) Allons, embrassez votre fils, Marcia.

CHARINUS.

Tu viendras, n'est-ce pas, bonne mère ?

MARCIA

Oh ! oui, le plus tôt possible.

syrus, rentrant.

Maître !

clinias s'apprête a ouvrir le passage secret. Encore !

SYRUS

Maître ! cet esclave insiste.

clinias.

Chasse-le.

syrus.

Il demande seulement à vous remettre un billet.

CLINIAS

Qu'il attende. (A Marcia.) Vous verrez ce que c'est , Marcia, lorsque nous serons partis.

SYRUS

-Maître, à ce que dit l'esclave, le billet vous prévient d'un grand danger.

MARCIA

D'un grand danger! Vous entendez, Clinias.

CLINIAS.

Voyons, que dis-tu? de quelle part vient ce danger?

SYRUS

De la part de Sergius Catilina.

ACTE IIJ, TABLLAL IV

CLINIAS

De Sergius Catilina?

MARCIA

Catilina!... Grands dieux !

CHARINUS.

Mon père , c'est ce patricien que nous avons rencontré au Champ de Mars, qui m'avait donné ce beau flacon, et loin de qui vous m'avez entraîné si vite?

CLiNiA?, à Syrus.

Amène l'esclave, je veux lui parler. (Syrus sort. A Marcia.) Dans votre chambre... pas un suuffle, pas une parole.

MARCIA

Et Charinus!...

CLiNiAS

Dans le souterrain, afin qu'il soit tout prêt à partir... Dans votre -chambre, dans votre chambre ! Marcia , je vous en supplie. (Montrant le souterrain.) Et vous, Charinus, là, là. (Il le fait entrer dans le souterrain.) Ne vous écarterz point, ne bougez pas,

n'ayez point peur... Seulement, fermez la trappe en dedans avec cette barre de fer. (A Marcia.) Allez, Marcia. (A Charinus.) Allez, Charinus... Il était temps !

SCÈNE III

CLINIAS , SYRUS, l'Esclave.

SYRUS

Voici l'esclave.

CLINIAS

C'est bien ; laisse-nous seuls. (A V Esclave.) Tu as une lettre a me remettre? (L'Esclave la donne.)

climat lisant.

« Tu as aujourd'hui, au Champ de Mars insulté Lucius Sergius Catilina. 11 désire savoir la cause de cette offense. » C'est bien :

demain je la lui ferai savoir. Je ne puis la dire qu'à lui-même. l'esclave.

Alors, parle ; le voici... (Il lève son capuchon.)

Catilina !... Catilina dans cette maison...

Eh bien ! cette réponse? Je l'attends.

CLINIAS

Je n'ai pas de réponse à te faire.

Tu n'as pas de réponse à Sergius Catilina , quand aujourd'hui

8fc CATILINA.

même (u l'as offensé cruellement? Voyons, quel sentiment t'a fait agir vis-à-vis de moi... Etait-ce un sentiment de haine , de mépris ou de terreur ?

CLIXIAS.

Crois à tous les sentiments que lu peux m'inspirer, Catilina, excepté à la terreur.

Je ne dis pas que tu as eu peur pour toi... Ne connaissant pas ce sentiment, je ne suppose jamais qu'il existe chez les autres.

CLIXIAS.

Et pour qui craignais-je donc, si ce n'était pour moi ?

Mais pour ce jeune homme qui t'accompagnait, peut-être.

CLIXIAS.

J'ignore de quelle terreur vous voulez parler et de quel jeune homme il est question... L'heure s'avance... J'ai besoin d'être seul... laissez-moi...

CATILIXA.

Je ne suis pas de ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, qui interrogent pour ne pas apprendre, qui vont sans raisons d'aller... Je t'ai vu au Champ de Mars agir d'une façon qui adroit de m'é-

tonner... Je suis venu dans cette maison pour savoir ce qu'il importe que je sache... Je ne m'en irai point que tu ne m'aies répondu.

CLIXIAS.

Ma réponse, la voici : Regardez ce portique silencieux et sombre... regardez cette voûte où le bruit de vos pas fait un écho funèbre...

CATILIXA.

J'ai vu ce portique... j'ai vu cette voûte... après ?

CLIXIAS.

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu entras dans cette maison, ne trouvas-tu pas sous ce vestibule un tombeau?

CATILIXA.

Peut-être !

CLIXIAS.

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu sortis de cette maison, ne laissas-tu pas à cette place un cadavre?

CATILIXA.

Cela se peut.

CLIXIAS.

Ce n'est pas tout, car le meurtre fut ton moindre crime î... Cette nuit ne l'avais-tu pas destinée à tous les forfaits... n'avais-

ACTE III, TABLEAU IV

tu pas outragé la tille au pied du cercueil du père... souillé la prêtresse à la face de la divinité... et, non content d'avoir assassiné l'affranchie, dont le sang rougit l'eau de cette fontaine... ne laissas-tu pas lâchement condamner à mort, lâchement ensevelir vivante, le jour où elle devenait mère, la vestalpe, victime de ta brutale passion... J'ai donc raison de te dire : Traverse en courant ce vestibule, sacrilège !... fuis de cette salle sans regarder en arrière, assassin !

Tu es cet esclave qui se précipita sur moi au moment où je quittais la maison ?

CLLNIAS.

Eh bien! oui, c'est moi.

Alors, plus de détours, plus de mystères... Charinus a quinze ans... Charinus est le fils de la vestale, enterrée mante... Charinus est mon fils !

CLINIAS

Tu te trompes, c'est le mien !

Tu es donc marié ?

Oui!

Où est ta femme?

Que t'importe!

CLINIAS

Oh! je te l'ai dit, quand je soupçonne... quand je désire... quand je veux... rien ne me distrait.o., rien ne m'arrête... tu le sais bien... Charinus existe... je l'ai vu... Charinus! cher petit... Tu as bien fait de l'appeler Charinus... car je l'aime, car au premier coup d'œil, je l'ai aimé... Ne dis pas que tu «s bon père, ne dis pas qu'il est le fils de ta femme... Je l'ai reconnu, comme on reconnaît une ombre... Charinus est le fils de Marcia. le fils de mon amour, la seule chose que j'aime en ce monde. (7/ s'assied.) Je resterai jusqu'à ce qu'on me l'ait rendu... rends-le-moi, et je m'en irai.

CLINIAS

Oh ! tu fais bien de m'irriter , tu fais bien de provoquer ma violence.

Tu fais bien de me menacer, tu fais bien de porter la main à ton épéo 1

86 CATILLNA.

CLINIAS

Hors d'ici !

Prends garde !

clixias, tirant son épée.

Hors d'ici ! ou tu es mort.

CATILIXA.

Tiens, je n'ai que ce poinçon d'acier avec lequel j'écris sur mes tablettes ; mais au besoin il peut devenir un poignard ; prends garde , eau avec cette aime misérable je vais combattre pour un

bien plus précieux que ma vie, je vais combattre pour mon fils.
Prends garde, tu succomberas et je le prendrai.

SCENE IV

Les .Mêmes, MARCIA.

marcia, sortant.

Vous me prendriez mon enfant, vous!...

Dieux immortels! est-ce une apparition, est-ce un rêve Plaida,
Marcia la vestale !

MARCIA

Oh ! tu l'as reconnue ?

Marcia, Marcia !

MARCIA

Oui, quand par un crime cette vierge pure donnait le jour à un fils, quand par le dévouement généreux d'un ami, la morte re-voyait le jour qu'elle ne devait jamais revoir, quand les dieux ont permis tout cela, croyez-moi, ils ne peuvent permettre que mon fils me soit ravi par vous . que mon sauveur soit assassiné par vous , par vous, qui êtes la cause de tous mes malheurs, et que cependant je vois pour la première fois, et dont cependant je prononce le nom pour la première fois, Lucius Sergius Catilina!...

Marcia vivante !

CLIXIAS.

Marcia, vous nous avez perdus; il sait notre secret maintenant ! 11 peut le revêler aux magistrats. Marcia, laissez-nous ensemble ; et quand je vous rappellerai, vous n'aurez plus rien à craindre de lui.

Clinias, retirez- vous !

CLIXIAS.

Seule ! vous voulez que je vous laisse seule avec cet homme !

SCÈNE V

càtiuna, marcia.

MARCIA

Lucius Sergius Catilina, asseyez-vous dans ma maison.

catilinv, se laissant tomber sur un fauteuil. o dieux bons...

marcia, Rapprochant lentement de lui.

Vous avez dit tout a l'heure que vous veniez chercher ici votre fils Charinus, votre lils qui n'avait pas de mère; maintenant vous voyez que Charinus a une mère, que demandez-vous-?

,:li ! c'est donc vous, Marcia?

MARCIA

Non ce n'est pas Marcia, la Marcia que. yotts avez connue autrefois et que vous essayez de reconnaître aujourd'hui : i une mère à qui vous avez dit : Je vais te prendre ton enfant !

Je ne sais ce que j'ai dit, Marcia.

MARCIA

Oui , je comprends , mon apparition vous a troublé ; co n'est point une chose ordinaire que la résurrection des morts, n'est-ce pas? et vous deviez croire ensevelie à jamais cette Marcia que vous avez perdue. Voyons, est-ce au nom de Marcia deshonorée par votre crime , est-ce au nom de Marcia assassinée par votre abandon que vous venez redemander Charinus?

Ah!... Isolons les deux crimes que- vous me reprochez, laissez-moi porter le poids du premier, si lourd qu'il courbe mon front devant vous lorsque vous me regardez; mais ue m'accusez pas du second, c'est une lâcheté que je n'ai pas commise. Lorsque le juget! ent de Cassius Longinus vous frappa, je combattais en Espagne, la nouvelle de votre mort m'urriva deux mois après l'exécution do la sentence; je nu pus ni vous défendre ui vous sauver. Charinus ne saurait donc reprocher à son père autre chose que le crime auquel il doit la vie. [Il se lève.)

MARCIA

Charinus n'a pas de père, seigneur; il n'a qu'une mère, près de laquelle il a vécu depuis sa naissance cl qui, le jour où il sera

88 CATILIM.

devenu un homme , lui révélera le malheur qui pèse sur sa vie.

Pour qu'à partir de ce jour il me haïsse, n'est-ce pas?

MARCIA

Je ne veux lui inspirer pour vous ni bons ni mauvais sentiments, }ene sais de vous que tout ce que le monde en dit; vous ne m'avez été révélé que par votre crime; vous êtes entré la nuit dans la maison de mon père , je dormais lorsque vous avez franchi le seuil de ma chambre; vous avez abusé d'un sommeil préparé par vous, quand je nie suis réveillée vous n'étiez plus là et j'étais mère. (Elle s'est éloignée de Catilina.)

Marcia , pas un mot de plus, je vous en conjure (s' approchant de Marcia)', je ne suis pas homme à moduler des soupirs et à nourrir des remords , et cependant bien des fois le souvenir de cette nuit terrible est venu me faire tressaillir et trembler. Mais à quoi bon tout cela? Quand on a ruiné la fortune , l'honneur, la vie d'une femme, quand on a fait tomber sur sa tête les plus épouvantables malheurs, on ne vient pas lui dire : Pardonnez-moi, je me repens; mais on vient lui dire : Ecoutezmoi, pauvre victime de ma folie, de mon amour, de ma brutalité, écoutez-moi; si j'ai été méchant, c'est que j'étais seul, c'est que je voyais le vide autour de moi , c'est que le néant qui précède l'existence et qui suit la mort, vivant je Pavais déjà dans le cœur. Oh ! il est facile d'être bon, croyez-moi, quand on aime et quand on est aimé. Pourquoi toutes ces orgies ardentes qui usent mes nuits, tous ces rêves fiévreux qui brûlent mes jours? Parce qu'au lieu d'un sentiment réel qui fait aimer la vie, j'ai été obligé de vouer un culte aux passions factices qui la font oublier. Pourquoi mon patrimoine perdu , pourquoi ma fortune jetée aux vents , pourquoi mes jours dépensés au hasard? Parce que je ne répondais à personne de mon patrimoine, de ma fortune, de mes jours. Donnez-moi un hériter de

tout cela, Marcia, et je conserverai tout cela pour mon héritier. Donnez-moi un enfant, et je grouperai le passé, le présent et l'avenir autour de cet enfant. Eh bien , Marcia, comprenez-vous? A l'heure où il est temps encore pour moi de m'arrêter , quand peut-être je puis écarter la fatalité qui me poursuit en épouvantant cette fatalité avec le présent que les dieux viennent de me faire; je retrouve Charinus, je retrouve votre enfant,j" retrouve mon fil? ; mon cœur, que je croyais mort, ressuscite, l'espoir que je croyais éteint renaît. Marcia, Marcia ! il y a là pour moi , devant moi, je le sens, un monde nouveau, inouï, inconnu, pareilà ces jardins enchantes que gardait le serpent de Jason ou le dragon d'Hespérus. Ce monde, c'est vous, Marcia qui en tenez l'entrée. Marcia, au nom de tous les dieux,

ACTE HT, TABLEAU IV

ne me repoussez pas du seuil sauveur : Marcia , ne me fermez pas la porte sacrée !

MARCIA

Et vous voulez que je croie à cet amour paternel venu en un instant, ignoré hier, tout-puissant aujourd'hui?

Que voulez-vous que je vous dise, Marcia? A peine si j'y crois moi-même ; c'est une chose qui vivait en moi et que j'ignorais. Tout ce que je croyais aimer, c'était l'émanation de cet amour inconnu auquel l'apparition de mon enfant a donné un nom, une forme, une existence. J'ai vu Charinus, et mes yeux n'ont pu se détacher de lui. Il buvait dans une gourde de bois de frêne, et j'ai

souhaité qu'il but dans l'or. Il était brillant de jeunesse, de beauté, de grâce, et j'ai souhaité qu'il fût mon fils. Les dieux ont permis que l'impossible devînt une réalité, et j'ai dit aux dieux : Eh bien! c'est tout coque je désirais; dieux immortels, donnez-moi mon enfant, et je n'ai plus rien à demander de vous.

marcia; elle se soulève sans quitter sa place. Je voudrais vous croire, Çatilina; mais je me souviens, et je me défie. Je voudrais avoir confiance en vous: mais je me souviens, et j'ai peur. (Elle retombe assise.)

Voyons, Marcia, comment supposez-vous que je cherche h voir cet enfant en ce moment, où, au compte de mon ambition, les minutes valent des jours et les jours des années, si je ne l'aimais de toute mon Ame? Ma fortune, ma renommée, ma vie, se jouent demain. Je devrais m'occuper à préparer ce grand combat qui doit être le triomphe ou la mort de ce qu'il y a deux heures encore j'appelais mes espérances. Eh bien! j'apprends que cet enfant que j'ai vu , que ce Charinus qui m'a parle, habite cette maison funesie. Je quitte tout; j'accours. Ce vague espoir ne m'avait pas trompé. Cependant, la troisième veille va s'accomplir ; mes partisans m'attendent, m'appellent, me maudissent. Le sablier a la main, ils voient le temps qui fuit, l'heure qui s'échappe. Où suis-je? Je vous le demande, Marcia? Ici : que fais-je? J'implore, je prie, car je ne menace plus, Marcia. Je n'ai plus de courage pour la haine, plus de force pour la colère. Je suis tout amour! Le monde m'attend, et je perds le monde!... Eh bien! Marcia, que voulez-vous pour votre lils et pour le mien? Est-ce le monde?... Montrez-moi mon fils; laissez-moi embrasser mon fils... Laissez Charinus m'appeler son père, et je cours lui conquérir le monde... Est-ce un coin obscur dans la Sabine?... Une pauvre maison dans

les Apennins? une chétive cabane au bord de la mer? Eh bien! cette chétive cabane, cette pauvre maison, ce coin obscur, mettez-y mon fils, et il me tiendra lieu du monde !

MARCIA

Inutile, Sergius... l'enfant que vous cherchez n'est plus ici.

Prenez garde ! Voilà que tous ne me comprenez point, Marcia, et voilà que vous allez essayer de me tromper. Charinus n'est point sorti d'ici... Charinus est caché dans la maison... Vous n'étiez pas prévenue de mon arrivée, d'ailleurs ; comment eussiez-vous songé à éloigner votre fils ?

MARCIA

Ne l'avez-vous pas rencontré au Champ de Mars? Clinias ne vous-a-t-il pas reconnu ? N'avons-nous pas dû songer que, séparé violemment de cet enfant sur lequel vous aviez jeté les yeux avec curiosité, vous essayerez de vous rapprocher de lui? Puis ce jour est un jour néfaste. Catilina n'est pas le seul qui cherche Charinus. {Elle tombe assise sur le canapé.)

" Je ne suis pas le seul?

MARCIA

Non: avant que votre esclave interrogeât Syrus, Syrus avait déjà été interrogé par une femme.

Tu dis, Marcia, qu'on a interrogé Syrus, n'est-ce pas?

Oui, une esclave.

Nubienne?

MARCIA

Oui.

C'est cela. Elle aussi est à sa recherche.

MARCIA

Elle!...

Marcia... plus que jamais rends-moi notre enfant que je le sauve...

marcia ; elle se lève.

Et pourquoi penses-tu que je ne le sauverai pas bien seule?

Marcia, si elle m'a suivi, si elle a découvert que je venais dans cette maison, si elle sait pourquoi j'y viens, Charinus est perdu.

MARCIA

Perdu!

Si elle a deviné cela, fusses-tu la sombre Hécate qui enfouit

ACTE III, TABLEAU IV

ses trésors dans les abîmes de la terre , tu ne saurais dérober Charinus à la colère qui le poursuit.

Grands dieux ! Mais qui peut donc haïr mon Charinus?

11 existe des esprits jaloux, farouches , sanguinaires , qui détruisent quand ils aiment tout ce qu'on aime plus qu'eux. Et bien

une femme m'a demain. lé s'il était quelqu'un que je préférasse à elle, et moi, qui nu savais point alors que Charinus fût mou fils, je lui ai répondu : non. Si celte femme sait que Charinus existe, que Charinus est mon fils, mon unique amour , à cette heure elle aiguisse le poignard, elle distille le poison!...

MARCIA

Grands dieux!

Ainsi, tu le vois bien, Marcia, ce n'est plus pour moi seul, c'est pour toi, c'est pour lui, pauvre enfant, que je prie, que j'implore. Mais au nom de tous les dieux! au nom de ton père mort ! au nom de notre enfant! Marcia, a genoux, a tes pieds, je te le demande, mets-le auprès de moi, ou mets-moi auprès de lui, jusqu'à demain, jusqu'à ce que je sois consul, jusqu'à ce que je te dise : Dors tranquille, Marcia ; je te réponds de notre enfant.

MARCIA

Oh! l'on ne trompe pas avec cet accent... Oh! l'on ne trahit pas avec cette voix... Viens, Catilina, viens...

SCÈNE VI

Les Mêmes, CLINIAS, puis CICERON.

CLINIAS

Sergius Catilina, voici Cicéron qui veut vous entretenir un instant.

catilina, se relevant.

clinias, à Marcia.

Il n'a pas vu Charinus?

MARCIA

Non.

CLINIAS

Il ne sait pas où il est?

MARCIA

Non.

CLINIAS

Et vous n'avez rien avoué?

92 CATILLYA.

MaRCIA.

Non .

CLTN1AS.

Dieu merci!... j'arrive à teraps. (Il va fermer les deux portes latérales à la clef.) Marcia, venez. (Il éloigne M arda.)

SCENE VII

Salut, Sergius.

Vous ici?

Vous le voyez.

Que me voulez-vous?

C ATI LIN A.

CICERON

Clinias ne vous a-t-il pas dit que je voulais vous entretenir un instant?

L'heure est mal choisie, le lieu du rendez-vous n'est pas convenable... A demain, Cieéron... Ah! la porte est gardée?

CICERON

Oui, je suis venu accompagné.

Je comprends.

CICERON

Vous vous présentez au consulat. Sergius?

Pourquoi pas?... vous vous y présentez bien... Suis-je de moins bonne famille que vous, par hasard? Il faut deux consuls à Rome, vous serez le premier, je serai le second. Vous voyez que je suis modeste.

CICERON

Eh bien ! c'est justement dans cette hypothèse que je désirais causer avec vous. Deux collègues qui ne s'entendraient pas... quel détriment pour la république !

Raillez-vous toujours, Cicéron?

Non, sur ma parole de chevalier, et la preuve, Sergius, c'est que, si vous voulez sur certaine question m'engager votre foi de patricien, je suis votre homme.

ACTE UT, TABLEAU IV

Impossible, Cicéron ; mes engagements sont pris.

CICERON

Vous refusez ?

Je refuse.

C'est votre dernier mot?

C'est le dernier.

CICERON

CICÉRON

Prenez garde, Sergius. (Il s'avance près de Catilina.) Nous avons décidé que si vous n'acceptiez pas mes propositions, vous ne seriez pas consul.

Et comment empêcherez-vous mon élection ?

Oh ! d'une façon bien simple. Pour être nommé consul, n'est-ce pas, il faut se trouver, le jour de l'élection, dans l'enceinte des murs de Rome ?

J'y suis, ce me semble.

CICÉRON

Oui ; mais cette maison, où nous vous avons suivi, où nous vous tenons enfermé ; cette maison, qui appartient à Clinias, c'est-à-dire à un de mes amis, touche à la porte Flaminia. En dix minutes, nous vous emportons par-delà les murs ; en six heures, nous vous conduisons à bord d'un bâtiment qui attend à Ostia ; en quinze jours, ce bâtiment vous conduit en Gaule, en Espagne, en Egypte. Pendant ce temps, les élections se font, et comme vous n'êtes pas à Rome, vous n'êtes pas nommé.

""Ah ! voilà donc le moyen que comptent employer, pour se débarrasser d'un adversaire qui les gêne, Caton, Locullus, Cicéron, c'est-à-dire les gens vertueux ! Les gens vertueux appellent cela un moyen, à ce qu'il paraît ; moi, qui ne suis pas vertueux, j'appelle cela un guet-apens.

CICÉRON

Appelez cela comme vous l'entendrez, Sergius ; mais regardez-vous dès à présent comme déporté en Gaule, en Espagne ou en Egypte.

Soit ; mais on revient de la Gaule, de l'Espagne, de l'Egypte.

•ft CATILINA.

On en revient pins fort, par cela même qu'on a été persécuté. Je reviendrai d'Egypte, d'Espagne et de Gaule; je démasquerai les hommes vertueux, et comme on nomme des consuls tous les ans, je serai nommé consul l'année prochaine.

Voyons, je me place en face de toi et je te regarde : je vois un homme que la divinité a doué d'une intelligence supérieure, d'un génie éclatant. Cette intelligence brille encore sous la couche épaisse de tes débauches, ce génie transparaît encore sous le masque sanglant de tes crimes! Tu aimes tout ce qui est beau, tu aimes tout ce qui est bon, tu aimes tout ce qui est grand ; ne le nie pas. Tu sais bien aussi que je ne suis pas un homme vulgaire, un grossier paysan d'Arpinum , un bourgeois encroûté, un citadin bouffi d'orge, de figues et de vin; tu sais que je ne veux pas la religion comme un augure, Tordre comme un centurion, la prospérité comme un marchand d'étoffes', tu n'ignores pas que j'aime les arts, que j'aime les poètes, que j'aime la gloire !... Tu es bien convaincu que la postérité est à moi, que ce titre de consul que j'ambitionne n'ajoutera rien à ma renommée d'orateur, n'est-ce pas? Quand je me suis décidé à ne pas te perdre de vue depuis un mois, à te suivre ici le soir, à te tenir enfermé dans cette maison, tu devines que je n'ai pas cédé au besoin de te faire un discours... non : j'ai voulu te voir face a face, j'ai voulu te dire de toi à moi : Catilina, plus de prétextes ! Expose-moi ce que tu penses, demande-moi ce que tu veux. Tu me hais, moi, Cicéron, impossible ! je ne t'ai fait aucun mal... Tu hais mes principes, ce n'est pas vrai, tu n'en as aucun... Tu as besoin d'argent, tu en auras; tu as soif d'honneurs, je te ferai asseoir sur la chaise d'ivoire des consuls; tu es ambitieux de gloire, nous te ferons général comme Lucullus et comme Pompée !.. Mais écoute-moi bien, Sergius, j'ai étudié mon époque, Rome, le monde... Nous sommes arrivés à

cette heure solennelle des accomplissements où chaque homme a reçu des dieux une tâche à remplir. Ma tâche, à moi, est sinon d'imprimer, du moins de régler le mouvement de mon siècle. Eh bien ! je ne veux pas que ma marche vers le bon, vers l'utile, vers le grand, — ma marche vers le bien, enfin, soit retardée par la crainte ou pressée par la cupidité, Et comme nous devons tous partir du même point pour atteindre a un même but, c'est-à-dire de l'humanité, qui est en bas, pour arriver à la divinité, qui est en haut, vous marcherez avec moi vers ce but, Catilina: vous y marcherez, je l'espère librement, de bon cœur, avec toutes vos forces, et si, pour que vous ne trébuchiez pas en regardant en arrière, il ne faut que vous tendre la main loyalement, je vous la tendrai... Voici ma main, Sergius.

Merci, Cicéron ; niais je ne veux partager avec personne ce que

ACTE TU, TABLEAU IV

je peux rnuqt'iir seul. La vertu est pour vous un prétexte, un moyen d'action ; avec un mot vous vous faites un levier; avec ce levier, vous soulevez les masses ; mais j'ai mon levier aussi, moi, Cicéron. Le vice I ou plu lot oe que vous appelez le vice !... Vous dites à vos partis-ans : Travaillez , ménagez, endurez... Je dis à mes prosélyte : Prenez, prodiguez!, jouissez. Quand nous aurons parlé tous deux en ce sens, sur la place publique..*, comptez vos clients , je comptent] I ; en vérité , je suis

curieux de savoir ce que pourra contre moi cette force de résistance, à laquelle, depuis le commencement du monde les Cicé-

ron de tous les temps ont prêté leur concours. Je suis comme vous, Tullius je crois que l'heure des accomplissements est arrivée . apportant à chacun sa tâche, et je vais te dire quelle sera la mienne. Souvent tu t'es promené dans Rome, et tu as pu voir deux choses qui ne devraient jamais se rapprocher et qui cependant se heurtent incessamment dans les rues de cette cite, qu'un appelle la cite reine. Ces deux choses, c'est la suprême richesse et la sup¹ misère, des hommes en tunique brodée d'or et en manteau de pourpre, qu'on appelle les patriciens; des cadavres vivants a moitié nus, qu'on appelle le peuple.

CICÉRON

Eh bien, a ce peuple nu, ne jetons-nous pas souvent un manteau de pourpre, a ces cadavres vivants ne donnons-nous pas h sportule et ne faisons-nous pas l'aumêi

CATILINY.

C'est cela, tu fais l'aumône parce que tu es riche ; mais moi je ne suis plus riche et je me suis dit : Est-ce qu'au lieu de faire l'aumône, je ne pourrais pas faire la justice... car sache bien une chose, ces hommes en manteau de pourpre n'ont rien fait de bon pour être riches ; ces cadavres vivants à moitié nus n'ont rien fait de mauvais pour être pauvre^ 11> ont. suivant 1" hasard qui a présidé a leur naissance, vu 1<- four les uns dans un palais de la voie Flaminia ou de la porte Capène, les autres dm- quelque mauvaise impasse de la Suburra ou de L'Esquilin , et alors, selon qu'ils ont ouvert les yeux sous le marbre ou sous le chaume, l'inexorable Fatum, ce dieu de.- rois, ce roi des dieux leur a oit : Pour toute ta vie tu es voue au luxa ou condamne a la mis Et cela ce n'est pas depuis hier, ce n'est pas depuis un mois, ce n'est pas

depuis un an, mais depuis des siècles ; et depuis des siècles, les cris de ces malheureux déshérités du destin ont inutilement monté de l'abîme au ciel. Aussi L'Italie se dépeuple ; Hume a depuis cinquante ans élevé trois temples à la Fièvre. Encore si la mort frappait également, il n'y aurait rien à dire ; mais la mort a pris parti pour les patriciens qui ont des palais bien aérés, des villas bien fraîches, des fermes bien saines... À l'époque des chaleurs, au temps des débordements du Tibre, quand le riche fuit Rome, la mort se garde bien de le suivre. Non : hôtesse fn-

96 CATILLYA.

nèbre, elle a ses quartiers de prédilection, elle visite le taudis du pauvre et va s'asseoir au chevet du mendiant. Là elle fait tranquillement son œuvre, elle sait bien que le médecin grec, cher à Esculape, ne montera pas cinq étages pour lui arracher sa proie. La mort, que l'on représente aveugle et impassible, est devenue haineuse et partiale... Eh bien, j'ai vu cela, moi, et je me suis dit : La société est mal faite ainsi ; les dieux ont créé l'air du ciel et les biens de la terre pour tous, il est temps que tous aient part aux biens de la terre et à l'air du ciel... Eh bien, ma tâche à moi, Cicéron, c'est d'ouvrir l'univers au torrent qui gronde ; je veux voir l'expansion de cet océan qui rugit, je veux entendre l'explosion de ces millions de volcans humains qui ne demandent qu'à éclater.

CICÉRON

— C'est-à-dire que tu veux détruire ce qui est, n'est-ce pas?... Eh bien, soit, si tu as quelque chose de mieux à mettre à la place.

Quand nous en serons là, nous verons.

cicéron.

Ah ! pauvre aveugle qui joue avec les hommes et les choses , les institutions et les lois, les révolutions et les empires! Pauvre insensé qui entasse les uns sur les autres, vices et besoins, crimes et misères, haines et passions, comme faisaient les Titans de Pelion sur Ossa pour escalader le ciel... et qui, lorsqu'on lui demande quel nouveau monde il compte tirer de l'ancien, quel univers il veut pétrir avec le chaos... pauvre aveugle ! pauvre insensé qui se contente de répondre: Quand nous en serons là, nous verrons ! Encelade a tenté ce que tu veux faire, et Encelade foudroyé est enseveli sous l'Etna.

Eh bien, Catilina et Cicéron recommenceront la lutte d'Encelade et de Jupiter, et nous verrons à qui cette fois demeurera la victoire.

CICERON

Ah ! la victoire n'est pas un doute pour moi, Catilina, pour moi qui ne crois pas au hasard, mais à une force motrice, intelligente, supérieure. Oh ! non, ce n'est pas pour reculer devant ce qui lui reste à faire, que Rome a fait ce qu'elle a fait ? Non, quand elle est sortie de l'enceinte de Romulus pour s'emparer du Latium, du Latium pour s'emparer de l'Italie, de l'Italie pour s'emparer du monde; quand elle a pris à Carthage son commerce, à Athènes ses arts, à Sardes ses richesses, à Memphis sa science ; quand, pareille à ces divinités de l'Inde, qui ont dix mamelles, elle fait boire à dix peuples à la fois le lait de l'avenir, ce n'est pas, crois-moi , pour que sa gigantesque destinée avorte selon le caprice d'un homme!... Non, Sergius , prends le feu! prends l'épée !

ACTE III, TABLEAU IV

prends la torche ! Tu ne pourras rien contre Rome , Rome est immuable, Rome est éternelle, Rome est sous la main des dieux !

Eh bien! si Rome est sous la main des dieux, ce que j'aurai détruit, les dieux se chargeront de le reconstruire.

C1CÉRON.

Vous allez voir, Catilina, qu'il y a un Dieu... J'ai voulu vous ramener au bien...

C'est-à-dire à votre avis.

C1CÉROX.

Ne m'interrompez pas , le moment est suprême. Je vous ai parlé le langage de la fraternité... C'est un mot que vous ne comprenez pas... il n'est pas dans le vocabulaire de notre société, et malheureusement il faudra verser encore bien du sang pour l'écrire au livre de l'humanité. Je vous ai dit partageons... Je vous ai dit améliorons... Je vous ai dit aimons-nous... mais vous avez fermé votre oreille à mes instances, votre cœur à mes prières... Vous avez persévéré dans votre folie furieuse... Eh bien ! Catilina, c'est maintenant un arrêt rendu contre vous.

Vous m'exilez ?

C1CÉROX.

Non! C'était bon tout à l'heure, j'espérais encore. ..Maintenant, vous m'avez ouvert l'abîme de votre cœur. J'ai réfléchi... je ne vous exile plus... je vous tue.

Ah ! voilà donc la péroration de l'homme vertueux, de l'honnête citoyen, du clément orateur qui , devançant les siècles, a inventé le mot fraternité pour me séduire... Capito le boucher ne parle pas si bien... Mais il faut lui rendre justice, il ne tuerait pas mieux.

C1CKRoN.

Eh bien! c'est justement parce que je suis tout ce que tu dis , qu'il faut que tu meures. Deux grands principes luttent l'un contre l'autre depuis le commencement du monde... l'ordre et le désordre, le bien et le mal, la vie et le néant... Moi je suis l'ordre, je>suis le bien... je suis la vie... Toi tu es le désordre... tu es le mal... tu es le néant. Nous combattons , je te tuerai... Car si je ne te tuais pas, peut-être tuerais-tu là société.

Ainsi, à toi l'homme de la fraternité , à toi aussi il te faut du sang pour accomplir ton œuvre de fraternité... Tu vois bien que tu n'es pas meilleur que moi , Cicéron ! 6

CICERON

Tu te trompes: car si tu sors d'ici, Catilina, ce n'est plus une lutte entre Sergius et Cicéron... c'est une guerre entre le peuple et le sénat. Demain, après-demain peut-être , dix mille hommes égorgés rougiront de leur sang les rues , le Forum , la Voie Sacrée... En te tuant aujourd'hui , en te tuant ici, j'économise!

c ATI LIN A.

Et sans doute la même main qui m'aura frappé se chargera d'écrire mon histoire ?

CICÉRON

Ton histoire?... et à quoi bon ? Prends tes tablettes et assied-toi a cette table. Ecris ton testament... Ajoute que c'est moi... moi, Marcus Tullius Cicéron qui te tue... Et ce que tu auras ordonné sera accompli ; ce que tu auras écrit sera lu... lu au sénat, lu au Forum, lu au peuple, d'un bout à l'autre, hautement, publiquement... Mais hâte-toi, je te donne cinq minutes.

Merci, Cicéron, j'accepte tes cinq minutes, et que le ciel te les rende à l'heure de ta mort.

cicéron, s' avançant au milieu de la cour. Hors du fourreau les épées...

SCÈNE IX

CATILINA seul , CICERON et les chevaliers dans la cour. catilina, allant à la porte à droite du spectateur. Fermée !... (H traverse le théâtre et secoue la porte à gauche.) Fermée aussi... Oh !

charincs -, une lampe à la main soulevé la trappe du souterrain. Venez, mon père ! (Catilina s1 élance dans l'ouverture et disparaît avec Charinus.)

ACTE IV, TABLEAU \. W

GORG0

Trois fois.

Et combien de fois dînei as-tu?

GORGO

Toute la journée.

Ce que c'est que de n'avoir pas l'âge de voler ! Moi, j'< «rais
encore à jeun sans Volens qui m'a donné un pâté d'alouettes et
une amphore de vin. Quel est celui qu'on vient de te servir à toi?

GORGO

Du massique , à ce que Ton ma dit.

Moi je déguste du ccecube. Envoie-moi du tien, je t'enverrai
du mien.

gorgo , à V Esclave.

Fais goûter de ta liqueur à ce jeune citoyen qui est là sur le
tombeau de Sylla.

l'esclave.

Mais il n'a pas l'âge de voter.

GORGO

Il est mon ami.

l'esclave.

Oh ! alors, c'est autre chose. (Il sert à boire à Cicada.)

GORGO

Et Volens , où est-il ?

11 place des bulletins pour Catilina. Catilina lui a fait distribuer du vin, et pour engager les électeurs à boire, il boit. Il en a déjà enrôlé plus de cinq cents et grisé plus de mille.

, GORGO

Aussi sa voix s'enroue. Ecoute; on l'entend si on ne le voit pas.

volens, dans la coulisse.

Arrivez par ici, les forgerons; arrivez, les fondeurs; arrivez, les taillandiers. Vive Sergius Catilina ! tous répètent :

Vive Sergius Catilina!

SCÈNE XI

Les Mêmes, VOLENS.

VOLENS

Rangez-vous là et attendons. Serrez les rangs, front. (Apercevant Cicada,) As-tu bien bu, petit? as-tu bien mangé?

un homme, dans les rangs.

C'est bon de boire, c'est bien de manger, mais on nous avait promis vingt sesterces par homme. Où sont les sesterces?

VOLENS

Sois tranquille, ils viendront.

LE MÊME

Où sont-ils? voyons.

VOLENS

Silence, ivrogne. Arrive ici, Gorgo... Arrive ici, Cicada.

Moi aussi?

VOLENS

Tiens, il faut que tu gagnes ton pâté d'alouettes. Ecoutez-moi tous les deux. Vous allez vous promener autour des ponts où les électeurs viennent déposer leurs bulletins. Ceux qui votent pour un seul, vous tâcherez de les faire voter pour Catilina... ceux qui voteront pour deux, vous tâcherez de les faire voter pour Catilina et Antonius... ceux qui ne sauront pas écrire, vous leur donnerez des bulletins tout faits. 11 y en a plein mon casque, prenez.

Mais s'ils veulent qu'on mette Cicéron?

VOLENS

Eh bien, vous écrirez Catilina, et vous direz que vous mettez

C'est vrai, cela commence par un C.

VOLENS

Vous entendez, qu'il n'en soit pas question, de Cicéron. C'est Catilina qu'il nous faut, un capitaine et non un avocat.

Mais où est-il donc Catilina ?

VOLENS

Probablement où il a besoin d'être. Cela ne nous regarde point. (Bruit dans la coulisse, à gauche)

En attendant, voilà le seigneur pois chiche qui vient, lui... il ne dort pas, il a recruté les bourgeois.

VOLENS

Où donc le vois-tu, toi?

Là bas, en robe blanche. Tenez, tenez, en a-t-il après lui...

ACTE IV, TABLEAU V

Mais si on lui laisse comme cela récolter toutes les voir, il non restera plus pour les autres.

VOLENS

Tais-toi, jeune homme; tu n'entends rien au gouvernement.

GORGIO

Par Jupiter, Cicada a raison... ce n'est pas un cortège, c'est une armée.

VOLENS

Tout cela se dissipera quand on jouera du bâton.

GORGIO

Vous croyez?

VOLENS

A vos rangs I... une bonne huée pour l'avocat d'Arpinum... ho!
Cicéron...

les bourgeois répondent.

Vive Cicéron!... {Huées, applaudissements.) SCENE III

Les Mêmes, CICÉRON entre du fond, côté gauchi . cicéron
Merci , merci , mes amis. Vous savez ce que je veux , n'est-ce pas?
En me nommant, vous aurez l'ordre, la tranquillité, le commerce.

LES BOURGEOIS

Bravo !

volens, à gauche, dans le fond.

N'écoutez donc pas ce bavard qui parle pour de l'argent... qui
dit blanc et qui dit noir, selon qu'on le paye en or ou en ruivre, ou
plutôt qui ne dit rien quand on le paye en cuivre. A bas Cicéron, à
bas!

cicéron , descendant la scène.

Oh ! oh ! je n'ai rien de bon a faire par ici, je suis en plein Cati-
lina... ah ! ah! Caton.

volens, aux partisans de Catilina qui rentrent. Bon, voilà du
renfort qui lui arrive. Il va perdre son temps a bavarder avec Ca-
ton... allez vite distribuer les bulletins et revenez. Ne vas pas me
perdre mon casque, toi.

N'aie pas peur!... (Il sort avec Gargo.) Vive Catilina !.. (Tous les Catilina sortent par la gauche.)

SCENE IV

Les Mêmes, CATON, entrant par la droite. cicéron, allant au-devant de Caton.

Eh bien, Les entendez-vous comme ils crient ? <j,

102 CATILINA

CATON

Laissez-les crier, les choses vont au mieux.

CICÉRON

Comment cela?

CATON

Nous avons trois cent mille voix, toutes celles de la bourgeoisie et du commerce... tous les bons Romains sont pour nous.

CICÉRON

Les jours d'élection, Caton, les voix sont des vœux, ils ont eu celles du peuple et de tous les nobles ruinés.

CATON

De sorte que les soixante-quinze mille voix de César, à votre avis, feront la majorité?

CICÉRON

Oui, selon qu'elles se porteront sur Catiina ou sur moi.

CATON

Avez-vous un moyen de communiquer avec César sans le compromettre ?

J'ai Fulvie, la maîtresse de Curius.

CATON

Curius est a Catiina !

CICÉRON

Oui, mais Fulvie est à nous.

caton, montrant un papier.

Eh bien ! voilà les soixante-quinze mille voix de César; je vous les donne, Ciceron.

CICÉRON

Dans ce billet !

CATON

Lisez la signature.

CICÉRON

Servilie!... votre sœur!... vous avez employé ce moyen!.-.

CATON

Comprenez, Cicéron, et que ceci reste entre nous.

cicéron, remontant.

Soyez tranquille! (Cris dans la coulisse.)

cicada, retournant le casque.

Plus un, père Volens ; tout est distribué.

VOLENS

Bien, petit : et toi, Gorgo ?

gorgo.

En a?ez-vous d'autres?

ACTE IV, TABLEAU V

VOLENS

Il va en venir.

Dites donc, seigneur Caton, et le disque de Rémus?

GORGO

Vous qui nagez si bien, vous devriez l'aller chercher au fond du Tibre ; foi de citoyen Romain, je donne ma voix au seigneur Cicéron, si vous faites cela.

VULENS.

Seigneur Caton, une coupe.

CATON

Tu ignores donc que je ne bois pas de vin?

VOLEN-.

Bah! une fois n'est pas coutume.

CATON

Eh bien! donne.

A Catilina ! a Catilina !

SCÈNE V

Les Mêmes, L'AFFRANCHI, du premier acte. l'affranchi.

Seigneur Tullius ! seigneur Tullius !

CICÉRON

Lui ! par ici !

l'affranchi.

Bonne nouvelle.

CICÉRON

Parle bas; ces gens sont nos ennemis.

l'affranchi.

Oh ! ce que j'ai à vous dire, dans di.v minutes sera connu de tout le monde.

CICÉRON, CATON, LLCULLLS.

Eh bien ! quoi ?

l'aefranchi.

Tout une tribu qui-avait engagé ses voix à Curius et qui devait voter pour Catilina et Antonius, a voté pour Antonius et pour vous»

104 CATIHNA.

CATON

Comment cela s'est-il fait?

l'affranchi.

Il paraît que les bulletins ont été changés, et comme ils vo-taient de confiance, les électeurs ont voté pour vous. cicéron, bas.

Fulvie m'a tenu parole.

l'affranchi.

C'est douze ou quatorze mlllej voix sur lesquelles vous ne comptiez pas et qui vous arrivent.

CtCÉRON.

Elles sont les biens venues.

volens, aux siens.

Ils se réjouissent !... est-ce que cela irait mal pour nous?.. Eh!
eli ! que se passe-t-il donc la-bas ? (Bruit, rumeurs.)

GORG0

On dirait une bataille.

cicada.

S'il y a bataille, un peu de patience, les autres... attendez-moi.

cicéron.

Allez donc voir ce qui se passe, Caton. (Tous le monde so>-l.)

SCENE VI

CICERON, FULVIE, voilée.

FULVIE

sans lever son voile.

Ce n'est rien.

CICÉROX.

Est-ce vous, Fulvie?

FULVIE

Oui !

CICÉRON

Que fait-on là-bas ?

On s'extermine.

CICÉROX.

Qui cela?

FULVIE

Mes votants. Quand ils ont vu qu'ils étaient trompés, ils ont voulu annuler l'élection ; le questeur s'y est opposé... les chevaliers ont soutenu le questeur, de sorte que les coups pleuvent comme grêle.

CICÉRON

Bien joué, Fulvie! Et Curius ne se doute de rien? il ne vous soupçonne pas?

ACTE IV, TABLEAU V

FULVIE

Il soupçonnerait plutôt sa main droite. Je vous le conduirai quand vous voudrez dans le Tibre.

CICERON

Les yeux bandés?

FULVIE

Les yeux ouverts.

CICÉRON

Maintenant, pouvez-vous causer avec César ?

FULVIE

Pourquoi pas?

Il faudrait le voir avant l'élection.

FULVIE

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à l'attendre ici... il va venir.

CICÉRON

Eh bien, attendez-le. [Il regarde autour de lui.) Et...

FULVIE

Et?...

CICÉRON

Remettez-lui ce billet. (Il s'éloigne.)

FULVIE

Bien.

CICÉRON

Oh î oh ! voici tous nos ennemis. Laissez-moi me retirer et retirez-vous vous-même, vous pourriez être reconnue. (Cicéron s'éloigne d'un côté, Fulvie de Vautre.)

SCENE VII

Les Mêmes, moins CICÉRON et FULVIE , plus CURIUS, CETHÉGUS, CAPITO, LENTULUS et la Foule.

CURIUS

C'est une trahison! c'est une infamie!... L'élection doit être annulée.

lentullus.

Mais comment cela s'est-il fait ?

tous.

Oh ! à mort les traîtres !

Comment cela s'est fait? le sais-je? puis-je le savoir? Je donne des bulletins... les deux noms y sont écrits par moi, et par mon secrétaire, devant moi. .. et quand on dépouille le scrutin, un des noms est changé.

106 CATILLNA.

CÉTHÉGUS

Par Hercule! lu as du malheur, Curius. Pour une tribu oue t« fais voter elle se trompe. J'en ai fait voter sx Soixan equinze mille hommes, et pas une erreur, w>MMW

CDBIDS.

Qu'est-ce à dire? m'accuses-tu?

CETHEGUS

-Non; mais je dis,..

LEXTULUS.

Assez! Voyons, c'est un malheur... mais réparable avec de 1 activité. Avez-vous vu Catilina?

-T CURIUS et CÉTHÉGUS.

Nonj

„, LEXTLLUS, à / ^bfe/lS.

Et vous autres?

~ VOLEXS.

ras aperçu.

„ , GORGO

Wous le demandions tout à l'heure.

Oui; et puis l'on demandait aussi les sesterces.

CAPITO

cenSnVrair;1,argent!- IInous avait dit de passer chez lui m,if /
personne pour nous recevoir... Y a-t-il au moins

quelqu'un de sa maison ici?

storax, ë avançant.

Il y a moi, seigneur.

„ . CAPITO

Oui es-tu, toi?

STORAX

Je suis son nomenclateur.

n j,, LENTULCS.

Quand 1 as-tu quitté?

TT. . STORAX.

Hier soir.

CURIUS

Et depuis hier tu ne Tas pas revu?

,T . STORAX.

Won, seigneur; non.

CAPITO

Et l'argent? tu n'en a pas entendu parler?

STORAX.

tendant) ^^ dU m°nde' (Z* peUpk remont£ au ***** de Vin'

SCENE VIII

Les Mêmes, un Homme conduisant un mulet. l'intendant, avec les Esclaves.

Voici l'argent promis par le seigneur Catilina.

LENTULUS

C'est toujours quelque chose.

STORAX.

L'intendant d'Orestilla !... Cache-toi, Storax ! cache-toi !

CDRIUS.

Et as-tu des ordres?

l'intendant.

Pas d'autres que de remettre en son absence cet argent aux nains de ses amis. Vous êtes ses amis, je vous remets l'argent. capito.

Vive Catilina, alors !

curius.

Citoyens, c'est cent vingt sesterces par tête, n'est-ce pas?

tous.

Oui ! oui ! oui î

cicada, prenant le mulet par la bride.

Oh ! le joli mulet! (Il le baise sur le nez. Chacun s<:l<>i<ii<e.
On partage l'argent de Catilina.)

SCENE IX

ORESTILLA, L'INTENDANT.

ORESTILLA.

Eh bien ?

l'intendant.

il n'est pas ici, comme vous voyez.

ORESTILLA.

Et chez lui ?

l'intendant.

Non plus.

ORESTILLA.

Ses amis savent-ils où il est?

l'intendant.

Ils le cherchent comme vous.

ORESTILLA.

Qui a envoyé l'or cette nuit?

l'intendant.

L'intendant.

ORESTILLA,

En lisant

l'intendant.

En disant qu'il vous remerciait, mais qu'il n'en avait pas besoin.

ORESTILLA.

Il y a quelque chose d'étrange là-dessous. Cherche Nubia, et envoie-la-moi.

l'intendant, passant devant.

Où dois-je l'envoyer?

Ici. {Elle abaisse son voile et demeure adossée au tombeau.)

SCENE X

Les Mêmes, RULLUS, LENTULUS.

LENTULUS

Comprenez-vous, Rullus?

RULLUS

Le vote de toute cette tribu?

LENTULUS

Non, l'absence de Catilina.

RULLUS

Catilina absent?

LENTULUS

Sans que personne puisse dire où il est.

RULLUS

Et l'argent ?

LENTULUS

L'argent est venu, par bonheur.

RULLUS

C'est qu'il m'en faut pour mes hommes, et beaucoup.

LENTULUS

On vous en a mis une sacoche à part.

RULLUS

Bon.

capito, revenant.

Eh bien! Catilina?

LENTULUS

Absent toujours, tandis que Cicéron parle, s'agite, péroré. Le voyez-vous, là-bas, avec Caton et Lucullus?

CÉTHÉGUS

Par Hercule ! l'auraient-ils assassiné?

VOLENS

Assassiné! Qui cela? Si Catilina est assassiné, nous brûlons Rome : les funérailles seront dignes du mort !

RULLUS

LENTULUS

RULLUS

CRIS DU PEUPLE

Catilina! Où est Catilina? (Bruit, confusion.)

CET H ÉG US

Faites-leur un discours, Rullus ; cela leur donnera un peu de patience.

Soit.

Monte sur ce banc.

Romains!

Chut! chut! écoutons Rullus.

rullus, monté sur un banc.

Romains! vous appelez Catilina, ot vous avez raison. Catilina, c'est votre ami, c'est notre patron à tous. Nommez-le, el la première loi que nous rendrons, c'est le partage du champ public, ce champ qui appartient au peuple, et que les consuls louent à vil

prix à des publicains comme Métellus, comme Lucullus, comme Caton.

TOUS

Bravo ! bravo !

RULLUS

Rien que dans le partage des champs qui environnent Romo, et qui sont afferméés aux éleveurs de bestiaux, il y a de quoi enrichir cent mille familles.

TOUS

Oui, oui, le partage du champ public! La loi agraire! La loi des Gracques !

RULLUS

Puis, il y a encore le territoire de Capoue qui est libre, et que le sénat se réserve ; un million d'arpents de terres et des meilleures de l'Italie ; les jardins qui ont arrêté Annibal, et qui, aux mains de nos administrateurs, sont devenus un désert.

TOUS

Bravo! bravo!

RULLUS

Votez donc pour Catilina ! pour Catilina, qui vous promet tout cela, qui veut que le peuple soit maître et roi, oui, maître et roi à son tour. Votez pour Catilina! Je réponds de lui, je me porte garant pour lui.

Vive Catilina!

RULLUS

Vous fiez-vous h ma parole?

TOUS

Oui ! oui !

RULLDS.

.Me croyez-vous votre ami?

TOUS

Oui, oui.

rullus, tirant des bulletins.

Eh bien ! pour Catilina! amis, pour Catilina ! (7/ distribue les bulletins.)

LENTULUS, CAP1To, VOLEXS.

Pour Catilina ! amis , pour Catilina ' (On porte Rullus en triomphe.)

CETHEGUS

Ils sont tout préparés, vous n'avez qu'à les mettre dans l'urne.

TOUS

Allons voter! allons voter! [Tout le peuple sort.)

rullus, sf essuyant le front. Encore une bataille gagnée !

céthégus, embrassant Rullus.

Vous êtes l'éloquence en personne, mon cher Rullus; une bouche d'or !

RULLUS

Oui, mais je ne les quitte pas.

CÉTHÉGUS

Par Hercule! je crois bien. Poussez-les, poussez-les!

RULLUS

Je ferai de mon mieux; mais si Catilina n'arrive pas, je ne réponds plus de rien.

CÉTHÉGUS

Allez toujours! (Rullus sort.)

LEXTULUS.

Il a raison, Catilina nous perd.

CAPITO

Il faudrait gagner du temps.

CÉTHÉGUS

J'ai une idée.

LEXTULUS.

Laquelle ?

îgt pa? icida • fnjWteç »«

ACTE IV, TABLEAU V

LENTULUS

Eh bien?

CÉTHÉGUS

Ce cher Rullus î il est l'idole du peuple...

CAPITO. f

Vous le proposez à la place de Catilina ?

CÉTHÉGUS

Allons donc ! ce serait une infamie... Xen, je le fais tuer dans un coin...

lentulus, stupéfait.

Qui, Rullus?

CÉTHÉGUS

Nous ferons venir un char, on le traînera au milieu de la foule... Nous crierons vengeance ! nous dirons que le crime vient de Cicéron, et nous ferons voter d'enthousiasme pour Catilina.

LENTULUS

Mais encore faut-il que Catilina soit ici, ou l'élection sera nulle.

SCENE !XI

Les Mêmes, CATILINA, puis CI/MUS.

catilina, escorté par la foule.

Me voici, mes amis, me voici 1

tous.

Ah ! ah ! Vive Sergius ! vive Catilina !

CÉTHÉGLS.

Par Hercule ! vous avez bien tardé, Sergius.

Bonjour, mes amis, bonjour ! Oui, j'ai tardé, c'est vrai; nulle embarras sont survenus; j'avais mon accord à faire avec Antonius... Eh bien, comment va le vote?

LENTULUS

A merveille! Heureusement qu'en ton absence l'argent est venu; il a parlé pour toi. (On entend sonner V argent.) Tiens, entends-tu? il parle encore...

CAPITO

Allons, tu as bien fait les choses, Catilina, et il n'y a rien à dire.

Ah ! j'ai bien fait les choses, soit. Et César, Ta-t-on vu ?

CURIUS

Oh ! César votera pour nous,

Oui, comme votre tribu. {Il lui tourne le dos.)

CÉTHÉGUS

Que voulez-vous? c'est une différence de quatorze h quinze mille voix.

Qui n'a pas d'importance, si nous avons les soixante-quinze mille voix de César.

CÉTHÉGUS

Qu'il vienne seulement , et nous les aurons.

Oui, oui.

Ceci vous regarde. Vous vous chargez de César, n'est-ce pas?

CAPITO et LENTULUS.

Nous nous en chargeons.

Avez-vousvu mon nomenclateur?

LENTULUS

Il était là tout à l'heure, travaillant de son mieux pour toi.

Hola! maître!

storax, vivement.

Me voilà.

Viens.

Deux mots, seigneur ?

Parle.

Elle est là.

Qui?

STORAX.

Ne vous retournez point... Orestilla

Où?

Auprès du tombeau.

C'est elle qui a envoyé l'argent?

STORAX.

Oui.

STORAX.

STORAX.

ACTE IV, TABLEAU V

GATILINA.

Je m'en doutais. Commençons par ces groupes.

STORAX.

Mais nous allons de son côté ?

Pourquoi pas?

STORAX.

Bon Jupiter I

N'es-tu pas déguisé de telle façon à ce que les Parques elles-mêmes ne te reconnaissent pas ?

Je l'espère !

Allons, redresse-toi et parle. Quels sont ces gens-là?

STORAX.

Le bleu ou le violet.

Le bleu?

STORAX.

Publius Pudens, marchand bonnetier dans le vicus Toscanus. Chef de centurie, deux enfants, un garçon et une fille ; le garçon boite.

Publius Pudens, salut! [Les partisans de Catilina s'approchent.)

PUDENS

Salut, seigneur Catilina !

Il est arrivé de belles laines de Judée, cette année?

PUDENS

Mais oui, seigneur.

Vous savez que je nourris bon nombre de brebis ; je puis vous envoyer quelques échantillons.

PUDENS

A quel prix?

Oh ! mes échantillons, je ne les vends pas, je les donne. S'ils vous conviennent, vous viendrez prendre livraison à ma maison de campagne. En même temps, amenez votre fils qui boîtit. En le voyant passer, l'autre jour, mon médecin me disait qu'il y aurait peut-être moyen de le guérir. Il se mettra tout à votre disposition.

PUDENS

Merci.

114 CATILLNA.

CATILIXA.

Si vous n'avez pas de répugnance à voter pour moi, Pudens, je me recommande à vous et à vos amis.

PUDEXS.

Nous verrons, seigneur Sergius.

catilixa. l'embrassant.

J'attendrai respectueusement. [A Storax.] Et cette face blême?

STORAX.

Le violet?

CATILIXA.

Oui.

9ToRAX.

Marcus Bino, charcutier, cent vingt voix; marié depuis trois mois.

CATILIXA.

Salut , Marcus Bino. J'ai cent beaux porcs dans ma métairie de Fécialie, je veux vous en envoyer une douzaine à titre de cadeau ; si ceux-là vous conviennent, nous traiterons des autres à un prix raisonnable, je vous le promets.

BINO.

Merci.

CATILIXA.

Vous avez, par Hercule, une figure de prospérité; c'est sans doute le mariage?

storax, bas et vivement.

Ne lui parlez pas de sa femme, bon Jupiter.

CATILIXA.

Pourquoi cela, puisqu'il Ta épousée depuis trois mois?

STORAX.

Elle est accouchée hier.

CATILIXA.

Votez pour moi, mon ami.

BIXO.

Peut-être.

CATILIXA.

Je me confie à votre amitié. (Les partisans de Catiliia veulent prendre Bino, il refuse; il sort avec les autres.)

STORAX.

Voici, de ce côté, Furius Cappa et Tonstrinus Glabrio; l'un est cabaretier, l'autre tondeur.

CATILIXA.

Mariés ?

ACTE IV, TABLEAU V. Il o

STORAX.

Cappa est veuf; il a laissé tomber, dit-on, du haut de l'escalier, un broc de plomb sur la tête de sa femme.

EtGlabrio?

STORAX.

Glabrio est célibataire. Aie! voilà Aurélia.

aurélia, bas.

Je n'y puis plus tenir. [Haut et relevant son voile.] Bonjour, seigneur Sergius.

Oh ! chère Aurélia , bonjour ; que vous me faites plaisir en me venant joindre ici I

AURÉLIA

J'étais là bien avant vous, Catilina, et je commençais à m'inquiéter, je vous l'avoue.

Et de quoi ?

AURÉLIA

Mais, d'abord, de ce renvoi d'argent que je n'ai pas compris, après ce qui était convenu entre nous.

Mes amis m'avaient assuré que c'était une dépense inutile.

AURÉLIA

J'ai pensé qu'il y avait quelque malentendu, j'ai envoyé l'argent et l'ai fait remettre à vos amis, qui l'ont parfaitement accepté ; sans doute ce matin ils avaient changé d'avis : la nuit porte conseil.

Merci, Aurélia.

AURÉLIA

Mais ce n'était pas seulement cela qui m'inquiétait.

Qu'était-ce donc?

AURÉLIA

Ce matin, pensant que je pouvais vous être utile, je me suis présentée chez vous.

A quelle heure?

AURÉLIA

A la première.

En effet, j'étais déjà sorti.

AURÉLIA

Ou plutôt vous n'étiez pas rentré.

Et c'est cela qui vous a inquiétée ?

AURÉLIA

Oh ! non ; mais on m'a dit qu'à la fin de la troisième veille , vous aviez envoyé chercher votre médecin Chrysippe, qu'on l'avait fait lever, et qu'il était parti sans dire où il allait; j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque accident.

Chrysippe, cet hiver, a donné en mon nom des soins aux gens pauvres de la Suburraue et du Yelabre. Je l'ai mis en campagne pour faire récolte de voix.

AURÉLIA

De sorte qu'il moissonne pour vous à cette heure?

Probablement. Voulez-vous permettre que je continue mes suppliques? Croyez que j'aimerais mieux causer avec vous que

d'aller serrer toutes ces mains sales et baiser toutes ces barbes mal faites. (Clinias est entré depuis un moment.)

AURÉLIA

Allez, d'autant plus qu'il y a là quelqu'un qui vous attend, ce me semble.

SCENE XII

Les Mêmes , CLINIAS, sur le devant de la scène, MARCIA dans la foule. CATILINA, en se retournant, se trouve en face de Clinias.

CLINTAS.

Demeure !

Qui es-tu?

Clinias !

Que me veux-tu ?

CLINIAS

Je viens te redemander mon fils !

Je ne te comprends pas.

CLINIAS

Mon fils que tu m'as enlevé là , cette nuit , dans ma maison !

ORESTILLA.

Charinus!

CLINIAS

ACTE V, TABLEAU V

Je ne sais ce que vous voulez dire.

CLINIAS

Oh ! je me doutais bien que tu nierais. Heureusement Cicéron était là, Cicéron et ses douze chevaliers. Ils affirmeront au peuple que tu as violé ma maison et enlevé mon enfant.

LE PEUPLE

Allons donc !

Laissez-moi passer, vous êtes fou.

CLINIAS

A moi , Romains , à moi ! (Les Catilina et les bourgeois descendent en scène.) Ce misérable qui se présente à vos suffrages, qui vient demander vos voix; ce misérable s'est introduit cette nuit dans ma maison, dans cette maison que vous voyez là, là ! et il m'a enlevé mon enfant, Cicéron y était, Cicéron me rendra témoignage. (Deux hommes s'emparent de Clinias.)

Amis, il a prononcé le nom de Cicéron, et le nom de Cicéron est aujourd'hui une mauvaise recommandation pour Catilina.

(Les bourgeois disent Non, non; les Catilina s'emparent de Clinias.)

CLINIAS

Ecartez de moi cet homme. Oh! misérable!

Qu'on ne lui fasse aucun mal, vous comprenez, mais qu'on le mette en lieu de sûreté jusqu'à ce que les élections soient finies. (On entraîne Clinias.)

ORESTILLA.

Ah ! voilà donc à quoi il a occupé sa nuit !

catilina, se rapprochant des électeurs.

Vous ne croyez pas à un mot de ce qu'il dit ?

CAPPA

Non , seigneur Sergius. D'ailleurs c'est un étranger ; il n'est pas Romain.

Non , c'est un Grec , et vous le savez, il est d'une race à laquelle on fait faire tout ce qu'on veut pour cinquante sesterces.

TOUS

Oui , oui ; c'est un Grec ! A mort le Grec !

Amis, pas de violences !

marcia , tombant à genoux.

Mon fils ! Sergius, mon fils !

C'est vous! Silence , pas un mot.

MARCIA.

Vous le voyez, à mon tour je ne menace pas, je supplie.

Un homme se présentera ce soir chez vous de ma part, celui que vous voyez là à ma droite : il dira ce seul mot : C'Jiarims ; vous le suivrez , il vous conduira près de votre enfant.

MARCIA

Vous le jurez ?

Par les dieux !

CATILIXA.

MARCIA

Merci. (Elle s'éloigne.)

orestilla, à Xubiaqui la rejoint.

C'est la mère j n'est-ce pas ?

NUBIA.

Oui.

catilixa, élevant la voix.

Pauvre femme ! Son père était un soldat de Sylla, et on lui a tué son père ; son enfant était sa seule consolation , et on lui a enlevé son enfant. Nous ne pouvons lui rendre son père ; mais par les dieux , nous lui rendrons son enfant ! Mes amis , votez

pour moi, et que je sois consul, vous verrez, vous verrez: nous réparerons bien des injustices. (Il s'éloigne vers le fond. Le peuple crie vive Catilina! en le reconduisant.)

ORESTILLA.

Va chez Ephialtes; il faut que dans une heure il m'ait fait un anneau pareil à celui-ci , un anneau auquel on puisse se tromper pour la ressemblance. Va; tu me retrouveras aux enviions.

XLBIA.

Attendrai-je l'anneau ?

ORESTILLA.

Oui. (Suivant des yeux Storax. Maintenant assurons-nous que le nomenclateur est bien celui que je crois.

CÉTHÉGUS

Bon , voici Catilina qui fait sa besogne lui-même. Je n'ai plus besoin ici : je vais à la vingtième tribu.

RULLUS

Moi , à la trentième.

capito.

Moi, je rejoins les taillandiers ; il paraît qu'on va se battre. Je ne serais pas fâché de frotter un peu les bourgeois. (César paraît.) Ah! César!

SCÈNE XIII

Les Mêmes, CESAR.

Que je ne vous retienne pas, amis.

CÉTHÉGUS

Vous n'êtes pas venu hier soir, César.

CÉSAR

J'ai écrit à Catilina pour m'excuser.

CAF1TO

Mais tu viens le matin ?

CÉSAR

Oh ! ce matin, c'est autre chose , c'esfun devoir sacré.

RULLUS

Et vous votez avec nous , Julius ?

CÉSAR

Je vote avec ceux qui votent pour Catilina.

CAPITO

Alors César vote pour nous. Vive Julius !

TOUS

Vive César ! '

CETHEGUS

C'est sérieux ce que vous dites, n'est-ce pas?

CÉSAR

A^to ie vous promets de ne voter que devant vous : mais

JT^^^ÎWS ave, Air de céder a la contrainte. ^^

Où vous retrouverons-nous?

CÉSAR

Ici ; je n'en bouge pas.

1 CAPITO

Au revoir, alors. (Ils sortent.)

SCENE XIV

2 ZZ ^-BES^grtEi- RULIXS' p'''s

césar, à son affranchi.

Eulvic nous suit-elle toujours ?

^2o CATILISA.

l'affranchi.

Elle est là.

CÉSAR

Tu es sûr que c'est elle qui a changé les bulletins de Curius ?

l'affranchi.

J'en suis sûr; vous m'aviez dit de ne pas la perdre de vue.

CÉSAR

Je me doutais qu'elle était à Cicéron. Donne-moi des lettres à lire... je veux avoir l'air occupé. (Tout en décachetant une lettre.) C'est embarrassant, sur ma foi... Voter pour Catilina, ce sauvage qui brûlera tout... Voter pour Cicéron... cette borne qui conservera tout.

l'affranchi.

Avez-vous décidé quelque chose ?

Ma foi non, rien encore...

l'affranchi.

Vos sept tribus attendent.

CÉSAR

Et elles obéiront à mon ordre ?

l'affranchi.

Elles obéiront à un signe.

CÉSAR

Va les rejoindre... je t'enverrai mes tablettes... celles-ci... ïu les reconnaîtras?

l'affranchi.

Parfaitement.

CÉSAR

S'il y a deux noms écrits dessus, fais voter pour ces deux noms... S'il y a un seul nom, fais voter pour un seul. l'affranchi.

Bien.

CÉSAR

Attends!... Enfin, si tu recevais mes tablettes sans aucun nom...

l'affranchi, Alors?

CÉSAR

Fais jeter dans les urnes soixante-quinze mille bulletins blancs. Va.. (L'Affranchi s'éloigne.) C'est cela; Fulvie n'attendait que son départ.

ACTE IV, TABLEAU V

CÉSAR

Ah! vous venez aux comices... C'est d'une bonne citoyenne.

FULVIE

Je vous cherchais.

CÉSAR

Vous me cherchiez?

FULVIE

Oui... Pour qui votez-vous?

CÉSAR

Vous me demandez cela comme si c'était chose facile a répondre...

FULVIE

Vous n'avez donc pas encore pris de décision ?

CÉSAR

Je l'avoue.

FULVIE

Voici une lettre qui vous tirera d'embarras.

CÉSAR

Une lettre... de qui?

Voyez.

CÉSAR

De Servilie ?

FULVIE

Je crois que oui.

CÉSAR

Et de qui tenez-vous cette lettre?

FULVIE

De Cicéron.

CÉSAR

Qui la tenait ?

FULVIE

De Caton.

CÉSAR

De Caton!... (77 lit.) « Dans ma famille, on aime la vertu... Si » vous laissez Catilina devenir consul, ne vous présentez plus » chez moi... Si vous faites nommer Cicéron, venez ce soir, que » je vous remercie.

» Servilie. »

Oh! rigide Caton... voilà donc pourquoi tu m'as fait sortir cette nuit par la fenêtre de ta sœur, tandis que tu entraais, toi, par la porte! C'en est fait, le sort en est jeté, je me décide pour

122 CÀILLNA.

la vertu... Oui, mais le vice nr égorgera... et, si le vice m'égorge, je ne souperai pas ce soir chez la vertu.

Eh bien?

césar, à lui-même.

Mais voyons... peut-être y a-t-il moyen de tout concilier.

FULVIE

Dépêchez-vous, César... Voilà les amis de Catiliua, et Curius avec eux.

CÉSAR

Ma chère Fulvie, il est impossible que vous veuillez mon malheur... et mon malheur est immense si je ne revois pas Servilie.

FULVIE

Rassurez-vous. César; je ne veux pas votre malheur.

CÉSAR

Vous ne voulez pas ma mort non plus, n'est-ce pas, Fulvie?... et ma mort est sûre si je ne vote pas pour Catilina.

FULVIE

Je ne veux pas votre mort.

CÉSAR

Alors, ne perdez pas une parole de tout ce qui va se dire... Comprenez à demi-mot, et tirez-moi d'embarras. Les tablettes sont remises à Curius.

FULVIE

Si les tablettes sont remises à Curius, je répons de tout.

SCE2TE XVI

Les Mêmes, CAPITO, CETHEGUS, CURIUS.

Vous, Fulvie ?

FULVIE

Oui, moi, qui vous cherchais, et qui, tout en vous cherchant, décidais César à voter pour Catilina.

césar.

Et avouez que vous n'avez pas eu grande peine a me décider, belle Fulvie. Eh bien! amis, ou en sommes-nous des élections?

CÉTHÉGUS

Elles vont à merveille; tout le monde a voté, excepté vos soixante-quinze mille clients, qui attendent vos ordres.

ri? ar.

Et a-t-ou relevé les votes?

ACTE IV, TABLEAU V. 12b

CAPITO

Oui.

CÉSAR

Comment se sont-ils répartis?

CAPITO

Cicéron a trois cent vingt mille voix, Catilina trois cent dix mille, Antoine cinq cent soixante-dix mille.

CÉSAR

De sorte que, jusqu'à présent, c'est Antoine et Cicéron qui seront consuls?

clrius.

Oui, sans doute... mais vos soixante-quinze mille voix vont donner une majorité énorme à Catilina.

FLLVIE.

Faites attention, César, que si vos gens ne votaient pas...

CÉSAR

Par Castor ! je comprends bien... si mes gens ne votaient pas, la majorité resterait à Cicéron.

CÉTHÉGUS

Allons, César, décidez-vous.

CÉSAR

.Mais je suis tout déi idf... \ ■[i oinnie j'agis franchement avec vous, je veux vous mettre nu courant des ordres que j'ai donnés à mon affranchi. Voici mes tablettes; si j'écris deux noms sur mes tablettes, mes soixante-quinze mille clients votent pour ces deux noms ; si j'écris un seul nom, ils votent pour ce nom seul ; si je

n'écris rien du tout, ils votent en blanc. Quels sont les noms que vous voulez que j'écrive?

tois, h César.

Catilina et Antoine.

césar, écrivant.

Catilina et Antoine... voici. Est-ce bien cela?

CKTHÉGCS.

Bravo ! César, bravo !

césar.

Pour que vous ne doutiez pas de moi, amis, Curius, voici ni' s tablettes ; vous les porterez a mon affranchi ; vous les lui remettrez à lui-même. Il saura ce qu'il a a faire. Tenez, Curius.

tous.

Merci, César.

Vous êtes tous témoins que j'ai tenu ma promesse.

CHU

Oui, César, et bravement.

CÉSAR

Fulvie, vous rendrez témoignage.

FULVIE

Je vous le promets. (A Capito et à Cèthégus.) Suivez-le, afin qu'il ne donne pas contre-ordre.

CÉTHÉGUS

Vous avez raison.

CÉSAR

Au revoir, amis; mes compliments à Catilina.

CAPITO

Nous vous reconduisons, César.

césar.

C'est trop d'honneur que vous me faites. (Ils sortent.)

CU R ILS

Eh bien ! Fulvie, nous tenons l'Espagne.

Oui, si César a bien réellement écrit les noms de Catilina et d'Antoine.

curius, lui donnant les tablettes.

Regardez plutôt.

FULVIE

Voyons... (Elle ouvre les tablettes.) Ma foi, oui. (Laisant tomber le poinçon.) Ah! ramassez-moi donc ce poinçon, Curius. (Pendant que Curius se baisse, elle efface avec son pouce les deux noms écrits sur la cire.) Merci. (Elle ferme les tablettes et les remet à Curius.) Allez... il n'y a pas un instant à perdre.

curius.

Où vous reverrai-je?

FULVIE

Ce soir,chez vous.

curius.

o Fulvie ! vous faites de moi un dieu. (Il lui baise la main et sort en courant.)

SCENE XIX

CATILINA, STORAX.

Fulvie avec l'affranchi de Cicéron, que veut dire cela? Après tout, qu'importe à cette heure? le coup est joué, et ce qui doit être, est déjà. Viens , Storax.

STORAX.

Me voici, maître.

Tu vois bien cette petite maison ?

STORAX,

La maison de la Vestale.

Quand la nuit sera venue, tu frapperas à la porte.

STORAX.

Oui.

Une femme viendra ouvrir.

STORAX.

Bien.

Tu prononceras ce seul mot : Charinus.

Après?

Tu marcheras devant elle et elle te suivra.

STORAX.

Où me suivra-t-elle ?

A ma maison du Val d'Egérie.

STORAX.

Est-ce tout?

Absolument. J'y serai.

STORAX.

La chose est faite.

Jff CAT1LLNA.

CATILIXA.

Silence i Voilà Céthégus et Capito.

SCENE XX

Les Mêmes, CETHEGUS, CAPITO, puis successivement tous les autres.

CAPITO

Victoire ! Sergius, victoire !

Comment victoire?

CAPITO

César a voté devant nous.

catil:na.

Pour moi?

CAPITO

Pour toi et pour Antoine.

CATILIXA.

A ous avez vu les deux noms?

CÉTHÉGUS

A us sur les tablettes qu'il a envoyées à son affranchi.

Par qui les a-t-il envoyées?

curius, entrant.

Par moi, qui les lui ai remises.

CATILIXA.

A l'affranchi ?

CURIUS

A lui-même.

CATILIXA.

Et qu'a-t-il dit ?

CURIUS

Il s'est incliné , disant : il sera fait selon la volonté du noble Julius César.

Et ces tablettes ne vous ont pas quitté, Curius, du moment où César y a inscrit les deux noms?

CURIUS

Pas un instant.

CATILIXA.

Personne n'y a touché ?

CURIUS

Personne.

Pas même Fulvie ?

SCÈNE XXI

Les Mêmes, VOLENS, GORGO, CICADA.

Victoire!... victoire!...

GORGO

Eii bien! ce brave César, il a donc vote pour nous?

Il me l'avait promis.

TOUS

Vive Catilina consul !

Un peu de patience. (La cloche sonne Le peuple remonte.)

CETHEGLS.

Voici la cloche qui sonne, on va proclamer les noms.

VOLENS

Le conseil a-t-il une bonne voix , au moins , pour bien crier
Lucius Sergius Catilina ?

Patience! patience! (On entend la cloche.)

Tiens! c'est drôle; cela me fait de reflet comme si cela me re-
gardait, moi.

GORGO

Et à moi aussi.

VOLBNS.

Et à moi aussi.

CÉTHÉGLS.

En vérité, le cœur me bat.

Il ne me bat plus.

STORAX.

Orestilla !

Où cela?

STORAX.

A son poste, près du tombeau.

Mauvais augure.

Silence ! {Trompettes, rumeurs, puis silence.)

orestilla, à A'ubia.

As-tu les deux anneaux ?

nubia..

Les voici.

orestilla, les regardant.

Bien ; c'est à s'y tromper.

curius.

Voici qu'on nomme. {Nouvelles fanfares. Proclamation.)

une voix. Les deux consuls élus par le peuple , pour l'an de Rome 691, sont : Caius Antonius Népos.

CETHEGUS

Celui-là , c'était sûr.

la voix.

Et Marcus Tullus Cicéron.

Que t'avais-je dit, Curius? {Trompettes , cris , huées, applaudissements, sifflets.)

CÉTHÉGUS

Oh ! vengeance I vengeance !

LE PEUPLE

Vengeance !!

rullus , accourant.

Nous sommes trahis ! Les électeurs de César ont voté en blanc. 75,000 bulletins ont été perdus.

CAPITO

Impossible! J'ai vu les deux noms sur les tablettes.

CÉTHÉGUS

Et moi aussi.

CURIUS

Et moi aussi.

ACTE IV, TABLEAU V

Et Fulvie aussi.

Que veux-tu dire ?

Que Fulvie a eu les tablettes entre les mains assez longtemps pour en effacer les deux noms, et que tu as porté à l'affranchi des tablettes blanches. Quand nous conspirerons , et que vos maîtresses seront du complot , avertissez-moi, seigneurs. (Il remonte.)

lentulus, entrant.

Où va donc Fulvie, Curius? Je viens de la rencontrer fuyant au grand galop d'un cheval. Mes compliments à Catilina, a-t-elle crié en riant, et elle a disparu.

CURIUS

Par quelle route ?

LENTULUS

Par la route de Tibur.

curius, s' élançant hors du théâtre.

Oh ! un cheval ! un cheval !

LENTULUS

Pauvre fou.

ORESTILLA.

Cours a la maison, Nubia , et envoie-moi mes quatre gladiateurs. Ils se cacheront dans les roseaux au bords du Tibre, et y attendront mes ordres.

NUBIA.

J'y vais.

CÉTHÉGUS

Oh ! cela ne se passera pas ainsi... Il y a eu trahison... Annullons les votes , ou bien aux armes !

TOUS

Oui, aux armes ! Tes ordres, Catilina !

Moi je n'ai plus d'ordres à donner. Je ne suis plus rien.

CAPITO

C'est ce que nous allons voir. (Ils se forment en groupe ; dans le fond il agite le peuple.)

orestilla, s'avançant.

Salut, Sergius.

Vous étiez là, Orestilla? Vous avez entendu la proclamation? Cicéron triomphe. Je suis un homme ruiné.

fin CATILINA.

ORESTILLA.

Le croyez-vous réellement ?

Je serais un insensé si je me faisais illusion.

ORESTILLA.

Donc vous n'avez plus aucun espoir?

Aucun, Orestilla. Je vous avais dit : Tant que je monterai, suivez-moi: si je tombe, abandonnez-moi. Je suis tombé, Orestilla ; vous êtes libre.

Je devais partager votre bonne fortune; je suis prêt à partager la mauvaise, Sergius.

Ma dernière consolation, Orestilla, est d'avoir le droit d'être malheureux tout seul.

ORESTILLA.

Ainsi, vous me rendez ma parole?

Je vous prie de la reprendre.

ORESTILLA.

Ce n'est pas moi qui m'éloigne de vous : c'est vous qui vous éloignez de moi.

Voici le cachet d'Orestillus , votre premier époux, Panneau auquel obéissent vos esclaves et vos intendants.

ORESTILLA.

Voici le cachet des Sergius, le gage de vos volontés. Vous pouvez encore garder cet anneau, et moi celui-ci.

Voilà votre anneau, Orestilla; rendez-moi le mien.

ORESTILLA.

Le voici.

Merci.

Adieu, .Sergius !... Le mal qui t'arrivera tu l'aura* voulu! (Elle sort.)

Adieu \

LENT C LUS

A la bonne heure ! Voilà comme j'aime que Ton me réponde.

RLLLUS.

Si tu eusses reculé, je ne te reconnaissais plus.

CÉTHÉGUS

Si tu eusses renoncé, je te tuais. (Bravos dans la coulisse au fond.)

volens.

Les vainqueurs chantent là-bas, et disent que tout est fini. Fh bien ! je dis, moi, qu'au lieu que tout soit fini, tout commence.

Est-ce votre avis à tous ?

TOUS

Oui, oui, oui!

Vous m'obéirez donc si je commande?

TOUS

Jusqu'à la mort.

Eh bien! écoutez... J'ai dans ma maison du Val d'Egérie une centaine d'amphores d'un vieux vin qui remonte au consulat d'Opimius; ce sont les dernières. Nous les boirons jusqu'à la lie cette nuit, pour fléchir les dieux qui uous ont abandonnés... Venez, et amenez tous vos amis.

CAPITO

Où je n'ai pas soif de vin, j'ai soif de sang.

Venez, vous dis-je, il y aura à boire pour tout le monde.

volens.

En sommes-nous, nous autres plébéiens ?

Oui ; vous surtout vous en êtes... Toi, Volens; loi, Gorgo ; venez ; c'est demain le premier jour des saturnales ; demain , à Rome, les esclaves sont maîtres, et les maîtres sont esclaves, Y^onez, venez,

Et moi aussi?

Toi comme les autres; n'es-tu pas citoyen romain? Allez chercher vos amis, Volens. Allez chercher les vôtres, Gorgo. Amène les tiens, Cicada. Et vous, faites-moi bonne compagnie jusqu'à

ma maison du Palatin ; les rues ne sont pas sûres pour moi ce soir.

CAPITO

Mais pour te rendre au val d'Égérie ?

J'ai mes gladiateurs.

TOUS

Vive Catilina !

Vous avez trop crié aujourd'hui et pas assez agi. Désormais criez moins, et agissez plus. Venez, amis. A cette nuit , vous autres. (Ils sortent.)

VOLENS

Oui, à cette nuit ; soyez tranquille, nous ne manquerons pas au rendez-vous.

GORGO

Qui amenez-vous, Volens ?

VOLENS

J'ai bien deux ou trois cents vétérans de Marius et de Sylla que la misère a réunis et qui ne demandent pas mieux que de jouer de l'épée. Je vais les prévenir. (Il sort.)

GORGO

Moi j'amène une centaine de gladiateurs sans emploi qui se cachent dans les carrières le jour et qui travaillent la nuit. Je sais

où les trouver.

Et moi j'amène... la fortune si je la rencontre. (Ils sortent.)

SCENE XXIII

Les Mêmes, STORAX.

:rroRAX, tremblant, chantant, hésitant à chaque pas et regardant tout autour de lui.

Jupiter sur la dune,

Un soir, Flânait au clair de lune

Pour voir Si son auguste épouse,

Junon, D'Europe était jalouse

Ou non.

Décidément, je crois que je suis seul. (Il s'approche de la maison.)

Affectant les airs mornes D'un veuf, n rencontre un gladiateur. Il essaie de sortir de l'autre côté. Il avait pris les cornes D'un bœuf, Il rencontre le second gladiateur. Il s'avance sur le devant du théâtre, à gauche.

Soudain, que nul n'en rie, Voilà Il rencontre un troisième gladiateur. Il essaie de sortir du côté opposé. Une voix qui lui crie :

Holà!

Il rencontre le quatrième gladiateur. Il se trouve pris entre les quatre.

orestilla, paraissant.

Bonsoir, Storax.

STORAX.

Je suis mort!

ORESTILLA.

Mais je crois que oui.

STORAX.

. Maîtresse!

ORESTILLA.

A moins que tu ne répondes franchement. storax, joignant les mains.

Ah!

ORESTILLA.

Pas de gestes, pas de prières, pas de cris... tout serait inutile. Réponds.

STORAX.

Interroge, bonne maîtresse.

ORESTILLA.

Où vas-tu ?

STORAX.

A cette maison.

ORESTILLA.

Que vas-tu y faire?

STORAX.

Y chercher quelqu'un.

ORESTILLA.

Qui cela?

STORAX

Une femme.

ORESTILLA.

De la part de qui?

STORAX.

De la part de Sergius Catilina.

Où dois-tu conduire cette femme?

STORAX.

Au Val d'Égérie.

ORESTILLA.

Et quel est le mot d'ordre auquel elle doit reconnaître que tu viens de la part de Catilina?

STORAX.

Charinus.

ORESTILLA.

C'est bien, tu es un serviteur fidèle. Fais ta commission, mon bon Storax.

STORAX.

Comment?

ORESTILLA.

Oui. (Lui donnant nnc bourse.) Ht yqî\1\ pour l'ourc,ui,,:ei à l'accomplir de point en point.

STORAX.

Qu'est cela ?

ORESTILLA.

Une bourse.

STORAX.

De l'argent?

ORESTILIA.

De Vor!

ACTE IV, TABLEAU V

* STORAX.

Ainsi.,.

• ORESTILLA.

Tu peux frapper h cette porte, emmener cette femme et la conduire au Val d'Egérie... seulement, comme tu pourrais ne pas faire la commission de point en point, mes quatre gladiateurs te suivront... et écoute bien ce que je vais te dire, Storax.

STORAX.

J'écoute.

ORESTILLA.

Si tu essaies de dire un mot a celle que tu conduis, voici mon porte-glaive qui te fendra la tête d'un coup d'epée... si tu essaies de fuir, voici mon retiaire qui te jetera le filet... si tu échappes au filet , voici mon frondeur qui te cassera la tête d'un coup de pierre... enfin si mon frondeur te manque, voici mon archer qui te passera une flèche au travers du corps. Tu vois bien que tu n'as pas grande chance à tenter de t'échapper, et qu'il vaut mieux gagner honnêtement l'argent que je te donne.

STORAX.

Mais, parvenu à la porte?

ORBSTILLA.

STORAX.

ORESTILLA.

STORAX.

Tu entreras.

Vos gladiateurs? Ils reviendront.

Et ce sera tout?

ORESTILLA.

Tu es bien curieux ! Frappe à cette porte.

STORAX.

Hum!... Je dois donc...

ORESTILLA.

Frapper à cette porte. Oui.

storax, frappant.

Holà !

ORESTILLA.

Tu te souviens de tout ce que je t'ai dit?

STORAX.

Il n'y a pas de danger que j'en oublie un mot : le porte- -glaive,
le retiaire, le frondeur et l'archer...

ORESTILLA.

C'est cela.

marcia, dans la maison.

Qui frappe ?

STORAX.

Ue la part de Sergius Catilina. Ouvrez. marcia, ouvrant.

Le mot d'ordre?

Charinus.

MARCIA

Marchez devant, je vous suis.

orestilla, aux gladiateurs.

Allez. (Storax s'avance le premier; Marcia ensuite; les quatre gladiateurs ferment la marche; Orestilla reste immobile contre la muraille. La toile tombe.)

SCENE Z

CATILINA , CHARINUS. Des gladiateurs se promènent au fond. catilina sur un fauteuil, Charinus debout. D'abord, Charinus, mon enfant, mon fils bien-aimé... laissez-moi te regarder [il l'éloigné comme pour V admirer) , t'embrasser, te serrer contre mon cœur.

charinus.

Seigneur I

M'as-tu dit seigneur quand tu m'as sauvé la vie?... Non... tu m'as dit : Venez, mon père.

CHARINUS.

Mon père !

Tu me pardonnes, n'est-ce pas ?

CHARINUS.

Quoi donc?

De t'avoir pris dans mes bras, de t' avoir emporté... Il me semblait que je volais l'Asie a Mithridate, le ciel à Jupiter.

ACTE V, TABLEAU VI

CHARINUS.

Ai-je résisté, ai-je appelé, ai-je même dit: Laissez-moi?... Non, j'ai jeté les bras autour de votre cou... j'ai fermé les yeux , et je me suis laissé emporter.

Dieux bons... comme l'homme passe éternellement près de son bonheur! Il y a seize ans que tu existes, et je t'ai vu hier pour la première fois.

Il y a seize ans que je vis, et j'ignorais que vous existez.

Eh bien , voyons... dis-moi, cher enfant, ma vue a-t-elle répondu au besoin de ton cœur?

Que vous dirai-je? Jusqu'à hier je n'avais connu que ma mère... je n'avais aimé que ma mère... je savais que Clinias m'avait servi de protecteur, je l'appelais mon père, n'ayant personne à appeler de ce nom. Mais ce que j'éprouvais pour lui, c'était de la reconnaissance et non de l'amour filial... J'ai l'air de répéter vos propres paroles, car de ce souterrain j'entendais tout ce que vous disiez. Eh bien, en vous apercevant, j'ai tressailli : quand le seigneur Caton vous a adressé ce défi , je l'ai pris en haine de ce qu'il vous proposait une chose qui me semblait impossible. Quand je vous ai vu approcher du cippe... briser la chaîne de fer avec la même facilité qu'un autre eût fait d'une guirlande de fleurs... j'ai adressé tout bas une prière à Castor, le divin discobole, et quand vous avez, semblable à Ajax Telamon, lancé cette masse, qu'un héros d'Homère pouvait seule soulever, au milieu du frissonnement de joie que m'inspirait votre triomphe... j'ai ressenti là une vive douleur, comme si quelque chose se brisait dans ma poitrine... Aussi, quand je vous ai vu pâlir, quand j'ai vu comme une frange de sang rougir vos lèvres, j'ai été près de crier, d'appeler au secours ; il me semblait que votre vie défaillante emmenait la mienne... Vous me demandez de vous appeler mon père. Oh ! oui , oui, mon père, tant que vous voudrez, car à coup sur je suis plus heureux de dire mon père, que vous n'êtes heureux de l'entendre... Mais qu'avez-vous?

Rien, rien, ou plutôt tout... oui, tout... Enfant, sais-tu que je pleure, moi l'homme aux yeux arides, aux paupières desséchées? sais-tu que les deux larmes qui coulent le long de mes joues , et que tu me donnes pour rien, toi, sais-tu que ce sont deux diamants pour lesquels j'eusse donné le monde?... Oh ! regarde ces deux larmes. Cicéron... Cicéroo, vois plumer Catilina, et dis encore que je suis le désordre, que je suis le mal, que je suis lo

US CÂTİLİM.

néant, As-tu entendu tout ce que m'a dit cet homme, Charinus ?

CHARINUS.

Mais pourquoi Cicéron voulait-il donc vous tuer, mon père?...
3 'ai toujours entendu parler de Cicéron comme d'un homme juste.

Ah! ne me force-pas à te dire des choses que tu ne pourrais pas comprendre; à ton âge, la vie est une oasis pleine d'ombre et de fraîcheur, où les passions n'ont pas encore laissé leur trace brûlante. Comment veux-tu (me je te parle de choses que tu ne connais pas. que j'explique l'incendie à celui-là qui sait à peine ce que c'est qu'une étincelle... que je découvre l'océan orageux à l'enfant quis'esteontonte d'effeuiller des roses dans le bassin de marbre d'un jardin?... Non, mon bien-aii né Charinus, laissemoi le dire seulement : [il se lève et relève doucement Charinus) Je tente une œuvre immense, j'essaie à soulever un monde... peut-être ce monde en retombant sur moi, m'écrasera-t-il... non point parce que j'aurai entrepris une œuvre impie et impossible, mais parce que le temps de | accomplir ne sera point venu... En attendant, comme c'est le succès qui fait le nom... si je succombe, mon nom sera flétri, déshonoré.. Ui bien, mon enfant, garde dans ton cœur la religion du nom paternel, aime-mui quand on me maudira , souviens-loi qu'en échouant je n'aurai qu'un regret, celui de ne pas te léguer la royauté du monde; qu'en mourant je n'aurai qu'une douleur... celle de t'avoir retrouvé si tard et de te perdre sitùt.

CHARINUS.

Mais alors , mon père, pourquoi ne faisons-nous pas ce que vous disiez n ma mère?... pourquoi ne quittons-nous pas Rome? Pourquoi ne nous éloignons-nous pas du monde... Vivons l'un près de l'autre, l'un pour l'autre.

Hélas! hélas! mon enfant, il est trop tard. Si je t'eusse connu il y a Un an, il y a six mois, il était temps encore; si ta douce voix m'eût dit avant-hier ce que tu me dis aujourd'hui, je pouvais m'arrêter, peut-être; mais aujourd'hui, les dieux ont décidé; n'allons pas contre la velouté des dieux... Voyons, Charinus, maintenant, que veux-tu? que desires-tu? que demandes-tu?

CHARINUS.

Quand reverrai-je ma mè

CATILIXA.

Enfant! j'ai donc deviné ce que tu désirais... j'ai donc été audevant de ton vœu... Tu viens d'entendre refermer la porte... ce doit être la mère.

ACTE V, TABLEAU VI

Ma mère ici?...

Je viens de l'envoyer chercher.

CHÀRINUS.

o mon père ! je vois bien que vous m'aimez véritablement.
SCÈNE II.

Les Mêmes, MARCIA, STORAX.

MARCIA

La voix de mon Charinus, de mon enfant... il est ici ! le voilà!
(Martiale presse contre son cœur. Puis tendant la main à Catilina.) Catilina, merci!

CHARINUS.

Ma mère!...

Sauvés tous deux !

STORAX.

Tous trois même.

Oui, tous trois, bon Storax... Mais comme le voila blême!...,
grands dieuxL..

STORAX.

Vous trouvez?

Est-ce que tu aurais eu peur, par hasard, Storax?

STORAX.

Peur de quoi?

Eh bien ! mais de cette foule de choses dont Storax peut avoir
peur.

STORAX.

Oh ! mon Dieu , non, au contraire... Je n'ai de ma vie été si
rassuré.

Tu n'as vu personne ?

STORAX.

Pas une ombre.

Et personne ne t'a vu?

STORAX.

Personne.

Cependant, Orestilla...

STORAX.

Elle dort probablement.

CATILIXA.

Et pourquoi penses-tu qu'elle dorme?

STORAX.

Par Castor ! elle doit être fatiguée ; toute la journée elle s'est promenée au Champ de Mars.

catilixa, allant à Marcia.

Marcia, avez-vous été contente de cet homme ?

marcia.

Oui, c'est un guide fidèle, vous le voyez; un peu taciturne.

CATILIXA.

Il avait raison de garder le silence ; la moindre parole pouvait vous trahir.

MARCIA

Vous avez eu pitié des angoisses d'une mère, Sergius; les dieux vous récompenseront. (Charinus se lève et prend la main de son père.)

CATILIXA.

Charinus vous a-t-il dit qu'il m'aimait ?

MARCIA

Oui.

catilixa, passant au milieu.

Eh bien ! les dieux sont quittes envers moi. Maintenant, écoutez, Marcia. Vous voilà réunie à votre fils, rien ne pourra plus vous en séparer tant que vous ne songerez point à le séparer de moi. Tant que nous resterons ici, et nous n'y resterons pas longtemps, vous habitez là-bas, dans la maison des bains. C'est une retraite impénétrable, où quarante gladiateurs vous garderont. Ils sont à moi, j'ai acheté leur vie; ils se feront tuer pour défendre Charinus. .

MARCIA

Mais vous m'épouvantez avec cet appareil de précautions. Charinus court donc de bien terribles dangers?

catilixa, descendant la scène avec Marcia.

Marcia, défiez-vous de votre ombre. Que Charinus ne prenne rien que de votre main ou de la mienne... Appelez au moindre bruit... Veillez tandis qu'il dormira, et quand vous serez lasse de

veiller, appelez-moi... Mais à personne, entendez-vous, pas même à Clinias, ne confiez Charinus un seul instant.

MARCIA

Oh î soyez tranquille.

CATILIXA.

Et cependant il faut tout prévoir, Marcia; il est possible qu'ici,

ACTE V, TABLEAU VI

cette nuit, il se passe des choses terribles. Il est possible que je sois forcé de faire partir Charinus au galop de mon plus rapide cheval... Il est possible enfin que je ne puisse l'aller chercher moi-même , et que je sois obligé de le faire prendre par quelqu'un... Marcia, regardez bien cet anneau.

MARCIA

Le vaisseau de Sergeste, votre ancêtre.

CATILIXA.

Vous le reconnaîtrez bien, n'est-ce pas ?

MARCIA

Oh ! oui.

Eh bien ! ne le confiez qu'à celui qui vous remettra cet anneau.

MARCIA

Alors doublez , triplez les précautions... Joignez-y un mot d'ordre que me dira l'homme en me remettant cet anneau.

Il vous dira ; De la part de Sergeste, ami d'Enée.

MARCIA

Bien.

Oh t c'est à cette heure seulement que je pourrai vous dire : Marcia... les dieux soient loués, nous avons sauvé Charinus.

STORAX.

Maître, tandis que vous êtes en train de sauver tout le monde, est-ce que vous ne me sauverez pas un peu aussi, moi?

C'est vrai, pauvre Storax, je t'avais oublié... Tiens, l'or est la meilleure sauve garde que je connaisse. Prends cette bourse... elle est à toi.

STORAX.

Merci, noble Sergius, merci.

MARCIA

Cet homme a tout entendu , Catilina.

Oui , mais sans mon anneau, cet homme ne peut rien.

MARCIA

C'est vrai... (On entend du bruit.) Quel est ce bruit?

Ce sont les gens que j'attends , qui frappent à la porte... 11 ne faut pas que ces gens vous voient... Venez, Marcia.

112 CATILLNA.

MARCIA

Mais pourquoi ne les recevez-vous pas ailleurs et ne restons-nous pas ici ?

Dans la salle des festins, ouverte de tous les côtés? Non, non. La maison des bains est seule une retraite sûre.

MARCIA

Vous nous accompagnez?

CATILIXA.

Je referme moi-même la porte sur vous. Vous avez les clefs de cette porte: qu'elle ne s'ouvre qu'au mot d'ordre. Que Charinus ne vous quitte qu'en échange de l'anneau. Couvrez la tête de Charinus avec votre voile et venez, Marcia, venez.

MARCIA

Viens, mon enfant. (Ils sortent.)

SCÈNE III

STORAX, seul.

Dieux trompeurs ! qui eût dit au pauvre Storax, lorsque la douce voix d'Aurélia criait : Pendez Storax! Mettez Storax en croix ! Ecorchez vif Storax! Qui eût dit que c'était le commencement de sa fortune? (Il tire de sa ceinture la bourse d'Orestilla.)

Bourse d'Orestilla. (Il montre Vautre.) Bourse de Sergius. 11 y a bien là, dans les deux bourses, quatre talents d'or, c'est-à-dire plus que je n'ai jamais eu à la fois en ma possession. Ce que c'est que d'être honnête homme, pourtant. Je n'aurais jamais cru que ce fût d'un si bon rapport. Décidément, l'honnêteté est la route de la fortune ; d'abord, il y a moins de concurrence que sur l'autre. Continuons donc à être honnête. Après les services rendus à Sergius et à Orestilla, ils ne peuvent manquer, pour récompense, de m'accorder ma liberté. Puisque ma liberté ne peut pas me manquer, je puis alors me considérer comme libre. Comme cela tombe! juste au moment des saturnales; juste au moment où les esclaves courent les champs, sans que les maîtres aient la moindre chose à leur dire. Comme tu vas courir les champs, mon petit Storax! Comme tu ne t'arrêteras, une fois sorti de Rome, que quand tu te sentiras bien loin de ton bon maître Sergius, de ta bonne maîtresse Aurélia et du vertueux Caton.

t-ne voix.

Le voici*

storax, bondissant.

Hein? j'ai entendu une voix. (Il regarde tout autour de lui.) Je me trompais..., personne! Ma foi, à présent, l'avenir m'appar-

ACTE V, TABLEAU Vⁱ

ratt rose comme l'aurore des poètes. Bonne Orestilla... petite maîtresse... je dis bonjour à ton porte-épée... je dis bonsoir h ton

frondeur... je dis bon voyage à ton sagittaire, et j'envoie mille baisers à ton aimable filet.

voix.

Si tu dis un mot, tu es mort. (Au même moment deux hommes bâillonnent et enlèvent rapidement Storax\ et il disparaît.)

SCENE IV

CATILINA, VOLENS, paraissant au fond.

Tu as raison, Yolens, il y a assez longtemps qu'ils attendent. Fais-les entrer ; pas d'exceptions , entends-tu ! ma maison , mes galeries, mes jardins, tout au peuple ; puisque le peuple, dis-tu, est tout à moi... il est bon que, moi, je sois tout à lui. [Revenant, et ouvrant la fenêtre.] Chrysippe, ce que j'ai ordonné a-t-il été exécuté ?

CHRYSIPPE.

CHRYSIPPE

Oui.

La coupe sera prête?

Oui.

La femme qui doit représenter Némésis est prévenue?

CHRYSIPPE

Oui.

Bien.

SCENE V

Les Mêmes, VOLENS, GORGO, CICADA, Romains.

Soyez les bien venus chez moi, Romains... Je vous l'ai dit : c'est aujourd'hui les saturnales, c'est-à-dire le jour où les esclaves sont maîtres, le jour où les maîtres sont esclaves. Mais il nous manque des amis, ce me semble?

VOLENS

Il nous manque ceux qui n'avaient pas encore assez faim.

Nous étions pressés, nous autres, et nous sommes venus. Mais sois tranquille, ceux que tu attends nous suivent. Je t'ai amené,

pour mon compte, cent cinquante vétérans des guerres de Grèce

Bithynie ..., et je t'en promets <leux mille autres,

GORGO

Bien, Volens, bien.

Salut, seigneur.

Salut, ami.

GORGO

Je t'amène deux cents gladiateurs et soixante esclaves; ils savent dans quelle carrière de la Sabine, dans quelle montagne des Apennins, trouver trois mille compagnons. Quand Usera temps, ils les feront prévenir.

il est temps.

Qu'ils les préviennent.

Bonjour, ami Sergius.

Bonjour, seigneur Cicada... Compagnons, entrez, entrez ! Oh ! la maison est à vous, bien à vous... Prenez, usez, abusez! ce n'est que le commencement, mes hôtes. Je m'exécute d'abord... Nous verrons si, plus tard, les banquiers et les bourgeois s'exécuteront d'aussi bonne grâce que moi.

TOUS

Vive le roi Catilina!

\ ive le peuple romain !

Vive le peuple romain !

Du vin et des fleurs!

TOUS

ACTE V, TABLEAU VI

A nous donc lout ce qui souffre ! Tout ce qui hait! Flamme et soufre; !

Oh! nous allons faire un gouïirt* !

A nous, hideux bataillons.

Les guenilles, les haillons!

Rome flambe», elle chancelle!

Tout l'or que son flanc recèle, Voyez-vous comme il ruisselé?

Pillons !

Dans cette large fournaise, Que chacun tue à son aise !

Le sang n'éteint pas la braise !

Tibre, tu vas, j'en réponds.

Monter par-dessus tes ponts!

Vieux Romulus, sur ta tombe Que la victime enfin tombe!

Amis, Rome est l'hécatombe !

Frappons !

SCENE VI

Les Mêmes, CURIUS, entrant.

CURIUS

Vous riez, vous chantez ici!... là-bas, l'on se bat et l'on brûle : la maison de Lentulus, celle de Céthégus, celle de Lecca sont en flammes, et les bourreaux de la prison Mamertine sont à l'œuvre.

Que dis-tu là ?

CURIUS

Je dis que n'ayant pu rejoindre Fulvie, je suis rentré dans Rome, et de loin, j'ai vu ma maison aux mains des licteurs ; j'acours au Forum, on venait d'y arrêter Lentulus, Rullus et Céthégus. Je dis que tout est perdu là-bas, et que nous n'avons plus qu'à gagner la montagne et à nous faire bandits.

Voyons, Curius, n'exagères-tu pas ?

CURIUS

Je te dis la vérité tout entière.

Lentulus !... . un sénateur arrêté ! . . .

U6 CATIUNA.

CURIUS

Arrêté! je l'ai vu, te dis-je.

Rullus 1 un tribun !

CURIUS

Bâillonné, lié comme un esclave.

Céthégus, Bestia, Capito, Lecca?

CURIDS.

Capito combattait encore, disait-on... les autres étaient déjà dans la prison Mamertine.

Eh bien ! amis, voilà l'heure suprême venue... Je suis toujours à vous... êtes-vous toujours à moi?

TOUS

Oui! oui!

Comment, Sergius , tu en appelles a de pareils hommes. Je suis patricien, moi, je ne conspire pas avec le peuple.

TOUS

o Curius!... Curius, prends garde!...

Silence... Il n'y a plus ici ni patriciens ni peuple... il y a des hommes qui vont jurer de détruire et de brûler Rome... !<• m'appelle poignard, tu t'appelles flambeau...

TOUS

Oui... oui...

CATILIXA.

La bataille est engagée.

TOUS

Des armes 1 donnez-nous des armes ! il est temps. . . [Des esclaves apportent et jettent des amas d'armes aux pieds des conjurés qui s'en saisissent.)

Etes-vous armés, compagnons?...

TOUS

Oui... oui...

catilina, dans la mêlée.

Rentrons dans Rome comme Sylla y rentra il y a vingt ans, l'épée d'une main et la torche de l'autre.. , marchons droit au sénat , les sénateurs seront nos otages... ils nous répondront de nos amis tête pour tête...

SCE3ME VII

Les Mêmes, CAPITO, se précipitant en scène les habits déchirés, une ïiache à la main.

capito* Nos amis... ils ont vécu...

TOUS

Morts?...

CAPITO

Étranglés par l'ordre de Cicéron...

Ont... à Rome!... à Rome!...

TOUS

A Rome!...

CAPITO

Impossible!... les portes sont fermées... quatre légions avaient été réunies dans la prévision de ce qui vient d arriver... elles sont sous les armes. . .

CATILm.

Et comment es-tu sorti alors si les portes sont fermées?

CAPITO

J'ai sauté du haut des remparts, poursuivi par les bourgeois cl les chevaliers... Ta tête est mise a prix a un million de sesterces!...

Oh' i'espère bien qu'elle leur coûtera plus cher que cela ... Maintenant, amis, ce n'est plus pour la richesse que nous allons combattre... c'est pour la vie.

CÂP1To.

Oui- et comme nous allons combattre pour la vie, et que la vie d'un homme vaut celle d'un autre, il faut des enjeux égaux, il faut que patriciens et peuple, qui désormais vont faire cause commune, boivent à la même coupe... il ***** ^** contienne une liqueur terrible... il faut que sur cette liqueur un serment infernal nous lie.

CATILI>"A.

Tu le veux donc , Capito ?

CAPITO

Je le veux!... As-tu fait ce que je t'ai demandé, Catilina?

OAT1LINA.

Oui.

U8 . CATILLNA.

CAPI

La coupe est-elle prête ?

Oui.

CAP1TO

La coupe est-elle pleine ?

Oui.

CAPITO

Hue la coupe vienne donc !

Place alors ! (Il prend le milieu de la scène. On forme un cercle autour de lui.) Némésis ! déesse des vengeances, apporte-nous la coupe sur laquelle nous devons jurer !... [Toutes les lumières s'éteignent. Une femme, vêtue en Némésis, vient du dessous. Elle a près d'elle un trépied où brûle un feu rouge, qui seul éclaire la scène.)

NÉMÉSIS

Voici la coupe !

catilina, prenant la coupe et la levant au-dessus de sa tête.

Pluton! Vejovis ! Mânes, sombres divinités qui inspirez la terreur, Lucius Sergius Catilina vous invoque. Vous le savez, dieux vendeurs ! j'ai une armée de vingt mille hommes en Étrurie... j'ai dix mille conjurés à Rome... j'ai mille pâtres dans les Apennins!...

Eh bien! au nom des absents comme au nom des présents, je dévoue Rome aux dieux infernaux!... Je jure qu'il Lui sera fait comme elle a fait à Carthage... qu'il n'en restera pas pierre sur pierre... que la charrue passera sur les fondations du Capitole... que je sèmerai du sel dans le sillon de la charrue, et qu'il sera bâti une ville qui sera la ville de Catilina, sur un autre emplacement que celui où fut bâtie la ville de Romulus... O ville perverse ! ville vénale , qui déjà au temps de Jugurtha n'attendais qu'un acheteur pour te vendre ! Rome, sois maudite !

TOUS

Rome, sois maudite !

A toi, Capito.

capito, tenant la coupe.

Maudit soit celui qui ne marchera pas en avant jusqu'à ce qu'il rencontre l'ennemi ; maudit soit celui qui reculera pendant la bataille; maudit soit celui qui sortira vivant de la défaite!

ACTE V, TABLEAU VI

Mais avant tout, maudite soit Rome. (Il passe la coupe à Curius.)

TOUS

Maudite soit Rome!

CURIUS

Rome, soit maudite ! (Il passe la coupe à Folens.)

TOUS

Maudite !

Maudite soit Rome !

VOLENS

TOUS

Maudite soit Rome ! (La coupe passe de mains en mains,)

Et maintenant, amis, comme on pourrait nous surprendre ici et nous y enfermer, gagnez la plaine. CapitoetCurius, prenez les commandements; Volens, mon vieux centurion, forme les phalanges, prenez la route d'Etrurie ; dans dix minutes je vous rejoins.

Mais, toi, toi?

Oh ! soyez tranquille , je serai là à l'heure où vous aurez besoin de moi. (On ferme les rideaux à la sortie du peuple.) Allez ! (Tous sortent.) Toi , Chrysis, cours à la maison des bains et dis à travers la porte que je m'arme, qu'on s'apprête , qu'on m'attende, que je viens; va! (Chrysis sort.) O nuit! nuit sacrée! nuit ma sœur! nuit ma complice, mon amie! tu es la dernière obscurité de ma vie; demain, météore de feu , c'est moi qui ferai le jour. Allons , allons revoir Charinus. Merci, Némésis, voilà ta coupe. (Il rend la coupe à la Némésis. La Némésis s'enfonce dans la terre, niais en s' enfonçant elle relève son voile.)

ORESTILLA.

Malheur à toi, Sergius , je suis Némésis Orestilla. [Elle disparaît.]

SCÈNE XX

CATILINA, seul.

Oh! Orestilla ici... Orestilla dans cette maison... Dieux immortels, qu'est-elle venue y faire?... Ce sang... ce sang que nous avons bu... horreur... (Tonnerre. Il passe à gauche et tombe sur le canapé.) Qu'est-ce cela?... des plaintes, des gémissements dans Pair?... La terre tremble... Présages néfastes, je vous reconnais, c'est vous qui annoncez les apparitions des morts... (Le bassin du fond se couvre de fumée. La fumée se dissipe. On voit Chu-

rinus sortir lentement de terre et monter vers le ciel. De sa main droite, il montre une blessure qui lui a ouvert la veine du col.) Dieux bons, dieux immortels, qui donc vais-je voir apparaître? Oh! c'est toi, Charinus?... Charinus, mon enfant bien aimé, n'es-tu plus qu'une ombre?... Charinus, parle-moi?... Cette blessure, qui te l'a faite?... ce sang, qui l'a versé?... charixtts, tfune voix lente.

Orestilla!... {La vapeur Venveloppe de nouveau. Il disparaît.)

Malheur! malheur!...

SCENE X

marcïa, à droite.

Que me faites-vous dire?... de vous attendre?...

CATILIXA.

Marcia, où est mon fils ?

MARCIA

Charinus ?

CATILIXA.

Oui, Charinus... qu'en as-tu fait?... réponds.

marcia.

Mais je l'ai remis à votre envoyé qui est venu de votre part avec le mot d'ordre, avec l'anneau.

L'anneau ne m'a pas quitté... l'anneau, le voilà !...

marcia, lui en donnant un second.

Et celui-ci, d'où vient-il donc? tenez...

CATILIXA.

Oh ! Orestilla en avait un second, et Storax sera retombé euire ses mains.

MARCIA

Oh! courons! courons!... il en est temps encore peut être !... Sergius, viens, viens!...

Inutile... Regarde!... voici le dernier présent que me font les dieux!... Clinias apporte le cadavre de Charinus et le dépose sur un Ut de repos.)

Mon Cliaiiinus ! mon enfant!...

EPILOGUE

Marcia, je voudrais pouvoir mourir à l'instant même ; mais je ne m'appartiens plus, et mon sang ne doit se tarir que dans le combat... Mais jurez-moi, Marcia. partout où je tomberai, de venir relever mon corps et de mêler mes cendres à celles de mon enfant bien-aimé... afin que n'ayant pu vivre avec lui dans ce monde, je repose au moins avec lui .pendant l'éternité !

MARCIA

Je vous le jure !

Oh ! Charinus ! Charinus ! nous ne serons pas longtemps sans nous revoir !

ORESTILLA, ÛÙ fond.

J'avais droit sur tout et sur tous «...

SEPTIEME TABLEAU

Le champ de bataille de Pistoie.

Une vallée immense jonchée de morts. — Un pont brisé au fond. Des tentes renversées. Les cadavres viennent jusque sur l'avant-scène. — Au premier plan, Cicada, Gorgo, Volens, morts ensemble. — On entend les clairons de l'armée victorieuse qui s'éloigne. — Le silence se fait sur le champ de bataille éclairé seulement par la lune. — Au fond, Marcia apparaît comme une ombre. Elle est vêtue d'une longue stole. Elle a un voile sur la

tête. Elle s'avance au milieu des cadavres, en hésitant pour poser le pied.

marcia , à voix basse.

Sergius... Sergius... Sergius... (Bienne répond, elle s'avance.)

Sergius... (Elle s'avance encore.) Sergius... catilina, se soulevant au milieu d'un monceau décadaires.) Me voici.

MARCIA

Je vous ai promis de venir vous chercher partout où vous tomberiez, Catilina... Je tiens mon serment.

Je vous ai promis de mourir pour ne pas survivre à Charinus; je meurs! (Il tombe mort. Marcia jette sur le cadavre son voile blanc, et fait un signe comme pour appeler ses esclaves. La toile tombe.)

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/catilnadrameen5ooduma>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.